

# J u l i e s

*miC Hal*

*The*  
**BookEdition.com**







*miC Hal*

*vous présente*

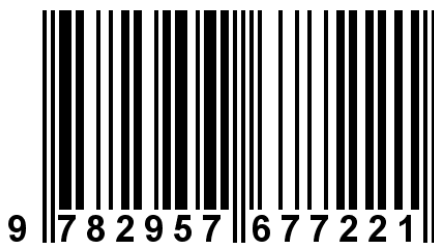
# ***Jules***

***Un roman d'amour...  
et d'amours !***

*The*  
**BookEdition.com**  
DE LA PAGE BLANCHE AU BEST-SELLER

## **Illustration de la couverture libre de droit**

**ISBN : 978-2-9576772-2-1**



**Auteur : miC Hal**

**L'auteur de l'ouvrage est seul propriétaire des droits et responsable de l'ensemble du contenu dudit ouvrage.**

**Les illustrations sont toutes libres d'exploitation**

***Biblio :***

***halletmic.com***



<i>Sommaire :</i>	<i>Page 9</i>
<i>Préambule :</i>	<i>Page 11</i>
<i>Chapitre 1 : Jules, la fin d'une histoire.</i>	<i>Page 14</i>
<i>Chapitre 2 : Les retrouvailles de Simone et Jules.</i>	<i>Page 30</i>
<i>Chapitre 3 : La renaissance de Jules.</i>	<i>Page 36</i>
<i>Chapitre 4 : La recherche de Jules.</i>	<i>Page 63</i>
<i>Chapitre 5 : Les souvenirs.</i>	<i>Page 83</i>
<i>Chapitre 6 : Les vérités de Jules.</i>	<i>Page 105</i>
<i>Chapitre 7 : La carrière.</i>	<i>Page 130</i>
<i>Chapitre 8 : Le retour de Lili et de Lolo.</i>	<i>Page 187</i>
<i>Chapitre 9 : Jules, le début de l'histoire.</i>	<i>Page 194</i>
<i>Chapitre 10 : La claque dans la gueule.</i>	<i>Page 202</i>
<i>Chapitre 11 : Epilogue.</i>	<i>Page 215</i>
<i>Postambule :</i>	<i>Page 223</i>



## **Préambule :**

**Ce qui suit, est l'histoire de Jules, un anthropologue éclairé et retraité depuis déjà quelque temps.**

**Ce qui suit est aussi l'histoire d'amour de Jules et Simone, une histoire d'amour peu banale, suspendue durant presque un demi-siècle.**

**Ce qui suit est aussi d'histoires d'amour envers des enfants.**

**Jules, oublié des siens, retrouve Simone dans un univers particulier. Il revit une autre forme de vie,**

**complètement différente de celle d'avant avec des ressentis et du plaisir à partager son temps, une ambiguïté de l'être.**

**À l'Antre... où il réside maintenant, tout tourne autour du respect, le respect de la nature qui nourrit des enfants perdus, le respect de ces enfants qui porteront les fruits de la nature. Les adultes d'ici ne sont que des voix... que les voix des enfants... le reste n'est plus qu'une anecdote.**

**À l'Antre, on sème de l'amour et on récolte de grands sentiments.**



## **Chapitre 1 : Jules, la fin d'une histoire.**

Ce triste matin pluvieux d'un jour sans histoire n'a peut-être même pas de place sur un calendrier, un 30 février, il me semble. La grosse voiture... la trop grosse voiture de Charles... teutonnie bien entendu, glisse, insignifiante, sur une autoroute déserte qui doit mener nulle part ou presque, vers le nord. Il ne frime pas le Charles, quand il se jette vers le nord, il ne faut pas qu'on l'y voit, imbécile parmi les imbéciles parisiens qui habitent bien plus souvent l'autoroute A7. Il est beau, il se le croit en tout cas, dans une belle grosse voiture noire, avec des vitres noires qui cachent le médiocre déguisé de sa paire de lunettes... noires aussi et dites de soleil, mais qui, en fait, ne cache que son regard sans aucun intérêt.

Dans l'anonymat religieux d'une erreur du temps, il va, à regret, où le sang de son passé a un jour coulé, vers une obligation que les égoïstes tentent de justifier, dans l'oubli quasi-permanent des restes d'un passé humiliant. Vous vous rendez-vous compte, se montrer chez les mains sales, chez les ouvriers, ce n'est pas terrible, ce ne sont pas ces

personnes que l'on fréquente quand on a réussi, enfin quand il dit qu'il a réussi... ceci est une autre histoire.

L'ambiance silencieuse est lourde à écouter, chacun de nous est bien coincé et dans le siège pas si confortable et dans des pensées particulières, pas très saines sans doute, pour nous les parents au moins. Il ne faut pas trop dévoiler ses faiblesses de comportement, celui-ci se suffit déjà amplement. La radio radote quelque chose qu'aucun de nous écoute, sans doute des informations, elles aussi, fatiguées qui n'ont, en ce jour, plus aucun intérêt, le son est au minimum, il me semble. Les enfants n'osent plus une parole de peur de se faire rabrouer. Charles garde son autorité par ce silence, une facilité qui évite toute velléité de ma part d'abord et des gamins bien tranquilles. Je jette mon regard sur l'asphalte monocorde de cette autoroute interminable, sans même dénier un regard sur Charles qui, lui aussi, feint une attention extrême, pour ne pas me regarder.

— Dis papa, on va où ?

— Chez ton grand-père, mon petit... chez ton grand-père !

— Je le connais ce monsieur ?

— Oui, bien entendu ! C'est un vieux monsieur... tu l'as déjà vu... il y a trois... peut-être quatre ans, pas plus en tout cas. N'est-ce pas chérie ?

— Tu ne te rappelles pas la dernière fois que tu as vu ton père ?

— Oh ça va ! Ça va ! Garde tes reproches pour ta famille ! Tu n'es pas mieux que moi sur ce sujet, à ce que je sache !

— Papa, comment il s'appelle ?

— Jules ! Mon père s'appelle Jules ! Quel prénom pour un Boniacoff ! Cette si belle dynastie des Boniacoff... mon grand-père qu'est-ce qu'il en a fait ? On devine comme il a baptisé son fils, il devait être encore bourré ce jour-là !

— Je ne me souviens pas de lui... je crois pas... dis papa !

— La dernière fois que nous sommes venus, tu étais à l'école, nous avons fait l'aller et retour dans la journée. La dernière fois que tu l'as vu, tu avais trois ans... c'est normal que tu ne t'en souviennes pas mon petit Ludo. Et pour ta sœur, Jules l'a vue quand elle était bébé, il était venu à la clinique avec sa voisine. Tu t'en souviens, Charles ?

— Je sous-entends encore là-dedans des reproches !  
Oui... je ne vois pas souvent mon père et alors ! Je n'ai pas le temps, un point, c'est tout ! Je travaille moi !

Il y a des propos qui calment les ardeurs les plus virulentes et replongent, dans un mutisme sacerdotal, les proches frustrés. Longtemps encore, l'auto bouffe le bitume à une vitesse déraisonnable, la responsabilité paternelle s'efface devant l'irresponsabilité du conducteur. Il devient souvent ainsi un inconscient et cela lui plaît en quelque sorte. Être insoumis, indiscipliné, ne pas respecter les règles imposées par d'autres humains, est plus facile dans une grosse voiture, une sorte d'armure qui paraît protéger de l'inconsistance de l'être. Et aussi, cela tue les mots qui se bousculent dans une bouche cadenassée. Qui aurait bien voulu planter une banderille dans l'orgueil exacerbé d'un mâle en jouissance d'autorité ! Pas moi, c'est certain, je prends assez souvent ses coups de gueule, cela me gave. Cela pèse, ses mains sont scotchées au volant, les miennes s'activent sur elles-mêmes, jusqu'à presque me faire mal. Le temps semble long dans ces circonstances, chacun paraît presser que cela finisse et malgré la vitesse excessive du véhicule, chaque minute s'éternise, le nombre de secondes

dans chacune d'elle devient infini. Il vaut mieux se taire au risque de se faire rembarquer comme un vulgaire étranger.

La voiture file bon train, au-delà des vitesses autorisées, vers un destin précaire, vers un plus loin obligé. Elle avale le goudron mouillé, avide de bien plus, cela m'effraie quelque peu et sans doute aussi d'autres véhicules qui voient un cercueil roulant les dépasser dans toute sa démesure.

— Bon ! Cela suffit ! Je n'ai pas envie qu'on finisse au cimetière, surtout nos enfants... Y penses-tu un petit peu ? Non, c'est certain, monsieur ne pense qu'à lui. Lève le pied quand même ! Les enfants n'osent même plus parler, ils sont accrochés aux portières. Tu entends ce que je te dis !!!

— Ça va ! Ça va ! De toutes les façons, nous sommes presque arrivés, nous allons bientôt sortir de l'autoroute. Et puis, tu exagères toujours ! Tu m'exaspères !

— Papa ! Maman ! Vous allez pas recommencer !

— Non, non, mon petit gars !

— Dis ! As-tu appelé ton père au moins, pour l'informer ?

— Oui, oui... mais le numéro ne répond plus !

— Comment cela ne répond plus ?

— Eh bien, un message dit que le numéro n'est pas attribué !

— Tu as essayé plusieurs fois !

— Dis ! Tu me prends pour un con ! Bien entendu, que j'ai essayé plusieurs fois.

— Eh bien Jules a fait couper son téléphone ! Et ta sœur Clémentine ?

— Elle est comme moi... pas de nouvelle !

— La famille formidable ! Elle est belle ta famille !

— Dis ! Et la tienne ! Vous avez foutu votre mère en maison de retraite, à soixante ans cinq ans ! Tu crois que c'est mieux !

— Peut-être ! Peut-être, mais je la vois deux fois par semaine, au moins. Et dis, toi ! Tu ne voulais pas qu'on paye pour garder maman chez elle. Tu voulais qu'on vende sa maison pour payer la pension ! Alors, c'est fait ! Tu ne t'attendais pas qu'elle place l'argent sur un compte, tu pensais avoir la procuration, pas de chance ! Et sans procuration... pas d'argent pour les vacances aux caraïbes ! C'est con hein !

— Maman ! Arrête ! Arrête ! Vous vous gueulez encore, c'est toujours pareil, j'en ai marre, moi !

— C'est bon mon petit gars, c'est bon ! Occupe-toi de ta petite sœur !

— C'est toujours comme cela... toujours y en a marre !!!  
Nous... on n'a jamais le droit de dire !

— Excuse-moi mon chéri ! Excuse maman ! Parle à ta sœur ! Elle pleure encore... Donc, il ne sait pas qu'on vient ! Si cela se trouve, il ne sera pas là.

— Pourquoi ne serait-il pas là ?

— Il a le droit de bouger quand même... il conduit ! Il est peut-être parti faire ses courses, ou chez un ami !

— Arrête de porter la poisse !

Encore une fois, un silence ponctué des sanglots retenus de Justine plombe la bagnole. La famille est vraiment sous pression, Charles et sa vie trépidante, ses choix sans rien me demander, ça fout le bordel. C'est le résultat de la vie moderne en banlieue parisienne qu'il a choisi pour un bon salaire. Ce n'est pas une excuse, d'autres trouvent bien du travail en province même dans des endroits parfois bien reculés, pas avec le même salaire évidemment, mais on choisit sa vie.

— Bon on arrive, cela me fait toujours quelque chose quand j'arrive dans ce bled, c'est ici que j'allais à l'école !

— Parce que toi, t'allais à l'école !

— Quand j'avais ton âge bonhomme !

— Papa à l'école, c'est rigolo et toi ma maman ?

— Pareil que ton père ma petite puce. Si ce n'est que quand papa avait l'âge de ton frère, je n'étais pas née encore.

— T'étais pas née ! Mon œil ! J'ai toujours eu toi en maman !

— C'est vrai ma puce, c'est vrai. J'ai aussi été à l'école ici... de bons souvenirs, à cette époque... c'était la belle vie !

— C'est certain ! La belle vie ce n'est pas avec moi !

— Bon les enfants ! On tourne encore une fois et on est arrivé !

— Tiens, tiens ! Il y a bien du monde devant la maison du père, qu'est-ce qui se passe donc ? Pas possible de rentrer devant le garage, je vais me garer sur le trottoir. Allez hop tout le monde descend !

Nous nous retrouvons à une bonne vingtaine de mètres du portail de la maison du Jules. Vrai qu'il règne sur place, une activité qui semble inhabituelle. Une inquiétude se dessine sur le visage de Charles. D'un geste du bras, il repousse ses enfants, derrière lui.

— Reste-là Brigitte ! Je pressens quelque chose de bizarre ! J'espère qu'il n'est rien arrivé à mon père !

— Tu crois Charles ! Tu vas me dire... c'est vrai que tout ce monde.

— Dites que se passe-t-il ici ? Où est donc mon père ?

— Un bonjour... ça vous écorche ! Qui êtes-vous monsieur ?

— Je suis le fils de monsieur Boniacoff !

— Je ne comprends pas, c'est la famille Dupuis qui habite ici, pas depuis longtemps non, à peine un mois. Voyez ! Nous faisons des petits travaux pour restaurer un peu la baraque.

— Il y a quelqu'un de cette famille dans la maison ?

— Non, non, ils travaillent ces gens et ils n'ont pas encore aménagé.

— On peut les joindre comment ?

— Par téléphone je suppose !

— Vous pouvez me donner un numéro ?

— C'est délicat, non, on ne donne pas le numéro d'un client comme ça !

— Merci, merci !

Charles n'insiste pas, il pense qu'il a déjà l'air con, sans doute. Cela se lit sur son visage et c'est bien vrai qu'il a

**l'air con ! Ne pas savoir ce que devient son père, cela devient ridicule et pour qui paraît-il ? Un fils indigne qui ne s'occupe pas de son père. Sur le principe, c'est la vérité, mais il ne veut surtout pas le paraître. Son orgueil ne peut souffrir du regard dédaigneux d'autres personnes. Il jette un coup d'œil discret vers la maison, sans aucun doute pour être bien certain qu'il ne rêve pas. Mais merde non ! C'est bien vrai, il se prend la tête entre les deux mains pour s'obliger à prendre conscience, puis retourne à sa belle bagnole en tentant de garder une allure dédaigneuse, histoire de ne rien montrer de sa défaillance. Mais cela transpire quand même. Je le connais trop bien, tant, il est lisible ! C'est évident même, il s'est ramassé une grosse claque dans la gueule.**

**Il ouvre la portière et s'engouffre bien vite pour disparaître derrière les vitres noires, afin de s'effacer d'une histoire mystérieuse et encombrante. La honte s'efface quand on n'est plus visible, c'est sans doute ce qu'il pense, ce qu'il pense seulement. Certainement que ces personnes rencontrées ont une réaction d'antipathie envers lui, quelqu'un d'indifférent à la vie de son père, mais il est aussi certain qu'il n'existe déjà presque plus, chacun ayant repris son activité. Ce soir, peut-être encore, ceux-ci en**

parleront à leur compagne, avec des accents de dédain  
envers celui qui sera déjà oublié de visage. Il ne faut pas  
croire qu'il devient ainsi célèbre dans sa nullité, même cela  
se mérite. Lui, ne pense qu'à cette honte qui lui colle à la  
peau, à peine à son père qu'il n'a pas pu rencontrer.

— Tu en fais une gueule ?

— Arrête ! Arrête... !

— Alors, qu'est-ce qui se passe Charles ?

— Jules n'habite plus ici !

— Comment ça, ton père n'est plus ici !

— J'en sais rien moi ! Arrête tes questions à la con !

Il cogne le volant avec ses deux poings. Une colère  
injustifiée torture le visage et le met hors de lui, protégé  
qu'il est par ses vitres teintées.

La voiture redémarre en trombe, en cognant une belle  
jante en alu sur le trottoir opposé, c'est dommage quand  
même, au prix qu'elles ont coûtées ces putains de jantes alu.

— Dis ! Si tu n'es plus capable de conduire, donne-moi le  
volant ! Je ne sais pas si tu le sais, tu as des enfants sur les  
sièges arrière.

— C'est bon, je t'ai dit ! On s'arrête un peu plus loin. Je  
ne veux pas qu'on me voie dans le quartier.

Un petit kilomètre plus loin, il arrête la voiture devant un bistrot plus discret ! Ah ! Qu'est-ce que je fous avec un égoïste comme toi !

— Descends ! Viens boire un remontant, j'ai besoin de réfléchir. Je ne vais quand même pas rentrer sans savoir.

— Sans savoir quoi ?

— Mais tu en fais exprès ! Tu es conne quand tu t'y mets. Allez les mômes ! On descend !

— Tu ne vas pas rester garé ici, tu gênes tout le monde ! Les enfants ! Allez avec maman ! Papa va ranger sa voiture.

Moi et les enfants, traînons sur un trottoir bien large où il avait bien du mal à garer sa bagnole sur une place grande comme une plage abandonnée.

— Dis ! Il faut te calmer pépère ! Tu devrais un peu respecter tes enfants au moins !

— Excuse-moi ! Rentrons ! Je ne veux pas qu'on nous voie dehors, ici !

— Tu as honte ou quoi ! Oui, je suis certaine que tu as honte ! Mais c'est vrai à force d'ignorer ses parents, c'est ce qui arrive. Cela ne sert à rien pour autant de s'énervier ! Un peu de décence quand même !

Il ne dit plus rien, caché derrière une moue irrespectueuse, sans doute à chercher une réponse plausible à cette question insidieuse. Il pousse brutalement la porte vitrée habituée à bien pire, puis bouscule une chaise pour s'installer à une table à peine libre de clients évanouis, sans se préoccuper de nous trois, moi sa compagne et ses enfants pour autant.

— Mais quel égoïste ! Monsieur a quelque chose qui ne va pas comme il le désirerait et le monde s'écroule à ses pieds. Et de plus, nous, qui n'y sommes pour rien, devrions compatir à cette situation, tu es vraiment impossible mon pauvre bonhomme. Plus de père... plus d'héritage ! C'est cela qui te chagrine ? Ton père, tu t'en branles complètement !

— Tu m'énerves ! C'est vrai... toi avec ta famille de merde, tu n'as pas ces problèmes, tes parents n'ont même pas été capables de mettre un peu d'argent de côté !

Le ton monte, ces propos désagréables s'entendent dans tout le bar. Les conversations peu intéressantes des comptoirs de bistrot se taisent, les regards inquiets et curieux se tournent vers nous, une famille d'inconnus. La gêne côtoie la curiosité, le silence se mélange à l'inquiétude. L'atmosphère devient gênante pour moi, mais aussi pour

tous ces inconnus, plus habitués à un brouhaha incohérent, qu'à une engueulade impromptue.

Charles ramasse son désarroi et ses maladresses verbales, penaud comme un gamin qui va se prendre une raclée. Tout se tord en lui, le regard se déchire, les lèvres se mordent, les yeux se troublent, des rictus traversent tout le visage le rendant méconnaissable. Le reste du corps n'est pas mieux. Le port altier qu'il aime tant montrer comme un orgueil mérité, aussi, part en déconfiture. Il a piteuse allure et il sent bien les regards pesants des habitués du bar brûler ce qui lui reste peut-être encore d'arrogance. Il est ridicule, comme ce n'est pas possible, jamais il ne s'est trouvé confronté à une situation aussi pénible, l'orgueil de monsieur ne lui sert même pas à se torcher le cul. Il feint une sortie plus digne, se redressant comme un coq sur un tas de fumier, toisant les habitués, d'un regard dédaigneux et d'un sourire narquois et vicieux. Il tente de reprendre un peu de superbe, mais cette allure lui vaut le dédain des autres regards, les moqueries n'attendent plus que la porte se referme sur lui.

— Les enfants, venez ! Votre père ne mérite pas qu'on reste ici une seconde de plus !

Et dehors, le clic de la porte entendu, il croit ouïr les gorges déployées s'épandre sur sa mésaventure, il quitte prestement la porte vitrée de l'entrée sans oser se retourner. Ah la grande claque dans la gueule ! Il ne faut pas être maso quand même ! La misère lui colle à la peau et doit lui peser plus encore sur les épaules. Il est bouffon ainsi presque égaré en un dehors qui ne veut pas non plus de lui. Je suis déjà loin dehors, un enfant à chaque main, je m'éloigne prestement encore plus loin de l'endroit à l'enseigne bien fatiguée, au plus loin du bistrot et de l'auto aussi, vers un horizon pas réfléchi. La colère pousse mon pas, vers un plus loin de là. Une bruine crache ses rancunes sur nous, pas bien équipés du tout pour la pluie. La colère fait oublier le confort. Il commence à pleuvoir plus dense. Il se décide enfin à une action plus séante, il court vers nous, j'accélère le pas. Le tableau vaut le coup d'œil !

— Brigitte attend ! Attends-moi ! Je m'excuse, j'ai été con ! Allez ! Arrête donc qu'on discute un peu au moins !

Je refuse de l'entendre et je continue, tirant presque les deux mômes dans un pas long et décidé, vers un destin inconnu à déchiffrer.

— Arrête donc ! Cela suffit ! Tu as gagné ! Tu vois comme j'ai l'air d'un con, tu devrais être contente !

— Y a pas que l'air, c'est vrai que tu es un con, pour parler ainsi à sa femme devant ses enfants et devant des étrangers. Casse-toi, t'es nul ! Tu peux continuer ainsi, j'en ai marre de toi ! Marre ! Marre ! Tu me tiens parce que je ne travaille pas, parce que tout ce que l'on a est à toi, tu es un salop et si tu veux, je peux le crier plus fort encore.

— Tiens ! Prends les clefs de la voiture, pour toi et les enfants ! Je rentre en stop !

— Tu rigoles ! Tu es incapable de prêter quoi que ce soit. Je n'ai jamais eu le droit de la conduire, il y eut même un temps où je devais mettre des chaussons pour rentrer dedans !

— Bon ! Prends les clés ! Les gamins sont trempés ! Allez ! Arrête ma chérie... arrête !

— Donne et barre-toi à pied de l'autre côté ! Je rentre avec mes enfants. Démerde-toi pour rentrer ! Et ne t'étonnes pas si la porte de TA maison est close ce soir !

Il dégouline de pluie, de honte, d'orgueil blessé. Il est ridicule et ne fait plus partie d'aucune vie. Heureusement qu'aucune connaissance, ne le voit ainsi, il ne s'en remettrait pas, le ridicule tue, il se fait si petit... il disparaît dans le noir comme presque de cette histoire.

## **Chapitre 2 : Les retrouvailles de Simone et de Jules.**

### **Lettre de Simone à Jules.**

"Cher Jules,

Je franchis le pas, j'ose ce que je repousse à chaque fois de peur de déranger ta vie. Il s'est passé tant de temps depuis... depuis si longtemps.

Cette lettre va sans doute te surprendre, te choquer même, tu vas sans doute prendre ma démarche comme insidieuse, inconvenante... indécente même, mais on ne regrette que ce que l'on n'a pas fait, Alors, je me lance, cela me démange depuis quelque temps déjà, je ne puis attendre plus longtemps.

J'ai appris le décès de ton épouse, il y a quelques mois et je suis certaine que tu en es très affecté... si tu n'as pas changé. Tu étais et tu dois toujours être respectueux de tes engagements.

Je voudrais seulement te proposer de nous revoir une fois et de discuter autour d'un café, d'une bière peut-être si tu aimes toujours cela et de nous souvenir du bon vieux temps si ce n'est pas trop indécent. J'habite en Normandie maintenant au milieu de nulle part, au fin fond d'une campagne oubliée, alors si tu veux bien rouvrir un album du passé pour l'évoquer de nouveau, recontacte-moi, je te laisse mon adresse au bas de cette page.

Mon écriture n'est pas trop agile ce matin, rien que de penser à toi l'émotion me chamboule.

J'espère un mot de toi... et puis s'il n'y en a pas, je t'aurais écrit une lettre pour rien, ce n'est pas bien grave et cela ne dérange personne. Je t'embrasse...

Simone.

## Réponse de Jules à Simone :

"Cher Simone...,

Comme tu peux le lire, je n'ai point attendu bien longtemps pour te répondre, presque dès la réception de ta lettre. Il n'y a que rarement courrier manuscrit ainsi à mon attention, au parfum d'une certaine émotion et de surprise. La réception de l'hôtel me l'a laissé en main propre avant mon petit-déjeuner. Il faut que je te dise... j'ai vendu la maison... et pour l'instant, je gîte dans un hôtel discret et loin de chez moi.... je t'expliquerai. Ta lettre a mis un peu plus de temps pour m'arriver avec le transfert d'adresse. Dans le regard du réceptionniste, je cernais de la malice, une certaine curiosité aussi. Cela faisait un bail que je n'avais pas reçu une enveloppe manuscrite de la sorte, écrite par une main féminine et soignée. Alors, je ne l'ai pas ouverte tout de suite...

j'ai attendu de remonter dans ma chambre et d'être bien seul sans risque d'être dérangé, j'ai pris le temps, tout le temps, tout le temps nécessaire, tout le temps qu'il fallait. Certain que cette missive enfermait une surprise, un secret, une richesse, mais qui donc avait écrit cette lettre ? Je tentais de humer par le bord du rabat si une quelconque fragrance s'offrait à mes narines, mais rien... qu'un subtil parfum d'incertitude. Je ne reconnaissais pas l'écriture, pas un indice... Durant des heures, je cherchais à deviner si le propos, enfermé dedans, était grave ou bien agréable. Une vraie lettre avec ses mystères tant qu'elle n'est pas ouverte. Puis, je me suis résolu à sacrifier l'enveloppe, autant le faire dignement, surtout si le message est important. Il faut respecter l'esprit de cette main qui a égaré des mots ici. Je pris mon couteau de poche, très bien affûté, pour ne pas faire souffrir le papier, je glissai

la lame dans le coin droit du rabat et découpai avec grande délicatesse la pliure de l'enveloppe. J'extirpai avec précaution la lettre que je dépliai avec soin pour l'examiner de plus près et là, un seul mot apparut à mon regard : "Simone".

Sur le cul, je me suis rassis, Simone... j'étais certain que c'était toi et pourtant j'ai bien relu dix fois ton propos pour en être plus certain encore. Quelle belle surprise ! Quel beau moment ! Je ne sais pas comment te dire, j'étais tout chamboulé d'un plaisir... un plaisir venant de l'oubli, un plaisir venant du passé. Oui... ton message me surprend, mais très agréablement et non, il ne me dérange pas, bien au contraire. C'est le plus réconfortant et le plus agréable propos que j'ai lu depuis bien longtemps. Bien avant même le décès de Juliette.

Je souhaite aussi te retrouver pour parler de nous deux et ce sera dès que tu le souhaiteras. Je n'ai pas

beaucoup d'occupations, mes enfants m'ont oublié depuis belle lurette et les amis, ou ils ont déménagé dans le sud en mi des terres ânées, migrants du nord, ou ils finissent dans ces mouroirs où les jettent leurs descendants et les autres sont décédés, bien souvent, dans une certaine solitude. J'étais le dernier de notre époque dans mon quartier, cela devenait très ennuyeux. Je ne voudrais pas te déranger non plus, tu as certainement une famille, tu n'en parles pas dans cette lettre et des occupations. Je te laisse donc mon numéro de téléphone, appelle-moi quand tu veux.

Tu ne peux pas t'imaginer comme ta lettre me fait plaisir, une gentille attention si inattendue, j'ai bien hâte de te revoir... bientôt. Je t'embrasse

Jules.

### **Chapitre 3 : la renaissance de Jules.**

**Il est là... enfin là... à quelques pas du présent et du passé aussi, il est là comme une cicatrice qui se ravive. Je rayonne et pourtant, je tente de maîtriser mon émoi et ses effets.**

**— Simone ! Simone... ! Quel plaisir de te revoir ! Plaisir est un si petit mot... laisse-moi te voir ! Te regarder... ! Tu es toujours aussi mignonne, avec un peu plus de charme, tu as si peu changé...**

**— Jules... ! Je te reconnais bien là !**

**Un vrai gamin septuagénaire, les yeux embués d'une émotion non maîtrisée, il n'y a pas que l'âge qui fait trembler les doigts des mains. Il m'étonne, me surprend, je prends un demi-siècle dans la gueule et il est là presque comme je l'imaginais, moins jeune, moins... mais toujours Jules quoi !**

**— Jules ! Tu ne changes donc pas, toujours aussi flatteur, je te reconnais bien ainsi.**

Nous nous étreignons comme des amis de longues dates qui se retrouvent... un peu plus tout de même, je sens la chaleur de sa main qui glisse sur mon épaule. Cinquante années depuis la dernière fois et la dernière fois, c'était pour des baisers bien chauds, bien humides, des étreintes langoureuses et sincères, au fond d'une voiture presque nus tous deux... Je n'ai rien oublié, je suis bien consciente du temps passé, que chacun a vécu sa vie, que chacun est devenu une autre personne, cinquante années, vous rendez-vous compte ! Cette étreinte est plus consensuelle, plus sage, bien loin des effluves arrogants, des sentiments belliqueux de deux jeunes gens amoureux, mais elle nous fait du bien, je me sens chamboulée comme je ne le devrais pas. Voir et retrouver Jules ! Qui l'eut pensé ! Un bout de mon passé, les plus beaux moments de mon passé avec le seul homme que j'ai réellement aimé.

— Simone ! Je n'en reviens pas, après... après tant d'années, te retrouver ici... de plus, dans un endroit plus isolé qu'un pôle qui fond.

Il glisse sa main sous la mienne et pose l'autre dessus, comme pour que je ne puisse repartir déjà vers un autre ailleurs. Je plonge dans son regard comme autrefois, des sentiments étranges m'envahissent, entre subtils plaisirs et

indécences au temps. Je sens ses yeux aussi me détailler sans aucune gêne. Nous restons ainsi un long moment, silencieux, certain que les mots dérangeraient bien plus que le ressenti. Puis, le poids de l'âge demande plus de confort.

— Jules... tu ne peux pas imaginer le plaisir que je ressens, les mots me manquent ou alors sont trop infidèles, je replonge dans notre passé sans aucune convenance...

— Simone, c'est ainsi pour moi. J'ai l'impression de redevenir un gamin. Je bafouille tout ce que je voulais te dire. Tout ce que je voulais te dire, en fait, est même évaporé, ton regard me suffit pour te dire ce que je ressens.

— Allez viens ! Nous allons trinquer à ces retrouvailles... Tu as trouvé facilement pour venir ici.

— J'ai suivi ce que tu m'avais indiqué sur ta lettre, pas de problème. Mais dis-donc ce n'est pas singulier comme lieu d'habitation.

— C'est certain et là tu ne vois rien encore, nous sommes dans le chemin d'entrée... au bout de la forêt...

Jules me tend instinctivement son bras, je glisse le mien sous le sien pour mieux être près de lui, bras dessus bras dessous comme de vieux amis ou de vieux amants oubliés dans un autre temps. Je n'ose plus rien dire, quelque chose qui m'a manqué depuis tant d'années m'envahit, une

chaleur douce m'enveloppe, j'ai presque l'impression que c'était hier. Il me regarde avec une tendresse effarouchée, gêné dans l'entournure. Je lève les yeux pour mieux le comprendre et nous cheminons ainsi un bout de chemin, un tout petit bout de vie, presque regrettant que le chemin ne soit plus long.

— Oh putain ! C'est quoi cet endroit ?

— Nous sommes à l'entrée de la carrière, là où le regard quitte les haies denses d'un chemin perdu, pour une perspective bien plus vaste... l'étang fait une dizaine d'hectares et ouvre la verdure aux lumières, moi j'ai l'habitude, mais pour les visiteurs c'est toujours une grande surprise de découvrir un si grand spectacle au bout de quelques pas seulement, comme si quelqu'un avait déchiré un rideau de verdure.

— Comment peut-on imaginer ce si somptueux paysage au milieu de cette forêt presque sauvage ?

— Ici, tu es sur le domaine des enfants oubliés, l'Antre, une ancienne carrière désaffectée depuis plus d'un siècle, que j'ai investie avec l'héritage de mes parents pour accueillir des petits enfants oubliés ou abandonnés et des adultes qui acceptent de vivre ici en autarcie.

— Elles sont où les habitations ?

— Dans les murs de la carrière, des veines ont été creusées par les carriers d'un autre temps pour s'abriter et aussi pour travailler l'hiver quand la météo ne permettait pas l'extraction en plein air. Prends à gauche ! Là de suite ! Le petit chemin réempierre ! Tu remarqueras qu'il n'y a pas de voiture ici, pas à l'intérieur de la cité. Nous avons bien une vieille voiture qui est abritée de l'autre côté pour les indispensables déplacements.

— C'est étonnant, combien vous êtes ici ?

— Douze adultes et autant d'enfants, chaque couple ou célibataire habite une grotte aménagée et isolée. Nous en avons toujours une en creusement ou en chantier pour accueillir de nouveaux venus et une d'avance toute prête, pour des visiteurs, des personnes qui veulent se retrouver, se reconstruire, s'isoler du monde sans s'enfermer dans un monastère pour autant. Ici, la pratique d'une religion, quelle qu'elle soit, est proscrite, nous avons, dans le passé, tant été soupçonné d'être une communauté sectaire.

L'étonnement passé, la joie de se retrouver reprend de la priorité, je me sens bien à son bras ! Qu'ils m'ont manqué ses bras, qu'ils m'ont manqué ces moments. Et pourtant, si tout avait été différent, certain que nous ne serions pas là tous les deux, certain que l'endroit n'existerait pas, certain

que j'aurais des mômes et des petits mômes à m'occuper. Certains qu'avec des si on ne refait pas une vie. La vie, il faut la prendre comme elle vient, avec ses mauvais et ses bons moments, pas avec des si.

Le silence des mots tait le murmure d'une nature compatissante, presque respectueuse, même les oiseaux sont absents ce matin, sans doute la pluie et la fraîcheur matinale ont eu raison de leur hardiesse. Jules est entre la surprise des lieux et la surprise de me promener à son bras. Je sens bien son attention à mon égard, sa main froide repose sur la mienne, un besoin de chaleur humaine ou peut-être un peu plus. Nous contournons le bout nord de l'étang, les cygnes et les canards nous accompagnent, réclamant des bouts de pain habituels. Puis, nous approchons de la falaise orientée plein sud.

— Voici ma demeure ! Tu vois ! Creusée dans la roche avec une grande avancée vitrée pour profiter de la chaleur du soleil et lutter contre l'humidité... C'est chouette, n'est-ce pas !

— Superbe tu veux dire, mais qui a fait tout cela ?

— Moi, mon ami ! Moi ! Avec quelques amies au début, brouette, burin, pioche, ciment, charpente... en fait tout, j'ai tout appris sur le terrain. Il ne faut pas oublier que le

creusement dans la roche était déjà fait par des carriers qui n'ont plus mal aux dents depuis belle lurette.

— Mais pourquoi ici, dans cette forêt ?

— C'est assez simple en fait ! Quand mes parents m'ont envoyée de force chez les bonnes sœurs, à l'autre bout du pays, tu te souviens, Jules !

— Je n'ai jamais su où tu étais partie, j'ai cherché auprès de tes amies qui fréquentaient tes parents, mais rien, ceux-ci avaient bien verrouillé les informations. Le seul truc que l'on m'avait dit, c'est que tu étais partie chez une tante pour tes études.

— Cette tante était bonne sœur, cousine de ma mère ! Mais qu'importe ! En fait, j'étais dans une école religieuse qui ne pratiquait pas l'internat. Alors, sur l'insistance de la cousine, les sœurs m'ont accueillie dans le couvent, contre des monnaies sonnantes et trébuchantes, les parents se sont saignés. Après quelques mois d'adaptation, je m'occupais de toute la partie administrative du couvent, je n'étais pas une bonne sœur, jamais je ne me suis engagé en noviciat et il n'était pas question que je m'engage en religion. Pour autant, je me sentais bien en leur compagnie, les sœurs m'aidaient petit à petit à t'oublier. Un jour, en rangeant des papiers, j'ai remarqué que l'ordre des sœurs de la

charité avait hérité, d'une de leur sœur décédée, d'une forêt bordant une carrière, celle-ci. Mes parents sont décédés d'un accident de voiture, j'avais 25 ans. Alors, j'ai négocié avec l'ordre le rachat de l'endroit avec l'héritage. J'ai acquis la carrière et la forêt, l'étang n'existait pas encore. Cela me rapprochait de la tombe de mes grands-parents et aussi, je pensais retrouver quelques amies et surtout, je tenais du bout des doigts l'opportunité de ce que je voulais faire.

— Tu avais déjà décidé de t'occuper d'enfants ?

— Je voulais me retirer de cette civilisation qui ne m'apportait pas grand-chose et m'occuper d'enfants déshérités, rien ne fut simple, mais c'est une autre histoire. Chez les bonnes sœurs de Nevers, nous œuvrions aussi pour aider les enfants, mais dans les rues... il ne faut pas déranger les bonnes-sœurs dans la prière et dans leur petite vie presque sans surprise.

— C'est un beau projet, une belle réalisation et je pense que tu as eu raison. Quand on voit la déliquescence de cette société égoïste, on peut se poser beaucoup de questions quant à l'avenir des enfants défavorisés.

— Pousse la porte mon ami et rentre ! Jules ! Soit le bienvenu chez moi et chez benji mon chien et plus important chez Edmila ma petite protégée !

— C'est chouette et bien aménagé !

— Le confort est un peu spartiate mais c'est du solide fait ici pour durer, pas du chinois de chez Ikea... tu peux t'asseoir sur cette chaise. Tu veux boire quelque chose, j'ai des tisanes de notre propriété et du cidre, du poiré et du calva si tu veux quelque chose de plus fort de chez nous aussi.

— Du cidre ! Tu es toujours aussi sociable et agréable Simone ! Je me demande bien si je fais bien de perturber ta vie ainsi, presque un demi-siècle après... je suis embarrassé... mais en fait, est-ce bien vis-à-vis de toi ou de moi-même ?

— Tu n'as pas changé non plus ! De ce côté-là toujours à te poser des questions inutiles, couper les cheveux en quatre quand il ne t'en reste si peu ! C'est bien plus facile de te coiffer ainsi !

— C'est clair, c'est très clairsemé il en reste tout de même... c'est l'âge Simone ! Pour mes questions inutiles, j'ai toujours été ainsi !

— Ah mon ami ! Tu ne peux comprendre comme j'ai plaisir à être près de toi, même après si longtemps, surtout après si longtemps. Il ne me sert à rien de dire et si... et si... et si... le passé est le passé et il y aura encore quelques demains à venir. Je ne sais pas comment t'expliquer, je suis toute chamboulée, telle une gamine embarbouillée.

— Je suis tout aussi bouleversé, je ne trouve pas de mot pour m'exprimer... comment est-ce possible ce ressenti si longtemps après ? Nous avons vécu une si longue parenthèse de vie que nous ne pouvons, que nous ne devons pas oublier ce temps passé... pour moi ainsi, des moments bien plaisants qui resteront imprimés dans la mémoire jusqu'à la fin... jusqu'à la fin... de je ne sais pas quoi encore !

— Jules ! Tu recommences à te poser des questions idiotes, si je peux me le permettre... vivons l'instant sans rien rejeter. De toutes façons, c'est du passé, il faut accepter de vivre avec, rien ne pourrait être aujourd'hui s'il n'y avait pas eu ce passé. Nous avons vécu une histoire pas terminée en fait, une histoire pas terminée... c'est tout...

— Que veux-tu dire ? Qu'une histoire pas terminée peut reverdir des temps après !

— Jules ! Tu n’as vraiment pas changé, ne cherche pas à tout comprendre, vis le temps comme il vient... Tiens ! J’entends Benji et Edmila. Attention... ! C’est un ouragan !

— Salut maman Simone ! C’est qui lui ?

— Salut ma puce ! Mais, dis bonjour d’abord ! Et demande à ton chien de se calmer ! Regarde, il est debout sur les cuisses de mon ami Jules pour le lécher !

— Simone ! Laisse... un peu d’affection, même d’un chien, je prends. Quand on vit presque seul, ces moments-là, c’est de la richesse.

— Bonjour monsieur ! Moi, je m’appelle Edmila, la petite protégée de maman Simone... à ce qu’elle dit !!! Et toi donc ?

— Jules, je m’appelle Jules ! Je suis un très vieil ami de Simone. Nous fêtons nos retrouvailles, comme tu le vois autour d’un verre de cidre.

— Explique-moi maman Simone, il a l’air sympa le Jules !

— Plus tard ma puce ! Plus tard ! Va te laver les mains... et tu vas me dire ce que tu as fait ce tantôt. Cela intéressera Jules, je n’en doute pas. Tu vois Jules ! Je n’ai pas fait de même... et pourtant je suis un petit peu une maman.

— Tu me l'avais expliqué dans ton dernier courrier !  
Elle semble bien heureuse cette petite !

— Pleine de vie à onze ans ! Comme nous l'étions à son âge, c'est aussi certain, l'âge de l'insouciance. Ici, il n'y a plus... il n'y a pas d'école, comme on l'entend dans l'autre monde... c'est l'école de la nature, de la découverte... et le reste ne s'apprend que par la volonté des enfants. Dis Jules, mon ami ! Tu restes dîner avec nous ce soir ! Cela me ferait plaisir... sincèrement grand plaisir.

— Simone, ce ne serait pas de refus si ce n'est qu'il fait déjà presque nuit et je n'aime pas rouler la nuit... je n'ai plus vingt ans !

— Tu peux rester dormir ici ! Il y a un troglo libre et presque terminé, juste à côté de celui-ci !

— Je ne veux déranger personne !

— Il est gêné Jules ! Cela doit faire un bail que nul ne t'a proposé de bousculer tes habitudes.

— C'est clair Simone ! Il y a bien longtemps que j'ai découché de ma vie.

— Personne ne t'attends nulle part ailleurs et tu profiteras ainsi de mon petit monde ! Demain matin, je te présenterai aux habitants du lieu, c'est une habitude, une nécessité, ici tout se dit ou... on quitte l'Antre...

Jules est toujours ici, debout depuis un bout de temps, je pense. Quand je dis debout, je veux dire qu'il s'est levé du lit, parce que là, il est assis devant un grand bol de café et il lit son quotidien. Il prend ses marques ici, cela fait presque deux semaines qu'il cohabite avec nous et il ne semble pas pressé de retourner à l'hôtel... je ne m'en plains pas ! Je comprends bien !

— Bonjour Jules !

— Bonjour Simone !

— Jules, je suis désolée de te rappeler cela ! Mais te souviens-tu de ce que je t'ai demandé hier soir ?

— Bien entendu Simone ! Bien entendu !

Il me prend ma main dans la sienne, je n'y résiste pas, l'émoi me chamboule de nouveau. J'ai toujours de profonds sentiments pour Jules, heureusement qu'ils restent sages, je fondrais autrement comme une jeune fille prête à offrir sa virginité. Je sens bien que lui-même est aussi perturbé, les doigts sont fébriles, la voix est émue, le regard s'égare dans le mien. Comme il se dit, un amour interdit ne meure pas ainsi, suspendu, seulement par le temps. Je n'ose plus perturber ce moment, ils sont si rares ces instants de plénitude, ces instants où les mots sont

superflus, où tout est superflu, je n'attends rien, je ressens, est-ce bien raisonnable à nos âges ? Je m'en moque complètement. Privilège de l'âge ou pas, sans doute, mais surtout privilège quand le temps n'est plus une contrainte, seulement du temps qui passe et aussi lentement que l'esprit le souhaite. Alors, nous restons ainsi comme deux bétinets, je m'assois face à toi et les mains dans les mains, nous ne nous racontons plus rien et plus rien ne compte. Les secondes sont sages, respectueuses et sans attendre, nous apprécions, nous cajolons les minutes avec délicatesse sans les oublier. Même l'horloge s'est assagie, elle stoppe l'hémorragie et ralentit le cours de ses arrogantes aiguilles et tait ce vieux coucou fatigué qui a d'autres chats à fouetter.

— Simone ! Chère Simone, puisque tu veux que nous parlions de tout ce temps où nous nous sommes oubliés, il y en aura pour un bout de temps Le petit-déjeuner risque de durer un moment !

— Pas de problème pour le petit-déjeuner je laisserai du thé sur le poêle, pour qu'il reste chaud !

— Simone, tout ce que je dis, tout ce que tu dis ne sert plus à rien ou plus à grand-chose et pourtant, tu montres qu'une façon de vivre peut-être autrement... sans doute

trop tard...

— C'est aussi peut-être une revanche au temps, une revanche à tout ce que l'on m'a fait perdre en me privant de toi. Je me souviens pour autant, jamais nous nous étions faits de promesses, nous n'en avons, sans doute pas eu le temps, ni nous n'avions envisagé quoi que ce soit, j'étais mineure... profiter de ces bouts de temps ensemble, il n'y a que cela qui comptait.

— Quelque part, nous avons bien fait de ne penser qu'à ces moments-là ! Au moins, nous ne nous sommes pas trahis... quoique, le soir où tu n'es pas venue, ce soir-là, je pensais devenir fou. Rien savoir et aucune possibilité de te contacter, je n'allais tout de même pas téléphoner chez tes parents. Je suis resté longtemps à t'attendre, envisageant toutes les hypothèses. Aux premières minutes, je pensais un retard sans trop de conviction, jamais tu ne fus en retard, tu étais plutôt en avance, voire très en avance. Puis le temps passant, j'ai envisagé tout ce qui me passait dans la tête, que tu étais malade, que tes parents t'avaient empêché de sortir tout simplement. L'incertitude provoque l'imaginatif qui s'égare en des théories pas très convenables. J'ai même osé envisager que tu ne m'aimais plus, non plus. J'étais malheureux, le mot est bien faible, de ne pas te voir. Entre

m’imaginer que demain puisse être pareil et l’espoir que ce soit un ennui seulement d’un soir, je me résignais à rentrer chez les parents.

— J’y pensais très fortement, je ne pouvais te faire parvenir un message. Les parents avaient décidé d’agir, j’étais enfermé dans ma chambre... et comme on le dit, à double tour. Les volets aussi étaient verrouillés à clé. C’était déjà le bain des bonnes sœurs. En fait, quelques âmes charitables ont rapporté des propos de rue sur le fait que nous nous voyons ensemble certains soirs. Nos précautions n’étaient pas suffisantes. J’avais mal pour toi, très mal, ce que tu ressentais était ma faute, parce que mes parents ne comprenaient pas l’amour... à se demander si eux, un jour s’étaient aimés. J’ai pleuré, crié toute la nuit, sans que rien ne change.

— Ma pauvre amie, je ne pouvais pas imaginer que c’était à ce point, loin d’imaginer qu’ils m’en voulaient tant... tristes moments. Il est difficile de comprendre ce que l’autre ressent et malgré tout, on espère de demain, revoir l’être cher. Puis, il y a un lendemain, où rien ne se passe, pas un message, pas un regard complaisant, rien que du désespoir. La douleur est affligeante, elle tord les boyaux jusqu’à l’insupportable, chaque minute est plus longue

qu'une heure et rien, toujours rien. Les pensées se sclérosent, je traînais plus le soir avec des potes, enfin des mecs comme moi, en déconfiture et qui s'arsouillaient pour oublier pourquoi. Je suis passé par une mauvaise période et à force de me blinder la tête et le foie, j'arrivais en retard au boulot. Au bout d'un moment, ils m'ont viré...

— Comment cela a pu te chambouler si grave ! Mes parents m'avaient tellement lessivé le cerveau, en me surinant à chaque instant, que tu voulais seulement profiter de moi, que je n'étais qu'une de tes conquêtes, il faut dire que certains ne se sont pas gênés pour te salir.

— Eh bien non ! Vois-tu ! Tu me manquais... sincèrement, jamais une autre copine n'avait compté autant. Heureusement, une personne... maman... s'est occupée de moi, pour me sortir de cette dégringolade. Je me suis ressourcé auprès d'elle. Longtemps encore, je suis resté à attendre de tes nouvelles, mais rien, rien, tu avais belle et bien disparu, même tes plus proches amies ne savaient pas où tu étais. Je retrouvais petit à petit meilleur sommeil, tu étais bien souvent dedans comme une princesse évaporée. Puis, il me fallut retrouver du boulot... mais l'usine cela ne me disait plus rien, j'ai donc repris les études, là où je les avais oubliées. Maman et mon père avaient décidé de

m'aider financièrement à la seule condition que je ne traîne plus les bistrots pour m'arsouiller. J'ai réussi mon bac scientifique en deux ans et puis je me suis engagé dans les études pour être ethnologue...

— Quel rebondissement ! Quel changement Jules ! Tu n'aurais pas pu faire cela si je n'étais pas partie ?

— Cela ne veut rien dire Simone ! On ne peut pas dire ce que nous aurions fait après, de toutes façons. Ce qui est certain, c'est que c'était une connerie d'avoir stoppé le lycée, pour faire comme les copains et faire la fête avec eux.

— C'est courageux de ta part ! Se remettre en cause ainsi ! Je ne suis pas étonné malgré tout, tu avais un raisonnement dans les discussions qui n'était vraiment pas bête ! Et puis ta maman ! Je ne l'ai pas connue... sinon, j'irais courir dans ses bras pour lui dire merci, merci qu'aujourd'hui tu sois là. Ma mère, moi, ce ne fut pas la même chose et même si je peux comprendre une certaine protection de sa fille, il y a bien d'autres façons de la faire et beaucoup moins blessantes. Le soir, ce fameux soir où nous nous sommes donnés, je suis rentrée, le cœur léger, tout heureuse, toute comblée, des étoiles dans les yeux, ton visage dans ma tête... comme tu ne peux pas l'imaginer. Mais, à peine franchie la porte d'entrée, ma mère m'est

tombée dessus comme une furie. J'en ai pris plein la gueule...pas des coups non, mais des mots... des mots qui font plus mal qu'une beigne... des insultes comme c'est inimaginable dans la bouche de sa mère... J'étais une pute, une salope, une marie couche toi là. J'ai passé un bout de la nuit au bout de la table devant ma mère, à me faire rentrer dedans. Mon père silencieux comme une tombe à côté d'elle, n'avait pas le droit à la parole. Elle t'a habillé comme pas possible, elle savait qui tu étais, j'avais déjà parlé un peu de toi... comme cela, pour les tester. Mais là, c'est de la haine que ma mère pissait sur toi, une haine que je n'aurais pas pu imaginer. Des voisins très charitables avaient dû te vomir dessus. J'étais bien contente qu'elle m'enferme dans ma chambre... mais putain ! Qu'est-ce que j'avais fait pour mériter cela... j'aimais un garçon, certes, qui ne lui plaisait pas et je lui ai offert mon corps... c'est mon corps quand même, pas le sien, je n'avais pas été violée, moi non plus. Il était où le drame ! Et puis, quelle méchanceté sur toi, ce n'était pas acceptable pour moi. Et quand je te dis que j'étais enfermée, c'était bien enfermée, il y avait des barreaux à la fenêtre et mon père avait installé un verrou sur les volets en bois, impossible de les ouvrir... j'ai essayé, je voulais te retrouver... en vain. Je suis restée

ainsi, jusqu'au lendemain midi, pour le déjeuner. Et là, de nouveau, elle m'est rentrée dedans, m'expliquant que, de toutes les façons, c'était fini avec toi, que je ne retournerais plus au lycée et que je resterais dans ma chambre jusqu'à ce qu'elle trouve une solution pour moi. Je t'écrivais des lettres que j'espérais te faire suivre d'une façon ou une autre et qui sont restées là-bas, planquées sous le matelas. Je pensais à toi, je cherchais comme je pouvais te faire parvenir un petit message pour tenter de t'expliquer que je n'y étais pour rien. Je pensais... stupide adolescente que j'étais, que la situation ne durerait pas ainsi, qu'elle me lâcherait la grappe et que tôt ou tard, je retournerais au lycée et que nous pourrions de nouveau nous voir, que d'une façon ou d'une autre, nous retrouverions du temps pour nous. Naïve, naïve que j'étais... le lendemain, elle a entamé un matraquage, elle m'a abrutié toute la matinée, tentant de m'expliquer la finalité de la situation, que ma vie ici, c'était fini... ce serait la pension... au plus loin. Et le comble du comble, si je n'acceptais pas, elle porterait plainte contre toi pour détournement de mineur, abus de faiblesse et viol s'il le fallait et que dans ce cas... tu irais en prison. Elle m'a enfermée, de nouveau, dans la chambre, jusqu'au repas d'après. En fait, je n'avais plus le droit

qu'aux toilettes et à la chambre, même pas la salle de bain, le baigne quoi ! Puis, pendant les repas, c'était toi qui prenais grave à chaque fois, coureur de filles, qui se moquait bien d'elles, qui ne s'intéressait qu'à leur cul... et retour à la prison... jusqu'à ce que j'accepte de partir en internat de mon propre gré... en acceptant leurs conditions. J'avais à peine seize ans... je ne comprenais pas les incidences de leur choix.

C'est mon père, seul, qui m'emmena à... Nevers, sans que je sache vraiment où nous allions. Je tentais de me faire comprendre que c'était la meilleure solution pour toi... pour moi, j'étais convaincue que je n'avais pas le choix... De toute façon, ma mère ne céderait rien. Je rejoignais donc cette école privée inconnue et la cousine de ma mère qui, à ce que j'avais compris, était une bonne sœur enseignante en l'endroit. Mon père ne lâchait pas un mot... je ne pense que tout cela lui plaisait bien, ma mère avait une grosse emprise sur lui. Le trajet me paraissait bien long, cela faisait bien deux heures déjà que nous étions partis, sans une bonne bise très maternelle de ma mère absente. Je pensais que je pourrais revenir tous les week-ends et peut-être te revoir.

— Dis papa, c'est encore loin ?

— Nous ne sommes pas encore à mi-route ! Tu sais, ma fille, cette décision, c'est ta mère. Je comprends qu'il faut te protéger, mais là...

J'ai compris à ce moment-là que ma garce de mère avait bien tout verrouillé et mon père tentait de se justifier. Je ne lui jetais plus un regard... plus un mot... il était marié avec elle et restait avec elle, alors il était aussi coupable, à mes yeux... ce que je ne savais pas ce jour-là c'est que plus jamais je le reverrai.

— Reprends-tu du thé Simone ?

Jules comprend bien que ce ne fut pas facile non plus pour moi. Je comprends aussi que cette séparation a laissé des blessures irréversibles chez nous deux. Il me regarde, les yeux sont bien brillants, compatissants aussi. Il me sert de nouveau du thé, la main tremble d'une émotion affichée. Je ne suis pas beaucoup mieux, évoquer ces périodes si difficiles me bouleverse, et pourtant sans cette séparation forcée, Jules ne serait pas là... moi non plus d'ailleurs. Pour autant, je ne dis pas merci à ma mère... les souffrances, elles-aussi, restent toujours en ma mémoire !

— Simone... j'en ai assez pour aujourd'hui ! Ces souvenirs sont douloureux, j'ai beaucoup de mal à voir ton regard s'assombrir.

— Moi aussi Jules ! Je ne pensais pas que tu avais tant souffert ! Et puis la suite de ta vie est à toi, tu en parleras si tu veux et quand tu veux ! En fait... je suis une peau de vache, je voulais seulement savoir si tu avais pensé à moi après... j'ai eu une réponse et je regrette de t'avoir forcé la parole. Mon ami Jules ! Reviens vers moi, vers ce bout de temps où nous sommes encore ensemble, nous avons tant à nous rappeler...

Jules me reprend la main avec une certaine délicatesse, il est déjà loin de son propos, rien ne compte plus que ces moments à deux quand Edmila est au jardin ou à d'autres occupations dehors.

— Te souviens-tu de nos baisers ?

— Oui, je me souviens de cette époque Simone, je me souviens de la première fois avec toi et tu as raison, il faut que je replonge dans nos bons moments... et toi ?

— Bien entendu, comme si cela était hier ! Nos premiers émois, si ce n'était pas de l'amour cela lui ressemblait au moins pour moi. Je me souviens quand j'étais attirée par toi. Je te regardais depuis longtemps déjà, tu me plaisais et toi, tu ne faisais pas attention à moi, une petite jeunette, parmi bien d'autres plus de ton âge. Et je ne sais plus pourquoi ce jour-là, je me suis laissée à mes sentiments, je

t'ai regardé avec plus d'insistance sans doute, j'ai osé, j'en rougis encore et tu m'as enfin considérée. Je crois qu'à cet instant, tu as compris comme tu m'attirais.

— Pourtant, je t'avais bien remarquée, mais j'étais timide malgré tout... et puis il est vrai que tu paraissais plus jeune, je ne me souviens pourtant pas avoir un priori là-dessus !

— Ce soir-là, je n'entendais plus tes mots qui devaient être complaisants, intéressés, sans doute peut-être même intéressants. Je suffoquais des chaleurs que ta main sur la mienne provoquait. Je n'étais plus sur terre, tu me tenais ma main dans les tiennes, tout allait sans doute trop vite, nous avons bu un peu, toi certainement plus et sans me laisser plus de temps à vouloir comprendre ce qui m'arrivait, tu m'embrassais. Alors là, je perdais pied et conscience aussi, un autre monde inconnu, ma culotte était mouillée et moi, j'étais partie dans des brumes que je ne pouvais plus maîtriser. J'avais tout fait pour être là, pour être invitée à cette soirée organisée par tes potes et j'étais dans tes bras comme je l'espérais. J'avais ce que je voulais depuis quelque temps, mon premier mec devait être toi et ce fut toi, c'était l'époque du tourne-disque, des soirées dans le garage des voisins avec de la limonade et des bières

et d'autres boissons jugées moins tolérables par les parents des hôtes, mais cachées au fond du jardin.

— Je me souviens en effet, que ce fut bien agréable, si agréable pendant quelques semaines encore...

— Puis, ce fut le plus mauvais moment de ma vie. Interdiction de te voir et me voilà expatriée presque, si vite enfermée chez les bonnes sœurs, à l'autre bout du pays, à Nevers ! Qu'avais-je donc fait ! Seulement embrassé un mec, mon mec et perdu ma vertu, mais cela personne ne pouvait le savoir... excepté toi. Certes, j'étais mineure, mais toutes mes copines avaient bien un copain.

— Je savais que tes parents voulaient que notre relation s'arrête, cela jasait dans le village... nous prenions pour autant beaucoup de précautions pour qu'on ne nous voie pas trop ensemble. Nous étions jeunes et sans doute pas assez prudents ! Putain, j'étais un bon gars... à cette époque... pourquoi m'en voulaient-ils à ce point ?

— Des cathos Jules... des cathos et je n'avais que 16 ans... et puis pour eux tu n'avais pas une bonne situation, ouvrier à l'usine, il y a mieux pour faire rêver des parents eux aussi ouvriers. Pourtant, tu es devenu quelqu'un de bien, un anthropologue, tu te rends compte... ! Ils auraient pavoisé les parents... mais comme quoi, les préjugés...

Nous nous aimions... et ils ont pris des mesures, bonnes, à ce qu'ils pensaient... Ils ont détruit ma vie, regarde... je suis une vieille peau célibataire et sans enfant.

— N'exagère pas, tu as l'âge de nos artères, c'est tout... et tout ce que tu fais ici est remarquable. Cette façon de vivre que tu as sauvegardée l'est tout aussi... Et puis... que dire ! Si nous étions restés ensemble, tu aurais des mêmes peut-être, nous serions peut-être divorcés, puis une autre vie cela est sûr et aujourd'hui nous ne serions pas là. Il ne sert à rien de tenter de refaire le monde et dis-toi que même si cela te fut... si cela me fut difficile, la vie que nous avons aujourd'hui, n'est due qu'à cette décision.

— Mon ami, que tu es compatissant ! Tu ne changes pas beaucoup en fait ! Il me souvient comme tu étais prévenant, pour moi jeune fille vierge qui découvrait les grands émois et les envies inconnues. Tu m'aimais, c'est certain pour ne pas m'avoir considérée comme une bête à remplir comme beaucoup de jeunes garçons le faisaient. J'ai tant apprécié ces trop peu de moments de plaisir, le plus souvent dans ta voiture, tu n'avais pas encore de logement et une chambre d'hôtel cela coûtait bien chère à cette époque.

— C'est bien vrai ! Cette voiture a hébergé nos étreintes. C'était l'hiver, en plein milieu de l'hiver, en plein froid, pas

du tout confortable. Bien heureux que les sièges n'étaient pas trop inconfortables. Pour autant, nous passions pas mal de temps à nous embrasser, à nous câliner... au fond du chemin, dans la nuit profonde... près de la cimenterie et jusqu'à pas trop tard pour que tes parents ne soupçonnent quoique ce soit, jusqu'à ce jour...

— Ce n'était pas très pratique, c'est vrai ! Mais cette bagnole que de souvenirs ! Que de belles images qui me reviennent !

— Jamais je n'ai oublié ce temps ! Jamais je n'aurais oublié ce temps ! Pourtant, j'ai eu une autre vie... et nous voilà l'un près de l'autre à nous poser les questions qu'on ne se pose pas quand on est jeune.

— Mon dieu que le temps passe vite ! J'attends Angélique Lelièvre une journaliste, pas certain, que je t'en ai parlée !

— Non, mais ce n'est pas un problème ! Je suis ton invité, tu es chez toi et libre de recevoir qui tu veux !

— Tu restes avec moi ! Pour lui faire visiter les lieux, j'en serais heureuse !

— Rien que pour rester avec toi, oui bien entendu !

— Je vais préparer un café et infuser une tisane à la menthe, avant qu'elle arrive.



## **Chapitre 4 : la recherche de Jules.**

— Bonjour, madame, monsieur !

— C'est pas trop tôt ! Ça fait déjà plus d'une heure que nous attendons !

— Dites ! Monsieur, découvrez-vous s'il vous plait ! L'hôtel de police n'est pas celui des courants d'air ! Puis calmez-vous... ! Pourquoi êtes-vous ici ?

— Une disparition ! C'est mon père... nous ne savons pas où il est !

— Votre père ! Comment ça, il a disparu ? Et disparu d'où ?

— De chez lui... de sa maison... enfin, il a vendu sa maison et il a disparu de votre ville sans laisser de nouvelles !

— Et pourquoi venir ici vous inquiéter ? Il est peut-être parti en vacances ou bien passé quelques jours chez des amis ou dans sa famille.

— Sa famille ! C'est moi et ma sœur ! Et des amis, ils sont pratiquement tous morts !

— Il a quel âge donc votre père ?

— Soixante-treize ans !

— Bon je vous appelle le brigadier Lamertume, il prendra votre déposition, merci d'attendre un moment à côté-là... Avant, merci de remplir ce formulaire !

— Encore attendre ! Nous n'avons pas que cela à faire ! Il est bientôt midi ! Tu vas voir qu'on va passer pratiquement la journée ici et tout ça pour un père à moitié sénile qui s'est perdu quelque part !

— Attendez à côté !!!

XXXXX

— Madame, monsieur Boniacoff ! Bonjour ! Veuillez bien me suivre dans ce bureau !

— Eh bien... il ne faut pas être pressé !

— C'est bon, c'est bon ! Si vous n'êtes pas content, vous pouvez repartir !

— Non, non, mais comprenez-nous ! Nous avons fait cent cinquante kilomètres pour venir voir mon père... n'est-ce pas chérie ?

— Oui, oui c'est exact !

— Décontractez-vous madame, je suis le brigadier-chef Lamertume, donc c'est pour une déposition ! Alors, revenons à votre père monsieur ? Nom, prénom, date de naissance adresse s'il vous plaît ?

— Boniacoff, Jules, 29 février 1947. Il habitait au 36 rue des oubliettes, ici dans cette ville.

— Habitait... pourquoi ? Il n'y habite plus ?

— Non ! il a vendu sa maison à ce qu'on nous a dit !

— Bien, bien ! Et vous ne savez pas qu'il a vendu sa maison ! Depuis quand a-t-il disparu ?

— Nous ne savons pas trop en fait... plusieurs jours c'est certain !

— Comment cela ! Vous ne savez pas ? C'est votre père n'est-ce pas ?

— Oui... oui, mais on n'habite pas ici, à cent cinquante kilomètres ! C'est à une bonne heure et demie de route quand même.

— Vous veniez souvent le voir ?

— Mais là n'est pas la question ! Je veux savoir où il est !

— Calmez-vous, n'est-ce pas ! Mais, justement monsieur, là est bien la question ! Je répète donc la question : vous veniez souvent le voir ?

— Toutes les six semaines à peu près !

— Ouais, ouais ! Certainement moins, c'est certain ! Mais je note toutes les six semaines. Et pourquoi vous inquiéter donc maintenant ?

— Il est peut-être un peu tard pour s'en inquiéter... en fait les dernières nouvelles, que vous avez eues de lui, datent d'il y a au moins un mois ?

— Hum ! C'est à peu près cela !

— Il vivait seul ce monsieur ?

— Oui, depuis plusieurs années ! Depuis que ma mère est décédée !

— Et pas de voisin ou de personne d'ici pour prendre soin de lui ?

— Non, non il était bien portant et indépendant !

— Cela ne me regarde pas ! Mais quand même, vous ne portiez pas beaucoup d'attention à votre père !

— Ce qu'on pouvait, monsieur... ce qu'on pouvait. Nous travaillons nous monsieur et nous avons notre famille à gérer !

— Encore des sous-entendus sur les fonctionnaires ! Nous aussi, nous travaillons monsieur, vous voyez. Bon ! Le pauvre bonhomme vivait seul, presque sans visite. Avez-vous téléphoné chez ses amis, dans les hôpitaux ?

— Non, non, je n'y ai pas pensé ?

— Nous allons-nous en occuper ! Nous ferons une petite enquête de voisinage. Que pensez-vous faire ?

— Rentrer chez nous, nous reprenons le travail tôt demain matin ?

— C'est quoi votre boulot ?

— Je suis ingénieur !

— Et vous madame ?

— Je reste à la maison !

— Comment puis-je vous joindre ?

— Voici ma carte de visite ! Appelez de préférence sur mon mobile !

— Merci, madame, monsieur ! À plus tard !

XXXXXX

— Tu réponds Charles ! Ça doit être pour toi ! C'est toujours pour toi !

— Oui, oui ! Allo ... ! Oui... Oui... par téléphone ?... Non... quatorze heures, c'est d'accord !

— C'est qui ?

— Le brigadier-chef Lamertume. Ils ont retrouvé la trace de mon père !

— C'est top cela ! ... Tu n'as même pas demandé de nouvelle de Jules... ! Alors ?

— Non mais ! Jules ! Cela ne te regarde pas, ce n'est pas ton père ! Le flic, je le vois demain à quatorze heures pour plus d'informations. Tu viens avec moi !

— ... puisque je n'ai pas le choix !

**XXXXXX**

— Bonjour ! J'ai rendez-vous avec le brigadier-chef Lamertume !

— Oui, oui, je l'appelle... veuillez patienter à côté.

— Toujours attendre ma chérie ! Toujours attendre ! ...  
Ils se foutent de notre gueule !

— Madame, monsieur bonjour ! Veuillez me suivre s'il vous plaît... !

— Oui, oui...

— Asseyez-vous ! Merci.

— Alors ! Vous avez des nouvelles de mon père !

— Oui, oui. Nous avons retrouvé sa trace... assez facilement. Vous auriez pu le faire !

— Ah bon !

— Oui... comment vous dire ! Votre père a vendu sa maison, cela, vous le saviez !

— Et alors !

— Il est en bonne santé ! Et il semble bien intégré dans cette autre vie ! On pourrait dire... heureux même !

— Et comment peut-on le rencontrer, le voir ?

— Je ne sais pas comment vous le dire... en fait, votre père ne veut plus vous voir...

— Comment cela plus nous voir ?

— C'est à vous de lui demander... c'est ce qu'il nous a dit, il vous reproche vos trop rares visites, mais surtout le manque d'attention que vous lui portiez. Il n'habite plus ici, vous l'avez constaté.

— C'est où ?

— Ah cela ! C'est à vous de vous renseigner. Nous avons retrouvé votre père, il n'a pas disparu, nous ne pouvons rien faire de plus !

— Ah bien ! Je suis bien avancé... Vous ne pouvez rien nous dire de plus ?

— Non ! C'est votre père ! Pas le mien ! Il a été accueilli dans une famille, une autre famille... si même particulière soit-elle !

— Mais comment cela : "accueilli par une famille" ? Une famille qui va profiter de son argent ! C'est dégueulasse !

— Bon, maintenant j'ai autre chose à faire. Vous êtes rassuré, votre père va bien !

— Et comment peut-on le contacter ?

— Vous faites comme nous ! Allez questionner sa banque, son notaire, sa caisse de retraite... enfin tout ce qui peut le concerner. Madame, monsieur, je n'ai plus rien à vous dire.

— Avez-vous une adresse ?

— Je vous le répète... non... votre père est toujours vivant et bien vivant. Il y a un compte en banque qui l'atteste sur lequel est viré sa retraite chaque mois.

— Et son courrier...

— Il a changé son adresse avec toutes les administrations... tout passe par un notaire. Alors, chercher le notaire !

— Quel notaire ?

— Vous n'êtes vraiment pas curieux ! Nous... nous l'avons trouvé, mais c'est bien tout ce que nous pouvons vous dire, il ne nous a cédé aucune information de plus.

— Que faire de plus donc !

— Tant qu'il n'y aura pas une procédure judiciaire d'engager à son intention... une plainte par exemple... vous ne pourrez pas avoir plus d'information.

— Alors, je vais porter plainte...

— Réfléchissez bien avant ! Une procédure peut vous coûter cher ! Très cher même ! Vous risquez d'y dépenser beaucoup d'argent, surtout si vous engagez un avocat.

— Je reviendrai...

— Au revoir monsieur ! Ah Celui-là !

XXXXXX

— Tu te rends compte ma chérie ! Tu te rends compte ! Il nous a virés de sa famille, sa seule famille, moi et ma sœur ! Et il vit avec des inconnus qui vont profiter de son fric... ça m'écœure ! Dans quel monde vit-on ?

— Oh ! Dis donc ! Arrête ton cinéma Charles ! Ton père, tu n'as jamais voulu en entendre parler ! C'est comme ta sœur. Des enfants égoïstes qui ont vite oublié leur père qui ne demandait rien.

— Tu ne vas pas t'y mettre non plus quand même !

— C'est ta famille ! Cela te regarde, mais quelque part, c'est bien fait pour vous !

— Eh bien ! Je sais sur qui je peux compter maintenant... je le savais déjà. Ah la famille ! Après, on

dira que l'on peut plus compter sur les amis que la famille...

— Des amis... ! Mais tu n'as même plus un ami ! Ceux que tu fréquentes ne valent pas mieux que toi et quand ils sauront comment tu t'es fait blouser par ton père, tu en prendras plein la gueule !

— Tu n'aimes pas ceux que je rencontre c'est clair et ce n'est pas nouveau. Tu n'as aucune idée de la valeur humaine de ces personnes !

— Toi ! Tu parles de valeurs humaines ! T'est pitoyable ! Alors, que fais-tu maintenant ? Tu vas rechercher ton père ?

— Je ne sais pas, je vais en parler à Clémentine ! On rentre chez nous ! Je pense que nous porterons plainte. Et puis, on verra, mais je ne laisserai pas des inconnus nous piquer le fric qui vient de nos parents.

— Avant de parler d'héritage, il y a Jules, c'est ton père quand même !

— Oui, oui... je vais chercher le numéro de téléphone du notaire de mon père. On va prendre un café au bistrot là et j'appelle le boulot pour dire que j'ai un empêchement.

— T'es gonflé quand même... il n'y a pas urgence, tu peux faire cela à la maison ce soir ou même ce week-end !

— Tu ne comprendras jamais rien ! Il faut faire vite, j'ai besoin de savoir !

— De savoir quoi ? Si ton père va bien ou s'il lui reste encore un peu d'argent ?

— Pauvre fille ! Occupe-toi de ta famille et laisse la mienne ! Il est certain que ta mère ne te laissera pas grand-chose, elle paie l'Ehpad avec ce qui reste de sa maison.

— Tu ne paies rien ! C'est elle qui paie avec l'argent de sa maison que tu nous as obligée de vendre ! Et je te rappelle que tu ne voulais pas d'elle à la maison !

— C'est ta mère, pas la mienne ! Tiens ! J'ai retrouvé le numéro de téléphone du notaire de mon père si c'est bien celui-là avec qui il a fait des papiers !

XXXXX

— Bonjour, je suis bien chez maître Forest ! ... oui je voudrais vous rencontrer au plus vite... oui je suis Charles Boniakoff... je voudrais vous parler de mon père... ah ! Vous avez quelque chose à me remettre... ! Alors quand ?... Dans une heure... j'arrive merci.

— Tu as entendu ! On ne traîne pas ! Il y a bien une cinquantaine de kilomètres, allez, allez... magne-toi !

Charles attend sur le velours rouge et clouté d'une chaise d'une autre époque, dans une salle d'attente qui a fait attendre tant de personnes bien trop pressées. Il attend, là où le temps s'est arrêté sur des poussières séculières, là où l'hôte ressemble à l'endroit, là où on oublie la vérité d'un passé qui se révèle au nécessaire. Les patients d'ici sont impatients, car rares sont les mauvaises nouvelles attendues dans cet endroit, à moins qu'un divorce demande partage des biens et du mal. Il attend donc, que madame la notaire veuille bien comprendre qu'il était bien à l'heure. Le parfum poussiéreux des traces du passé, ensevelies ici, accompagne le silence incestueux des mots enfermés dans les archives notariales et une somnolence bienvenue. L'impression que le temps s'est tu un instant, procure du bienfait, je resterais bien ainsi des heures, à le regarder dans son jus, impatient, nerveux, bien comme il est invivable. Et pourtant, je suis encore avec lui dans le charme désuet des heures qui passent aux comptes gouttes. Cela me sied vraiment de le considérer ainsi, il perd de sa superbe, il devient même ridiculement laid, le cours du temps lui pèse plus... Je le regarde et n'ose rien dire, au risque de me prendre une volée de mots pas aimables, mais

qu'est-ce que je fous encore avec cette tringle... Il est ridicule, tellement son impatience se lit sur ses rictus, sur son visage perturbé, les doigts se torturent dans les mains, les pieds s'acharnent sur un plancher de chêne complètement indifférent. J'aime bien le constater ainsi, confronté à l'indécence d'une situation qu'il ne contrôle en rien. Le lieu se prête bien à cet exercice de torture, cette salle d'attente est si vieille, qu'elle a gardé en mémoire tous les visages torturés, impatients de toucher un bout d'héritage pas forcément mérité, espérant malgré tout, la plus grosse part.

Enfin, le crissement d'une porte trop lourde agresse le silence, il lève la tête prestement cherchant qui peut abrégé son agonie. Une vieille rombière, habituée des poussières, se dirige vers Charles. Elle n'est pas d'une première jeunesse, marquée par quelques abus d'alcool et engoncée dans un pantalon et une veste d'une autre époque qui ressemble à l'endroit et qui la boudine. Ici, tout est vieux !

— Monsieur Boniakoff !

— Oui, oui !

— Veuillez me suivre ! Non, non ! Pas vous madame ! Je suis désolée, vous devrez attendre ici ! Il n'y en a pas pour

bien longtemps. Je suis encore désolée madame, mais c'est un sujet confidentiel.

— J'attends ici, ne vous inquiétez pas... j'ai l'habitude !

C'est bien vrai que je n'eus pas à patienter bien longtemps... Charles ressort, détruit, piteux, avili. Il ne fait plus le beau, là. Là, sa belle bagnole n'a presque plus d'importance... enfin pour l'instant. Il tremble comme une feuille à l'agonie.

— L'enfoiré ! L'enfoiré ! Murmure-t-il, les dents grincent et triturent les lèvres, le regard pisse de colère.

— Charles ! Charles ! Pas ici non ! Attends d'être dehors, elle n'y est pour rien cette notaire et tu vois, il y a des gens qui attendent ! Dehors, tu pourras crier ce que tu veux !

Il se calme un instant, renfrognant sa colère, pour se revêtir et prendre la porte, sans s'occuper de moi... comme d'habitude, Claquant celle-ci à mon nez.

— Toujours aussi courtois ! Tu ne ressembles pas à Jules ! c'est évident ! Ni à ta mère Juliette ! Eux, étaient bien prévenants !

— T'as bien raison... si tu veux ! Tu peux radoter, tu ne comprends rien à la vie ! L'enfoiré ! Je suis certain qu'il a

imaginé ce moment et qu'aujourd'hui... il jubile de l'effet que cette lettre fait sur moi.

— Alors !

— Voilà ce qu'il reste de lui ! Une lettre... rien qu'une lettre, enfin deux lettres, une pour moi et une pour Clémentine... qui devra venir la chercher. L'enfoiré ! Il doit prendre plaisir au mal qu'il nous fait, j'ai envie de dégueuler... tiens ! Lis cela !

Il me tend un papier sans plus me regarder, il est ruiné, complètement ruiné, ruiné de cette reconnaissance qu'il ne mérite pas, ruiné de tout ce qu'il espérait d'argent, alors qu'il n'en a pas besoin ! Il fait pitié pour quelqu'un qui ne le connaît pas, mais moi, je le connais... trop bien même et quelque part je vais prendre du plaisir. Il s'en doute bien... de le voir ainsi ! Je sais qu'il ne faut pas montrer trop d'arrogance, un jour, tout ce qui te sourit, te retombe sur la gueule... Je reste donc placide, mais pour lui qui me connaît si bien, à ce qu'il dit en tout cas, c'est la pire des humiliations, une déchéance rassurante pour moi qui n'attend rien de la vie.

*"Mes enfants..."*

Si je vous écris cette lettre, c'est pour soulever vos paupières, pour qu'au moins elles voient un peu la lumière, la vérité vous fait si mal aux yeux ? Si je vous écris, c'est pour vous dire que je ne vous ai pas oubliés, quand vous, vous m'avez abandonné dans vos pensées. Ce ne sont pas vos deux ou trois coups de téléphone... par an... et votre visite quand vous en aviez le temps... tous les deux ou trois ans... seulement pour rassurer votre conscience. Ce n'est pas ainsi que l'on montre comme on aime quelqu'un... non ce n'est pas comme cela...

Le soir, quand je suis seul... en fait, je suis seul tous les soirs... je pense à vous, je me pose des questions, comment vont-ils ? Sont-ils malades ? Peut-être qu'ils n'appellent pas parce qu'ils ont des problèmes ! Je vous cherche des excuses et en fait, je n'en trouve pas.

Alors, voyez-vous ! J'en ai marre, je plie les gaules

et je pars... Soyez bien rassurés, vous hériterez de ce qui restera, il n'y a que cela qui vous intéresse de moi... quand j'aurais tout vendu et quand j'aurais dispersé ce qui me reste d'argent à ceux qui en ont vraiment besoin... il ne vous restera que les dettes de sentiments que vous avez contractées, ce qui ne devrait pas vous poser un quelconque problème tant vous êtes radins de vos ardeurs. Il n'y a aucune excuse à vos comportements, vous n'en trouverez aucune au mien non plus.

Vous pouvez m'en vouloir d'être votre père... vous pensez sans doute que je n'en fus pas un... même ! Ce serait donc mérité, ce comportement ! N'oubliez pas que de mon temps, nous n'avions pas les moyens d'acheter l'amour de vos enfants, ces pestes insupportables, mal élevés et sans consistance et que vous n'arrivez même plus à maîtriser vous-même. Je n'étais pas là assez souvent, mais il fallait

travailler et durement pour le peu que nous pouvions nous offrir... et puis, je n'ai pas à justifier un passé qui est... passé... il est bien trop tard pour réécrire l'histoire. Vous brûlez la vôtre et en même temps la leur. Vous les préparez, vos monstres, à en prendre plein la gueule, dans cette société que vous avez dépravée, dépecée, mais ils ne le savent pas encore. Ils vont vite souffrir de votre suffisance, ils pleureront leurs destins et les restes infestés de votre festin. Croyez m'en bien, je n'ai peut-être pas été suffisamment attentif aux maux qui déchireront leurs nuits... mais vous, vous savez... que vous tapez dans les richesses de leurs destins. Il ne sera pas facile de faire pousser de l'or dans un désert de certitudes. Je vous salue donc sans arrière et mauvaise pensée ; je vous souhaite des demains meilleurs, moi les miens, je ne sais pas encore où je vais les poser. Vous n'aurez plus jamais de mes

nouvelles, vous n'aurez donc besoin de faire semblant d'un chagrin que je veux bien croire encore, naïf que je suis, quand je partirai de corps et d'âme. Mais quelque part, pour vous, à la lecture de cette missive, je suis déjà mort ''

— Il a un certain talent Jules ! Pour un fils d'ouvrier, il écrit bien, très bien même !

— Tu te fous de ma gueule ou quoi ! Tu comprends qu'on n'hériterait de rien... rien, rien. Tu comprends cela... rien !

— Oh, Oh ! Ce que je comprends c'est que tu te moques complètement que Jules se soit barré. Ce qui te gêne, c'est qu'il ne reste pas d'argent, pas un kopeck ! Et quand tu dis "on" tu devrais dire "Je" ! Je ne vois pas pourquoi tu me considérerais parce qu'il n'y a plus d'argent.

— Tu jubiles hein... ! Tu jubiles... ! Je le vois bien dans ton regard.

Le Charles... il s'en prend plein la gueule par son père, il le mérite bien... quand on ignore ses racines, il ne faut pas s'étonner qu'elles cherchent une terre plus sincère.

— Eh bien ! Figure-toi que cela ne va pas se passer ainsi ! Je vais porter plainte contre lui, chez les flics ! Allez hop dans la voiture ! Au commissariat du quartier.

— Charles ! Tu peux attendre quelques jours, rien n'est pressé !

— Ah c'est bien toi qui parles, c'est clair ! Cela ne te concerne pas, de toutes façons, l'argent de mon père, il est à moi, pas à toi. Allez ! Grimpe dans la voiture ! Qu'est-ce que je fais avec une gonzesse pareille !

Le trajet se fait dans un calme de cimetière abandonné, pas un mot ni de l'un, ni de l'autre. Je me tiens à carreau de crainte de me prendre des mots pas très décents dans le visage. Et lui, il doit penser à tout ce qu'il aura à dire au commissariat.

— Bonjour ! C'est pourquoi ?

— Pour une plainte !

— Plainte pourquoi ?

— Pour détournement d'héritage... de pillage d'héritage !

— Veuillez bien attendre sur cette chaise en face là ! Un collègue viendra vous chercher.

Il me fait honte ! Même pas une pensée pour son père... comment ai-je pu aimer un mec pareil ?

## **Chapitre 5 : Les souvenirs.**

— Jules, mon ami ! Puis-je chatouiller ta sensiblerie ?

— Mais bien entendu ma Simone !

— Je pense que tu vas trouver mon propos quelque peu indécent ! Mais serais-tu devenu si frileux, pour oublier la sensibilité des caresses qui appellent à bien plus ! Ou alors, serais-tu devenu moins réactif aux envies des câlins espérés ?

— C'est étonnant ce que tu dis mon amie ! Je voulais te demander un peu la même chose. Mais non, mais non ! En fait Simone, je suis devenu plutôt prudent, je ne voudrais point froisser ces si savoureux souvenirs qui bordent notre passé. Sans doute, je crains aussi de décevoir ce que nous n'attendons plus. Et puis, nous le savons, l'âge nous l'a appris, les attentes ne devraient-elles pas rester que des attentes, évitant ainsi les déceptions ?

— Jules ! Mon ami, je ne me suis que peu prêtée aux partages des plaisirs durant tout ce temps. Alors, je pensais tes mains... comme autrefois... non pas trop pressées pour autant, mais réveillant des étreintes enivrantes oubliées.

— Je ressens toujours des envies Simone ! Ce n'est point bien entendu de la timidité non plus, moins encore de l'arrogance. Mais je ne voudrais pas brusquer en quoi que ce soit ce qui nous fut si fragile. Je comprends tes attentes, elles sont miennes aussi. Donne-moi un peu de temps que mes caresses soient plus naturelles et non le fruit de besoins physiologiques. Je voulais aussi te parler de ta distance, je voyais cela venant de toi et toi, tu le vois venant de moi. Comme d'habitude, je n'ai rien compris et sans doute, tu ne le perçois pas comme moi non plus. En fait, cela m'arrange, à nos âges, rien n'est pressé, si tu peux attendre un petit peu, c'est ce que je ressens.

— Jules ! Tu es devenu bien attentionné, bien obligeant, bien loin du chien fou que tu étais, il me faut te réapprendre, tu as bien raison !

— Simone ! La fragilité du temps et l'humeur des humains nous ont démontré leur puissance à détruire des destins, le nôtre notamment. Je ne voudrais pas nous engager sur ce risque d'une nouvelle rupture. Il est souriant de constater comme nous abordons ces sensibles propos si importants pour autant, pour éviter le quiproquo. Vois-tu Simone ! Je suis devenu moins serein et moins

confiant dans les demains. Je suis conscient pour autant que nos âges ne laissent pas beaucoup de temps à partager.

— Tu as bien raison ! Il est vrai que nous avons le temps...

— Tu sais Simone ! La vieille voiture que vous avez, me fait penser à celle que je possédais quand je t'ai connue. Ce n'était pas du luxe, mais je n'avais pas beaucoup d'argent à cette époque et pas les moyens de traîner notre histoire dans les bistrots des centres-villes comme le font les jeunes de maintenant. Tu te souviens ! Elle abritait nos câlins, en cet hiver plutôt froid et pluvieux. Je ne voulais pas la vendre, je l'ai gardée assez longtemps, elle me rappelait tant de bons moments avec toi. Cela étant, j'aimais bien rester seul dedans, quand il pleuvait notamment, pour remonter les souvenirs. Mais ma femme voyait bien comme j'y étais attaché et notre histoire si courte avec. Elle a fortement insisté pour que je m'en sépare. C'est notre histoire qui a disparu avec elle, le dernier souvenir matériel de notre époque. Ce fut terrible pour moi, personne ne savait pour autant pour toi et moi, excepté tes parents et quelques potes. Ce fut comme si je m'étais coupé une main, confirmant ainsi notre séparation !

— Alors, Jules ! Tu te dévoiles !

— Ne me chahute pas Simone, pas là-dessus, j'ai beaucoup de mal à m'exprimer... sur nous, sur notre passé, comme si, pour tous, c'était un sujet tabou, tant cette rupture brutale me laissa des blessures bien profondes !

— Tu t'es marié tout de même pépère ?

— Le temps panser les plaies. Je ne regrette pas pour autant ce mariage, seulement les enfants ingrats qui ne ressemblent en rien à leur parent, peut-être que simplement, ils ressemblent à leur époque qui n'est pas la mienne. Mais revenons, si tu veux bien, à cette bagnole.

— Que d'heures nous avons passé dedans ! Que d'heures ! Moi aussi, je n'ai pas oublié ces moments et cette voiture, pas très confortable. J'avais écrit une bafouille, le soir, dans ma cellule, racontant notre premier rapport, le tout premier en ce qui me concerne. C'est le dernier écrit qui me reste de toutes les autres lettres que j'ai écrites, dans un coin de ma cellule, chez les bonnes sœurs, à l'éclairage d'une bougie essoufflée pour ne pas te les envoyer. Et ce papier, je l'ai toujours, il resta longtemps protégé dans mon sac, un peu usé, je l'ai relu tant de fois.

— Où est-il ce propos ?

— Je crois qu'il est temps que je te le fasse lire !

— Tu l'as écrit dans ta cellule chez les bonnes sœurs ?

— J'étais à l'école, la journée et le soir, j'étais la seule interne à dormir sur place. Je vivais comme elle, comme les bonnes sœurs en fait. Donc, je dormais dans une cellule, emménagée comme pour les nones, sans plus, pas de télé, pas de radio.

— Eh bien alors, le soir tu écrivais ?

— Oui, mais ! Les parents m'avaient fait promettre de couper tout contact avec toi. Alors, ces lettres ne furent jamais postées et puis, je les ai perdues pendant le déménagement, je ne les ai plus, sauf celle dont je te parle !

Je sens son regard dans mon dos, dubitatif... certain qu'il se pose plein de questions, le teint pâle... le regard perdu, le temps que je fouille dans la boîte à gants... non je m'égare... dans ma boîte à secrets, sur le vaisselier.

— Tiens Jules ! Voici ma prose avec quelques dizaines d'années de retard. La poste... ce n'est plus ce que c'était !

— Je peux la lire ?

— Bien entendu vieux dadais !

"Il pleut comme presque à chaque fois que nous nous rencontrons ! Ce soir, c'est décidé, je t'offre mon corps, je ne supporte plus tes caresses qui éveillent des envies et qui s'oublient dans la voiture.

Il pleut comme si le temps ne voulait pas de nous, comme si nous n'avions pas le droit. Certes, c'est ce que diraient mes parents, mais je t'aime Jules. Jules mon premier amour, cela faisait déjà quelques mois que j'étais attiré par toi. Je suis à l'abri, sous l'arrêt de bus le plus loin du village. Je me suis blottie dans le coin le plus sombre, le foulard sur le visage protégeant bien plus des yeux que du froid, personne ne peut ainsi me reconnaître, au cas où une connaissance des parents passerait dans le coin. Le dernier réverbère est suffisamment loin pour que cette soirée sombre d'un hiver en colère m'ignore là, presque invisible. Je ne suis pas vêtue très affranchie, sans maquillage non plus pour n'éveiller aucune suspicion à la maison. Je suis très en avance, très pressée aussi de te revoir aussi. Pour autant, je grelotte, je n'ai pas grand-chose sur le cul, une jupe cachant la culotte seulement et un sweat

sous mon K-way pour le haut. Malgré tout, je patiente sans une impatience exacerbée, avec un grand plaisir, je devine dans mon regard mille étoiles. Cela fait deux jours que j'attends ce moment, deux nuits aussi, à songer, à penser à toi jusqu'à une extase sourde. Je pense à toi tout le temps, les notes au lycée dégringolent. Deux phares vacillants s'approchent... Je ne vois rien dans ta voiture, mais je sais bien que c'est toi ! Les gouttes de pluie dessinent un rideau de perles denses devant ta voiture. Je suis bien à l'abri, j'ai les joues roses, je le sens bien... cela doit pétiller comme un sapin de Noël dans mon regard. Je me sens toute chose, je suis heureuse et pressée de me retrouver tout contre toi. J'ai le cœur qui s'affole, les tripes qui se tordent, je suis toujours dans une incertitude visuelle. Tu m'entrouvres la portière du passager du bout de ton bras, je me glisse prestement et je vois mon Jules !!!

Je souris béatement, les mots que j'ai préparés depuis deux jours me manquent, tu dois bien le remarquer. Tu me sembles de même, faillible, tes mains tremblent. Tu me tiens la main gauche sans un mot non plus, tu me manges du regard, la lèvre est fébrile aussi.

— Bonsoir ma belle... bisous... on dégage d'ici !

— Oh Jules ! Que je suis heureuse de te retrouver !  
Oui, il faut retourner dans notre petit coin bien plus discret !

La voiture repart, dans le silence moire de cette soirée indifférente. Pas un pékin dehors ! Le noir nous appartient, à tous deux, dans une discrétion licencieuse. Nous ne croisons plus personne et de toute façon, nous ne distinguons plus rien au travers des vitres. Les essuie-glaces s'essoufflent à évacuer les intruses. Ta main droite est dans mes mains...pas faciles de passer les vitesses ainsi, mais

je ne veux pas la quitter. Et dès que tu peux, furtivement, tu me regardes, tu me scrutes et c'est peu dire, tu me manges, devrais-je dire, gardant tout de même un œil sur la route, ce n'est pas confortable pour conduire et un tant soit peu dangereux. Ce n'est pas une excuse, mais tu ne roules pas vite et il n'y a aucun signe de vie dehors. Moi, je peux dévisager ton profil droit. Tu t'es bien habillé, après ta sortie du boulot, douche propre comme un sou neuf, tu sens le savon de Marseille, c'est bien agréable. Tes cheveux longs et bouclés scintillent aux reflets des lumières furtives. Je suis aux anges si l'expression convient bien. Enfin, je ne suis plus la même, je suis transie d'amour tout simplement, je puis le dire ainsi devant cette feuille de papier moins vierge. Je suis amoureuse, folle amoureuse, je perds conscience, je me retrouve sur une autre planète. Tout mon corps palpite aux

rythmes d'un cœur désorganisé, je ne maîtrise plus rien, j'éprouve et me laisse sombrer à ce plaisir des sens, je me liquéfie. Je suis là pour deux ou trois heures, maximum, je ne peux rater le retour à la maison au risque d'un interrogatoire subverti. La voiture se range dans le chemin oublié du temps et des lueurs de vie, tout près d'une usine désaffectée où plus personne ne va, surtout par ce temps de cochon. Les phares sont éteints on ne voit presque plus rien, je ne te vois qu'à peine. Seule une petite lueur, venant d'une radio essoufflée, tente de ne rien omettre. La vieille voiture n'a pas encore rendu l'âme, mais le chauffage ne fonctionne plus. Ce n'est pas bien grave quand on s'aime, on est capable d'affronter les pires conditions de vie.

Enfin, tu me regardes... c'est un bien grand motif vu le peu de luminosité dans l'endroit, au moins la discrétion est assurée. Je te devine bien chamboulé, je

le sens sur tes mains fébriles et sur ton souffle emballé. Ta main droite est incertaine, dans la mienne, puis la gauche les rejoint. Tu me caresses avec délicatesse et sensualité avec tes doigts bien nerveux, les miens ne sont pas bien assurés non plus. Nous n'échangeons que quelques banalités, des choses superflues qui ne veulent pas dire grand-chose quand les lèvres sont bien plus pressées à d'autres occupations. Nous ne recherchons qu'à éprouver et à nous éprouver des ressentis qui font fondre le conscient et la raison. Nous les savons très fragilisés à cet instant, proie des inconstances du temps. Les sensations chahutent le cœur et l'irraison, nous ne sommes plus là. Plus rien n'existe, nous sommes seuls aux mondes, perdus dans le noir d'une soirée pas très rancunière, pour l'instant. Le temps pervers n'existe plus pour nous... je me rapproche plus de toi, pour mieux te ressentir

aussi pour plus t'appartenir, un besoin physiologique naturel. Je me cale tout contre toi pour m'approcher plus de tes lèvres que j'ai besoin de ressentir. Tes lèvres sentent un peu le tabac comme les miennes doivent le sentir aussi, cela ne me gêne en rien. Tu me caresses la joue d'une tendresse embarrassante, je vois mieux ton regard plus près, nous échangeons par nos sens des choses incompréhensibles qui nous rendent plus fragiles encore, sans un mot, ils sont bien superflus en ces instants. J'approche plus mes lèvres pour rejoindre plus voluptueusement les tiennes aussi avides. Les premiers baisers sont langoureux et restent bien sages sur les lèvres bien humides, les mains restent encore à se cajoler par-dessus les fringues, tout est en une douceur bien romantique. Nous nous embrassons sans fougue excessive... nous nous goûtons, devrais-je dire plutôt ! Je ne vois plus ton

regard, je sens tes mains glisser sur mon épaule et sur mon bras en une exquise attention. Je me sens lâcher quelques humeurs dans ma culotte, elle est mouillée... Je suis traversée d'un bonheur insoupçonnable et indéfinissable. De longues minutes passent ainsi à se respecter encore et si cela pouvait être, je patienterais pour que cela dure une éternité. Je n'ai rien dévoilé de mes intentions, tu te contentes du peu des autres jours, bien respectueux de ma personne, c'est ce que j'en perçois. Je n'ai pas envie que cela change encore... Le moment est délicieux, toutes les horloges du monde se sont arrêtées pour respecter ce temps, le plaisir est subtil, je le comprendrai bien plus tard et partagé. Je ne connais rien encore de ce qui est d'aller plus loin, alors je me laisse sombrer dans une sécurité émotionnelle sincère. Je veux plus et ne sais pas comment te le faire comprendre, je n'ai aucune

expérience de l'acte d'amour et les seuls baisers que j'ai échangés avec un garçon, je les ai oubliés sur tes seules lèvres. Je veux retrouver des ressentis qui m'étaient inconnus et les vapeurs envahissantes que j'éprouve quand, seule dans ma chambre, je m'égarer sur les zones sensibles de mon bas-ventre. Les langues se mélangent et se parlent sans mot, c'est un échange délictueux et délicieux, un partage sensuel qui n'est pas trop répréhensible encore, c'est tout. La chaleur des mains sur les bras oublie la fraîcheur et m'envahit, une brume efface le regard, je fonds plus encore, je sens mon corps réagir, les tétons se raffermissent et la culotte est plus humide encore. Je dégrafe le K-way et je guide une de tes mains sur mon ventre, le sweat protège toujours la peau, mais je sens au travers du tissu plus de chaleur, cela détend les nœuds au ventre qui me contractent, je me laisse glisser en une extase plus

exquise et nouvelle, je perds mon contrôle, je passe une main sous ton pull aussi et je remonte jusqu'au torse. J'y aime promener mes doigts, j'ai l'impression qu'un peu de toi est à moi... quelque temps. La douceur de ta poitrine velue procure un bienfait, je ressens aussi chez toi, un relâchement involontaire. Je quitte tes lèvres pour retrouver ton regard dans cette obscurité protectrice, il y brille mille étoiles débarquées d'un autre univers, ton sourire ébahi, trahit ton émoi, il y a de la brume dans tes yeux. Je sens plus que je ne vois tes joues, aussi rosées que les miennes. Tu retrouves un air de gamin perdu dans ses émotions. Je suis de même sans doute à paraître et peut-être pire encore. Un plaisir incommensurable m'envahit, je me laisse à toi, je ne sais pas si tu en es bien conscient, je me laisse aller à ne plus rien contrôler et je m'en moque, je perds pied, toute confiante en toi, l'amour rend con n'est-ce pas ! Je

glisse ma tête sur ton épaule, appel à des caresses plus sensuelles, tes doigts se promènent sur mes joues, c'est délicieux, je tombe plus encore. De longues minutes passent ainsi. Je soulève mon sweat jusqu'à la poitrine, les tétons sont plus fermes, durs même, je continue à oublier de moi dans ma culotte. Il fait frisquet, mais qu'importe ! Je sens tes doigts froids sur la peau, ta main gauche remonte du ventre au sein droit qui se raffermît plus aussi. Quel plaisir délicat ! Je t'écris ce mot de mes souvenirs de ce jour radieux dans mon cœur, car ce jour, je ne suis pas certain qu'un mot, un seul mot pourrait décrire ce que je ressentais, cette profonde extase, ce plaisir délicieux. Je ne sais plus trop où traîne mon autre main, elle ne doit pas être si proche de ton vit, je n'aurais pas osé toucher cet organe inconnu. Je sens bien, pour autant, qu'il s'est bien enorgueilli, ta braguette est bien tendue. Je retourne sur tes lèvres,

refuge naturel moins sauvage, plus avides encore qu'à l'instant précédent. L'envie et la curiosité sont plus fortes que la crainte, je glisse mes doigts au travers de la fermeture en aventurière. Je comprends, à cet instant, que les sentiments, seuls, ne suffisent pas à satisfaire le moment, un besoin physiologique inconscient pousse à vouloir plus et libère plus le corps. Il s'invite en déraison au moment où les baisers sont bien plus fougueux pour chercher une excuse, pour oser se laisser à plus. Je n'ai aucune autre expérience, je ne contrôle plus rien que le plaisir du ressenti et encore. Je suis à ta merci, c'est certain. D'ailleurs, je ne m'en souviens pas exactement. Tu ne comprends pas encore cette faiblesse, ta main glisse de la poitrine, sur le ventre puis sous l'élastique de la culotte, doucement, délicatement, craignant sans doute une réaction de repli ou de protection. Je sens tes doigts froids se promener

délicatement, mais pas très certains sur le pubis très pubescent, rien de plus nécessaire pour me retrouver en un état de presque évanouissement. Toute mon attention est sur le ressenti. Je te néglige, c'est sûr, mais pour une première fois, je ne pouvais savoir ce que tu ressentais ou ce que tu ne ressentais pas. J'alanguis, je spasme, tout mon souffle est au rythme de ce que je ressens, je glisse en un plaisir presque inconnu. Je perds complètement la raison, le plaisir est total, il me faut du temps pour retrouver un bout de conscience, dans une satisfaction béate, je me sens libérée... mon corps est allé au bout de quelque chose d'inconnu, une exigence physiologique. Tu comprends bien ce qui s'est passé, je devine un sourire de prédateur conquis qui te convient bien avec un : "ça va ma Simone !" Je hoche la tête et je sens mes lèvres s'évanouir en un sourire béat d'extase qui acquiesce. Des soupirs ponctuent

un retour à un souffle moins désorienté et me comblent. Je te caresse les joues comme pour un merci, mais en fait, je ne sais plus. Je n'ai pas l'expérience que tu as de ces plaisirs, mais je comprends bien que tu dois être frustré, d'une jouissance que j'éprouve quand toi, tu ne l'éprouves pas encore, ce ne doit pas être cela. La position sur le siège de la vieille voiture devient vraiment inconfortable. Je me lève sur les genoux, je glisse la culotte pour l'enlever et passe par-dessus le dossier du siège la jupe relevée. Beau spectacle Jules ! N'est-ce pas, tu te souviens ! Tu me rejoins sur le plancher de la deux pattes break. Tu comprends vite et me glisse ton sweat sous mes fesses pour me protéger du froid de la tôle, quelle délicatesse ! Je me glisse sur le dos et écarte les cuisses pour te recevoir, instinct naturel. Tu ôtes ton pantalon aussi, mais tu gardes ton pull, moi aussi, je recouvre mes seins, il fait vraiment

froid. Heureusement qu'aucun flic ne traîne dans le quartier, j'attends que tu viennes sur moi avec le regard plein d'une certaine reconnaissance. Je ne vois pas grand-chose, c'est glauque, heureusement que mon petit chéri est là ! Je baigne toujours dans une extase exquise, rien à voir avec les plaisirs solitaires dans ma chambre, enfermée. Tu m'embrasses avec une fougue inhabituelle. De nouveau, je sens des chaleurs exquisées m'envahir puis, je sens ton vit qui glisse sur mon pubis noyé. Puis, il s'approche des lèvres vaginales, j'aime bien cela, je découvre encore de nouveaux plaisirs. Et sans forcer outrageusement, en un petit va et vient mesuré, tu déchires l'hymen en une petite douleur bien supportable. Tu continues plein de précautions, j'éprouve plus de plaisir, je rentre en une deuxième extase, je ne peux pas retenir de petits cris qui soulignent le bien-être et trahissent l'exaltation.

Puis, toi aussi, tu deviens autrement, ton souffle se raccourcit, je te serre plus fort dans mes bras, mes lèvres se mordent presque au sang, j'éclate dans une deuxième jouissance sans aucune retenue. Et quand je retrouve vraiment la raison, je sens un liquide chaud sur mon bas-ventre, une préoccupation bien généreuse pour éviter le pire des ennuis pour moi et mes parents. Nous ne savions bien entendu rien de ce qui aurait pu arriver. Ma main saisit ce qu'elle trouve pour essuyer ton sperme, c'est ton pull, dommage. Longtemps, j'ai regretté que tu te sois retiré ce soir-là et non oublié en moi. Une grossesse aurait peut-être changé le comportement de mes parents, mais ce fut ainsi et nous ne pouvons rien y changer.

Nous restons ainsi de longues minutes, baignant dans une béatitude reconnaissante, à nous embrasser, à nous caresser plus sereinement,

jusqu'à ce que le froid nous transisse vraiment... Je me rhabille, enfin me rajuste, toi de même, mais putain, quelle heure est-il ? Il est temps que je rentre, nous nous quittons ébahis, le regard plein de plaisir, pour se dire adieu. C'était la dernière fois que je te voyais, et la première et seule fois que je me suis donné à un homme, à mon Jules ! Je me promets qu'un jour prochain, il nous faudra plus de confort pour mieux nous raconter nos sens que dans cette vieille voiture.

Merci Jules !"

— Eh bien dis donc Simone... ! C'est perturbant après tant d'années, mais malgré tout, je me souviens bien ! Et comme tu l'as écrit, c'était loin d'être confortable. Alors, comme cela ! Tu n'as pas eu d'autres aventures ?

— Avec un homme... non... mais les bonnes sœurs, elles, ne sont pas toutes frigides... enfin c'est une autre histoire !

— Viens contre moi Simone ! Si tu le veux bien, comme quand nous étions jeunes ! Je ne sais plus le temps que je vis, celui de cette époque ou celui d'aujourd'hui, certain

que la parenthèse ne reste plus qu'une parenthèse, certes avec ses bons temps, mais terminée maintenant. Quelque part, mes enfants ont coupé la lumière, excepté la mémoire de ma femme Yvette, leur comportement efface les autres souvenirs, tout est rentré dans le noir, le noir d'une nuit perpétuelle.

— Oh Jules ! Que de blessures ! Je ne suis sans doute pas une très bonne toubib pour soigner ces maux, mais certain que je peux t'aider à supporter celles-ci.

## **Chapitre 6 : les vérités de Jules.**

Ce matin, c'est une belle journée, il pleut... très bonne nouvelle pour cette bonne vieille terre qui fatigue à nourrir tant de monde. Nous resterons au coin de la cheminée... Je vais en profiter pour écrire mon article pour le journal, Jules m'expliquera comme il voit l'avenir.

— Jules ! Mon ami... j'ai besoin de ton avis... Le journal "La Vérité" m'a proposé d'écrire un article sur les adultes qui se refusent à faire des enfants... naturels. Je connais ton avis sur le sujet et ce que tu penses de l'avenir même proche des enfants sur notre planète. Alors, quand tu dis de bien réfléchir avant de faire un môme, je comprends bien. Ici, à l'Antre, c'est même une obligation de ne pas avoir d'enfant et de prendre des dispositions pour ne pas en avoir.

— Il est bien certain que l'avenir de la vie sur cette planète est sérieusement hypothéqué. Tu comprends ! Quand tu vois l'héritage que nous laissons à ces mômes, telle cette civilisation érodée et décadente en apnée funeste. Alors, la question peut se poser pour certains, c'est bien

compréhensible... Pourquoi donc faire des enfants s'ils n'ont pas d'avenir sur cette terre ? Pourquoi donc leur laisser la responsabilité de prendre des décisions qui devaient être prises hier, avant-hier, enfin il y a longtemps. Enfin, peut-être pas eux directement, mais leurs descendants... leurs descendants c'est même évident. Pourquoi aussi, leur laisser plus de remords encore à faire ces choix qui peuvent ou qui doivent se faire aujourd'hui.

— Jules, mon ami Jules... je comprends bien, très bien... mais malgré tout... je voudrais que tu me fasses... un môme !

Jules éclate d'un rire à le faire éternuer de tout bord, elle se doutait bien d'une réaction de ce genre...

— Mais Simone ! Cela fait bien plus de vingt ans que tu es en ménopause !

— Ce n'est pas comme cela que je voulais dire les choses... c'est comme dans un jeu de rôle... tu comprends... en fait plutôt même avant de faire un môme... se poser les bonnes questions justement... du pourquoi en faire un.

— Je comprends mieux ! Ma réaction est nulle, elle est, de plus, déplacée ! Je ne comprends pas du tout mon propos, je ne le défendrai pas non plus... tu mérites bien

**mieux... ! J'aurais dû comprendre... te connaissant, mais ta question est surprenante aussi n'est-ce pas ?**

**— C'est vrai ! Je ne vais pas en faire tout un plat pour autant ! Les querelles inutiles sont pour les jeunes !**

**— Alors, oui ! C'est une très bonne question ! Pourquoi même ne pas se l'être posée à notre prime jeunesse ? Je n'aime pas dire que c'était mieux avant ! Mais il est bien certain que c'était une autre époque où l'existentialisme n'était pas de propos et ce n'est pas mon âge avancé pour autant qui me rendra plus sage dans ma raison... de ne pas l'expliquer, bien au contraire. Je ne comprends pas tous ces gens qui s'en fichent, qui vivent sans se poser la question de ce qu'ils laissent à leurs rejetons. La chute sera d'autant plus violente et grave et les conséquences seront, sans aucun doute, irrémédiables. Ce n'est pas une blague que je te conte, pourtant... dans notre jeunesse, comme tu t'en souviens, nous avons connu la liberté des mœurs, du sexe, du divorce, de la musique, on s'en foutait des règles, on faisait ce qu'on voulait ou presque, les cheveux longs, les jeans sans trou, nous avons trouvé une liberté, on ne nous rabattait pas les oreilles avec tous ces maux créés par l'être humain ! Maintenant, c'est préservatif, masque sur le visage, chômage, misère, sida, Covid, drogue... c'est la**

standardisation de la vie. On engraisse les porcs de la télé, du foot, de la politique... qui savent nous rendre dépendants d'eux comme des moutons. Qui ne regarde pas la météo ! chaque jour, espérant du beau temps... pas trop frais, même en hiver, se moquant royalement des incidences sur la nature. Qui ne regarde pas les infos pour être en premier informé des catastrophes ! sachant que, de toutes les façons, ils ne feront rien pour ceux qui les subissent. Qui donc regarde le sport ! comme ces dépendants du foot, ces drogués addicts aux joueurs milliardaires. Ils sont prêts, de plus, à prendre un abonnement télé pour les voir, pire payer une licence à leur gamin qui va encore plus engraisser ces inconsistants. Cela ne peut pas durer, ne peut plus durer ainsi, certains font fortune et d'autres crèvent de faim, ce n'est pas nouveau certes. Il n'est pas besoin d'être engagé dans la politique pour comprendre, d'ailleurs ceux qui s'y engagent, c'est bien pour aussi se faire de l'argent, et ce, quelle qu'en soit la bannière. Quand j'étais jeune, on allait au foot pour deux balles, au cinoche pour presque rien, mes fringues étaient cousues par ma mère, on mangeait des légumes du jardin, du poulet de la maison. Je consens que la société ait changé, mais pour autant où sont donc parties les valeurs humaines, le respect

des autres... tout cela est évanoui au fond des portefeuilles, de vraies poubelles ces poches.

— Jules, que tu dessines un avenir bien triste !

— Oui peut-être, mais c'est une réalité et la fuir, c'est détruire les demains des nôtres et des autres. Certains prônent le positivisme... mais que comprennent-ils à cette expression ? Le positivisme, c'est bien entendu de voir les choses positivement. C'est aussi d'avoir un comportement positif, pas que pour soi, mais surtout pour les autres et pas en faisant seulement un don pour se laver la conscience. Il faut arrêter de jouer les aveugles et les sourds, nous devons assumer nos responsabilités. C'est cela la définition du positivisme, pas de se dire comme je suis beau devant un miroir sans tain, non, non ! Mais pourquoi parle-t-on donc tant de positiver ? Cela veut aussi dire aussi qu'il y a du négativisme, à ne pas confondre avec le négationnisme bien entendu. Et s'il y a négativisme, c'est qu'il y a de quoi... je pense qu'avec un minimum d'intelligence l'être devrait se poser cette question, le négativisme a été créé par l'humain... En fait, se dire positiviste, c'est se voiler la face, c'est éviter les problèmes de conscience. C'est effacer une partie du monde pour que la sienne puisse perdurer, et ce, à n'importe quel prix.

— C'est une façon de voir les choses... en noire !

— Toujours de l'humour Simone, tu es toujours aussi mignonne, nature et simple... c'est si facile de discuter avec toi.

— La simplicité, c'est la bonne façon de s'assurer un avenir pas pire. La simplicité, c'est la jugeote, l'évidence, c'est éviter de s'inventer des issues pour ne pas les assumer. La simplicité, c'est d'assumer et surtout ses erreurs et ceci dans le respect de l'autre. On n'est jamais respecté si on ne respecte pas ! Cela ne veut pas dire que tout le monde vous respectera. Mais au moins, vous aurez plus de chance d'être respecté par ceux que vous respectez que dans le cas contraire. Cela ne veut pas dire qu'il faille respecter tout le monde non plus, nombre d'êtres ne sont pas respectables.

— Je suis bien de ton avis Simone, ! Donne-moi ta main si tu veux bien ! Je me sens plus à l'aise ainsi. Pour en revenir à ce monde, à cette terre lacérée, ulcérée, je vais essayer d'être concis pour nous rappeler d'où nous venons, avant de te dire comme je pense où nous n'irons pas.

— C'est bien ainsi, ce sera la référence de mon article ! Prends ton temps... j'aime bien entendre ce que tu en dis, je suis de ton avis, mais venant d'une autre bouche bien avertie, j'ai l'impression que quelqu'un me dit oui ! Oui

**Simone ! Tu as eu raison de t'engager avec d'autres dans cette communauté ! Oui Simone ! Tu as raison d'œuvrer pour des enfants abandonnés ! Ce n'est peut-être pas la panacée, mais au moins, c'est une bonne façon de protéger cette oasis de vie saine sur cette terre et certains de ses enfants.**

**— Quand tu m'écoutes ainsi, si attentive, si bon public, j'ai l'impression de devenir quelqu'un, au moins à tes yeux, quand d'autres ignorent complètement mon propos. Même ma feu-femme ne me comprenait pas, ou ne cherchait pas à me comprendre. Elle me pensait quelquefois bien déranger de la capsule. C'est ce que beaucoup pensent aussi... des anthropologues.**

**— Comédien ! Tu te fais désirer mon ami !**

**— Avant d'émettre des suppositions sur l'avenir de l'être, il faut nous rappeler certaines indéniables vérités. Commençons donc par le passé de notre planète qui a de plus en plus de mal à supporter l'être tel qu'il se comporte. L'être est le mal-être, non un mal nécessaire, mais un mal qui dévore ce qui n'est pas l'être, jusqu'à n'être plus que presque le seul élément vivant, avant qu'il ne dévore sans doute d'autres êtres en beaux anthropophages. Donc, cette bonne vieille terre, vieille est tout relatif en considérant le**

temps depuis lequel l'être est devenu un être à partir de l'hominien. Donc, cette bonne vieille terre s'est faite d'une explosion de matière (le big bang pour ceux qui connaissent un peu, malgré tout supposé) qui aurait ainsi créé notre galaxie, parmi des milliers d'autres galaxies. Celle-ci étant composée de moult étoiles qui sont en fait des soleils avec des planètes esclaves de leur attractivité (comme un peu notre partenaire de vie). On s'arrêtera là pour ne pas plus perturber ceux qui ne s'intéressent que de loin à l'histoire de la vie et des hypothèses concernant notre univers. Donc, notre terre, satellite de notre soleil (le Râ des Égyptiens) s'est constitué il y a environ 4,5 milliards d'années d'une nébuleuse solaire et dans 800 millions d'années, il n'y aura plus de vie sur la terre. Tu me diras... dans 800 millions d'années, nous ne serons plus vivants, sans doute même plus que mort, n'en déplaie à ceux qui croient en la vie éternelle. Elle deviendra un caillou froid dans environ un milliard d'années quand le soleil s'éteindra après avoir fait bouillir les océans jusqu'à l'indécence. La vie microbienne et embryonnaire est apparue, il y a environ deux milliards d'années. Donc, deux milliards d'années, c'est en gros le temps qu'il a fallu pour que cette vie évolue en ce que nous connaissons aujourd'hui de la flore et de la faune... enfin...

ce qu'il en reste. Disons que c'est l'évolution des espèces à partir de micro-organismes dit vivants. L'oxygène s'y est produit, il y a environ un milliard d'années. Les sous-familles des singes, elles, existaient il y a vingt millions d'années. Mais nos ancêtres les plus vraisemblables, avec une intelligence constructive, apparaissent, il y a 1,4 millions d'années. L'homo-sapiens, notre cousin qui n'est pas d'Amérique, sans aucun doute d'Afrique, ce qui démontre aux racistes leurs racines africaines, lui, se montre il y a environ 300 000 années. Il y a 12 000 ans, l'homme conquérait le monde, il était encore un chasseur-cueilleur... En fait, c'est après cette époque, que la décadence a commencé, quand les êtres sont devenus plus nombreux et plus fainéants aussi. Ils cherchèrent alors à cultiver, à élever... Puis-je avoir un peu de cidre Simone ? S'il te plaît... j'ai soif !

— Oui bien entendu mon ami, je comprends bien ta soif ! Mais pourquoi revenir si loin dans le passé ? C'est un temps énorme dans l'esprit trop étroit d'un humain ! Et quelle est l'utilité de la terre pour les autres galaxies ?

— Je vais t'expliquer après une petite rasade. Il est bien bon ce cidre... je prends mes habitudes ici ! Il me faudra participer au ramassage des pommes et au pressage, mais

enfin. J'ai l'impression de m'installer... mais revenons au pseudo-humain ! Pauvre humain qui se croit le maître de la planète ! Notre planète donc, elle ne fut qu'une boule de feu à sa naissance, de taille si petite comparée à la grandeur non-mesurable du système galactique, que son utilité dans le système cosmique est infime, bien infime, voire négligeable, voire insignifiante, on peut même dire nulle. Alors, son influence sur une vie supposée dans un autre système solaire, vie sans aucun doute dont on ne peut pas imaginer la forme tant notre intelligence est embryonnaire, est aussi nulle. La fin de l'être humain ne perturbera en rien les autres vies d'ailleurs, ni de celle qui restera sur cette planète. Il reste environ un milliard d'années à vivre du soleil, ensuite elle sera une planète morte. Pour ce qui est du monde des vivants, il disparaîtra, comme dit précédemment aussi dans quelque 800 millions d'années, quand il y aura surchauffe de la terre où tout brûlera même les corps enterrés de ceux qui refusaient la crémation. Le passé de la planète, un temps énorme certes, mais qui est passé, il est nécessaire d'en parler pour montrer que notre passage sur terre est bien court en comparaison. La durée de vie d'un homme correspond à une seule seconde de la vie de la planète, ramenée à cette

même durée de vie. Ce qui reste de temps sera dans la suite de mon propos. Donc, jusqu'à là, cela allait à peu près, les êtres humains vivaient en bon équilibre avec le reste de la nature. Puis, cela a commencé à se gâter, quand certains commencèrent à asservir d'autres par la croyance et par la démesure. Là, les civilisations se succédèrent, les Indus, les Égyptiens, les Perses, les Crétois, les Grecques, les Romains, les Incas, les Aztèques et tant d'autres d'ici et d'ailleurs. Et la première leçon du temps ne fut pas apprise, fut-elle enseignée d'ailleurs ? C'est, que cette façon de concevoir la vie et ses avantages, avec un certain esclavage des autres, ne perdurent jamais. Ce n'était pas trop un problème à ces époques puisque les civilisations étaient concises à un territoire.

— Je comprends où tu veux en venir... c'est bien vu mon ami, c'est bien vu !

— Donc ! Petit à petit, l'oiseau ne fait plus son nid, petit à petit, l'être humain le devient de moins en moins. Il s'invente des modes politiques, des modes sociaux, mais toujours dans l'objectif de privilégier une élite qu'elle soit de droite ou de gauche d'ailleurs, qu'elle soit religieuse ou laïque. Nous sommes maintenant dans ces deux derniers siècles, ceux de l'industrialisation et de l'indécence. L'être

humain veut tout maîtriser, il domine le monde animal et commence à le détruire, mais aussi le monde végétal. C'est le début du déclin de l'ultime civilisation humaine. Il est facile de le dire aujourd'hui, car à ces époques, peu s'inquiétait de cette domination despotique de l'homme sur le reste de la vie. Et jusqu'aux années 1960, la prise de conscience est embryonnaire, on ne peut trop accuser les gens de l'époque de destruction irrémédiable, il ne le savait pas... mais maintenant tout le monde le sait, l'a entendu et se comporte en fonction surtout de sa non-conscience. Une grande majorité est quelque part condamnable, condamnable à quoi... grande question ! Mais, bientôt, sans aucun doute, les rejetons porteront plainte contre les géniteurs, qui savaient et qui ont fait des enfants pour assumer leurs trop nombreuses fautes et qui leur font vivre le début de l'enfer. Peu à peu, les croyances s'égarent, les vérités, éclairées par l'éducation, montrent les dégâts définitifs causés par l'être, devenu déshumain. Parce qu'au même rythme que le déclin de l'être, celui des valeurs humaines se prononce, la faiblesse des croyances directives laissent les valeurs et le respect à la dérive.

— Ce n'est pas terrible. J'ai fait le même constat que toi, Jules, mais je n'arrivais pas à synthétiser mon ressenti ainsi. Et tu penses que c'est irrémédiable.

— Cela dépend pour qui ! Le temps ne plaide plus pour l'être, sa déchéance intellectuelle suit celle de sa moralité. Son égoïsme bride ses neurones, petit à petit. Il retourne vers son état primaire chez les hominiens voire plus loin encore tout fier de ce qu'on veut lui faire croire, qu'il est intelligent ! Mon père René disait : "que l'humain n'a rien appris du singe, ils pissent tous deux debout, mais l'être, lui, voit ses dernières gouttes tomber sur ses belles chaussures".

Il est certain et reconnu que pendant ce temps où l'être suprême se pense si intelligent, d'autres animaux, eux, progressent dans leurs neurones. Cela met des milliers d'années, mais cela évolue. Ces dits humains sont déjà si dépendants de ces autres vivants en progression, que bientôt, demain à l'échelle de la planète, ils prendront un certain pouvoir pour dominer l'humain trop con pour bien s'en rendre compte. Déjà, présage de cette situation, dans les sous-sols des grandes villes où l'être prétentieux laisse aux rats le triste sort de nettoyer les égouts. Les rats seront moins longtemps les esclaves que les noirs d'Afrique qui

vident les poubelles, eux aussi se rebelleront bien dans un autre temps... des milliers d'années... Mais, le triste humain ne patientera point ce temps pour détruire la vie, alors quand donc sera la fin du monde des vivants ? Certain pour autant que la vie, sans humain, pourrait perdurer et perdurera quelques millions d'années si un astéroïde ou une autre catastrophe naturelle ou spatiale explosait la planète, mais là encore, ce n'est pas pour demain. Je pense que la vie, au moins cellulaire survivra des exactions du déshumain, pour la simple raison que cette nature s'en nourrira. Demain ou après-demain, à l'échelle des humains d'aujourd'hui, c'est-à-dire à moins de mille ans, il y aura sans aucun doute la fin de la vie de l'humain et de sa prétentieuse intelligence et peut-être même bien plus tôt que cela.

Mais le plus grand chamboulement pend déjà à nos fenêtres, c'est la finitude de cette civilisation, disons la fin de cette vie faite de l'artifice de l'argent et de la prétention. Cette agonie a commencé quand le respect à la vie ne fut plus appliqué qu'à soi.

A l'Antre, tout tourne autour du respect, le respect de la nature qui nourrit des enfants perdus, le respect à ses enfants qui porteront les fruits de la nature. Si les adultes

d'ici ne sont que des voix... le reste n'est plus qu'une anecdote, dehors, c'est déjà la bérézina. La descente aux enfers est inéluctable et irréversible à un rythme qui tue plus vite que Lucky Luke... à l'échelle de la terre. Il est aisé de constater le désastre en seulement un demi-siècle, nous sommes passés à l'irréversible conscient. C'est une voie sans issue si je peux me permettre l'image, un cul-de-sac... tu me comprends Simone.

Jules me mange du regard, je ne sais pas si c'est de l'affection ou de la convoitise, mais cela se voit. Il comprend ce que je ressens, il sourit, nous éprouvons une certaine connivence comme un vieux couple qui ne l'est pas et qui ne le sera jamais. Je ne sais pas quoi trop penser, Jules reprend un verre de cidre... il me devient presque indispensable... il me devient nécessaire... je ne sais plus quoi en penser.

— Reprenons ! Tu es prête Simone ?

— Tu peux y aller, mon ami !

— Tu comprends donc le rapport du temps entre la vie d'un homme et la vie d'une planète, une seule seconde. Et en même pas une seconde, il a engagé la destruction de ce qui le nourrissait. Je peux comprendre que l'être humain ne soit bien lucide de cette évolution pourtant galopante. La

gestion du temps ne donne pas beaucoup l'occasion de prendre la mesure. En fait, et depuis toujours, le rythme séculaire des jours et des nuits font que chaque matin de chaque jour est semblable, tout semble pareil... Il n'y a que quand les références datent de plusieurs années que l'on comprend ce temps qui passe et les différences que les époques évoquent, sans pour autant une remise en cause du mode de penser de l'humain. Tu comprends là ce que veut dire la pensée positive... L'accélération du processus de dégradation de la nature et de la civilisation éveillera plus vite la rébellion, mais il sera trop tard. Il ne sera plus temps alors que de gagner du temps, sur la fin, sur ce déclin, sur cette agonie. Il sera alors temps de passer sans doute très violemment, à une autre condition de vivre, avec l'espoir d'y établir de réelles valeurs et un profond respect de la vie quelle qu'elle soit. Alors, oui je comprends que certains refusent de procréer au risque de rendre plus esclave encore des enfants qui n'ont rien demandé. Je comprends que ces personnes ne veuillent pas condamner leurs enfants à réparer leur insouciance, leur aveuglement et leur destruction.

— Ton analyse est juste, peut-être pas encore calée comme tu le penses, mais je suis de ton avis... le pire est à venir !

— C'est certain, regarde tous ces mêmes qui échouent ici, cela ne donne pas envie d'en faire. Et si c'est pour devenir comme les miens des égoïstes cupides et orgueilleux. Tu vois... ils ne se sont pas occupés de moi et je suis bien mieux ici, tes mêmes me donnent bien plus que les miens. Mais, pour les miens, les demains seront bien plus sombres pour autant. Quand ils seront âgés, ils se feront dépouiller par les leurs et mourront dans une maison de vieux oubliés, à jouer au poker menteur avec le diable. Ici, c'est le calme, je vieillis en douceur si cela se dit vieillir, je dirais plutôt vivre. Ce que je ne peux plus faire, d'autres plus jeunes le font, sans rechigner, j'existe pour eux quand je n'existe plus pour les miens, ou si peu.

— Tu as bien raison et quand j'entends ceux qui disent qu'il faut espérer, mais espérer quoi... que le monde entier s'embrase de nouveau. Les ego bobos font la pluie et le beau temps et au bout du chemin il ne restera rien, plus rien, que de l'apparence.

— J'ai bien réfléchi et depuis bien longtemps à cet espoir d'un monde meilleur, je suis certain qu'il est trop tard.

Regarde ce qu'offre cette civilisation aux jeunes. Une grande majorité dans ce système bipolaire, de ceux qui gagnent sur le dos de ceux qui perdent, je ne reviendrai même pas sur qui mérite sa situation. À la fin, de toutes les façons, des gamins meurent de faim et cela ne justifie aucun moyen. Ce système perdurera encore quelque temps, tant que les plus pauvres accepteront les subsides pour vivre, certes des rois fainéants s'en suffisent. Mais le château s'écroulera au moindre coup de vent, les cartes du poker menteur ne tiendront plus debout. Mais il y a pire encore, invisibles quand on ne veut pas regarder, ce sont ces banlieues oubliées, ignorées où un marché parallèle sans TVA, sans taxes prolifères. Ce marché existe au nez des institutions qui taisent ces maux créés par le marché notamment des drogues qui nourrissent les enfants des riches et pourrissent la vie de leurs parents. Là, les enfants quittent le régime scolaire bien avant l'âge légal, servant de sentinelles aux grands frères plus aguerris. On y apprend la vie, une autre vie, cachée, oubliée, ignorée. Là, meurt, chaque semaine, un jeune pour le contrôle d'un bout de territoire que les forces de l'état ont abandonné. Malgré tout, il y a des éclaircies, il y a les communautés comme celle-ci qui, malgré un certain engouement restent

marginales, au moins dans ce pays. Mais cela reste un pansement sur une jambe de bois, une vision utopique pour ceux qui ne le comprennent pas.

— C'est plein de vérité, ce que tu dis Jules !

— Quand on réfléchit un peu aux récentes évolutions de la civilisation, ces quelques dizaines d'années dernières, c'est confondant. Le respect aux parents, qu'ils soient naturels ou pas, s'est détérioré à un point. Simple exemple, il y a deux générations, les parents finissaient leur vie avec leurs descendants. Aujourd'hui, ils sont jetés dans des mouroirs dit modernes comme on parque des animaux malades. Les jeunes personnes fuient leur responsabilité pour les diluer dans l'artificiel, le loisir, à croire qu'il n'y a plus d'intérêt à vivre ensemble. Les jeunes couples ne se parlent plus ou presque, entre les soirées télé où ils laissent d'autres leur infuser le cerveau et des loisirs pour fuir aussi leurs responsabilités d'adultes. Il n'y a plus de respect pour rien, il n'y a plus de valeur à respecter.

— À d'autres époques, c'était quelquefois le contraire aussi, les parents faisaient travailler leurs mômes... et quelquefois, ils prenaient des décisions sans s'occuper du bien-être de leurs enfants. Regarde pour nous, comme on

peut détruire un amour et faire des vies si différentes qu'elles furent espérées.

— C'est un fait Simone, cela démontre bien l'évolution de ce monde en si peu de temps. Et le retour aux sources n'est plus possible. Tout ce qui est perdu, est perdu, tout comme pour la faune et la flore. Pour autant, il semble que cette descendance se voile tellement la face que tout semble normal. Ils sont addicts à tous, même à rien, enfin si je peux considérer les loisirs comme rien. Où est l'esprit de la famille, le respect des âges et des artères ? ... Le respect de ce qu'on nous a laissé alors que chacun consomme plus que ce qu'il fait, bouffant à l'envie ce crédit de ressource que la terre avait mis des milliards d'années à nous offrir. Dans quelques dizaines d'années, il n'y aura plus dans le ventre de la terre, ni charbon, ni pétrole, ni minerais. Ça ce n'est pas trop grave, mais il n'y aura plus non plus de vie tout simplement .... Dans quelques dizaines d'années, il n'y aura plus qu'une poignée d'espèces d'animaux sauvages, moitié moins d'espèces sylvestres.

— Cela ne se voit guère pour autant !

— C'est là que l'être n'est pas très intelligent, il ne voit que ce qui paraît, il suffit qu'il y ait deux rangées d'arbres pour qu'il voie l'orée d'une grande forêt. C'est le temps...

le temps du temps. L'être humain ne perçoit les changements que quand ils deviennent importants et en des temps courts, les obligations de vivre taisent les regards. Vous, ici, au milieu de la nature, vous constatez cette évolution, certes lente au crédit du temps d'une vie, mais si violente, ne serait-ce qu'en considérant un seul siècle.

— Nous ! Bien entendu, que nous voyons cette évolution. Les ormes, qui bordaient les chemins, sont morts sur pied et ont chu définitivement, effacés du paysage. Des espèces d'oiseau ont aussi disparu des migrations. Les insectes sont déjà en bien moins grandes variétés comme les hannetons par exemple. Bien d'autres animaux, comme les serpents couleuvres et vipères ne vivent plus dans nos contrées. Sans oublier tout ce qui ne saute pas aux regards et qui meurent sans bruit, cause des végétariens.

L'équilibre de l'écosystème s'est construit pendant des millions d'années, dans une certaine stabilité. Et puis l'être pseudo-intelligent a fait le ménage. Il a déclaré la guerre aux animaux prédateurs pour vivre plus longtemps. Il en a déclaré même certains comme nuisibles, alors qu'aucun animal ni aucun végétal ne peut être nuisible dans un système équilibré. L'être est dans le déséquilibre, en fait l'équilibre qui lui convient bien, une hérésie, bien entendu.

— Certains, peu nombreux, survivront peut-être pour vivre en micro-communauté, mais ils resteront peu nombreux, ne pouvant pas se reproduire au risque de consanguinité forte. Cela ne doit pas trop gêner les croyants, tant les rejetons d'Adam et d'Eve ont forniqué ensemble pour se générer. Ce n'est pas écrit dans les livres saints. Pour autant, cela aurait choqué les petites âmes prudes, mais il y a pire, sans doute que père et mère ont aussi forniqué avec leurs descendants... Revenons à ceux d'aujourd'hui, les humains sont des bombes à retardement qui rendent ridicule le jaune des gilets obscurs. Ce qui restera comme choix à nos descendants, est... de se détruire aux substituts que leurs aïeux laissent proliférer ou de mourir jeune d'une balle dans la tête. Il ne faut pas croire, pour autant, que les choses stagnent ainsi, dans une société où les plus pauvres sont condamnés à le rester. Ceux-ci doivent aussi enrichir, avec leurs faibles revenus, ces fouteux qui oublient les banlieues d'où ils sont venus. Comme ces rappeurs du même endroit et ces parisiens, ces politiques, ces journalistes de la télévision et bien d'autres qui nous rendent esclave d'eux... L'argent pollue le discernement et tout le reste, les valeurs humaines n'existent plus. À tel point, que certains lavent leur

conscience sale en tant que bénévole dans les misères qu'ils ont créées et qu'ils ne veulent surtout pas changer. Nul n'entend ces sauveurs à la petite semaine demander que cette civilisation évolue radicalement pour ne plus oublier personne... Mais non, on préfère passer quelques heures aux restos du cœur, mais ne pas remettre en cause les sports d'hiver ou cette lointaine croisière. Donc, aux dernières hypothèses quant à l'évolution de la population des êtres presque humains sur cette pauvre terre fatigu e, les migrants, venant d'Afrique ou d'ailleurs avec une croissance démographique indécente, combleraient la faiblesse du taux de natalité des petits blancs d'Europe. Alors, les petits racistes blancs inviteront les petits noirs d'Afrique pour qu'ils viennent bosser dans le nord et paient ainsi leur retraite... pour voyager dans le sud. Cela veut aussi dire sans aucun préjugé que l'Europe deviendra un continent à majorité peuplé de noirs et de métisses, c'est assez cocasse tout de même... Je n'oublie pas non plus l'usure de cette terre quand le jour du dépassement est chaque année plus tôt... que restera-t-il donc à la faune atrophi e pour se nourrir, on croise encore les anthropophages ? ... L'avenir serait pour eux.

— Mon ami Jules, quel propos ! Je suis certaine de tes réflexions et quelque part cela renforce mes décisions de vivre ainsi ici. Nous sommes bien arrivés au bout d'un processus, au bout d'une aventure avant que la prochaine, s'il y en a une, soit avec un reste d'humanité.

— À l'Antre tout tourne autour du respect, le respect de la nature qui nourrit des enfants perdus, le respect à ses enfants qui porteront les fruits de la nature. Si les adultes d'ici ne sont que des voix... le reste n'est plus qu'une anecdote, dehors, c'est déjà la bérézina. Cela n'attendra pas quelques siècles.

— Et quoi après ?

— Les dégâts seront très importants, en vies humaines et en vies de toutes sortes aussi. Alors, au lieu de regarder sombrer cette civilisation comme tant d'autres ont sombré avant, je préfère participer au mieux que je puisse faire à cette aventure. Localement, c'est, j'en suis persuadé, la seule qui respecte ce qu'il reste d'humanité sur cette terre. Il faut arrêter de faire croire à la jeunesse qu'elle peut vivre, survivre sans vraiment s'occuper de la maintenance de la vie. Elle doit entretenir le reste de ce qu'elle reçoit. Mais malheureusement ce qu'ils reçoivent en héritage de leurs

ainés est maintenant tellement dégradé qu'il leur faudrait reconstruire un avenir pour les leurs.

— Pourquoi, nous, à leur âge, nous n'avions pas besoin de nous poser ces questions-là ?

— Parce qu'à notre époque, la vie était moins artificielle et peut-être plus simple, mais le mal était déjà engagé, sans que beaucoup aient pris conscience de la décadence. Nous vivions, un point c'est tout, la seule télévision ne parlait pas de catastrophe, ne parlait pas du soleil sur la côte d'azur, ni de la neige sur les montagnes avant qu'elles ne deviennent que des poubelles. Non, elle parlait du quotidien des gens point barre.

— Mon ami Jules, mais pourquoi si peu de réactions ? ... Je comprends tes maux, je te comprends, mais déjà, rappelle-toi ! À cette époque, dans les années 70, les cheveux longs, les hippies tentaient de vivre déjà autrement, un demi-siècle après, rien n'a vraiment changé, si ce n'est dans les mots.

— L'humain se lasse de sa routine, l'humain se lasse de tout, il se délecte de l'artificiel, de l'illusion. Il est addict à ce que la civilisation lui propose, il est devenu esclave d'une façon de vivre comme un chacun. Il cherche au loin ce qu'il a près de lui. Les enfants eux, enfin les âmes des enfants

voyagent sans partir, sans détruire la nature. C'est bien le comportement de l'humain qui cause ces dégâts, son égoïsme, sa certitude de sa raison quand elle n'est plus rien. Il peut crier, vociférer, dire bien trop fort que c'est la faute des élus qui l'ont été pourtant, par d'autres, mais surtout pas par eux. Simone ! Peu liront ce propos, il n'est pas décent de se faire mal en lisant ses erreurs et sans se les avouer.

— Mon ami Jules... je comprends que tu te plaises ici, comme tu le dis. Ici, on ne vieillit pas, on continue sa vie. Dehors, avec le temps, va, tout s'en va... disait Ferré. Ici avec le temps, tout reste près de nous. Un autre verre de cidre Jules ?

— Avec grand plaisir Simone... avec grand plaisir... ici je ne vieillis pas... avec toi je vis encore !

## **Chapitre 7 : la carrière.**

— Dis Lili ! C'est pour toi, le téléphone ! C'est Pierre !

— J'ai les mains dans la farine !

— D'accord, d'accord, j'ai compris ... Pierre... !

Angélique a les mains dans la farine, je peux lui passer un message ou lui dire de vous rappeler... Ah ! Vous êtes près d'ici... Lili ! Pierre est dans le coin...

— Lolo... mets-moi le mobile en haut-parleur ! Merci ma puce...

— Bonjour Pierre... ! Tu es où ? ... tu voulais voir maman ? ... je blague... et bien viens... nous t'attendons.

— Lolo... Pierre vient dans cinq minutes...

— J'ai entendu ma chérie. Alors que fais-tu ?

— Je finis la pâte et je la rentre à reposer au frigo... on verra après. Je vais faire du café, Pierre va bien en boire trois ou quatre, c'est son carburant.

— Je vais préparer la table au salon !

— Sors aussi le vieux calva, il boit peu pépère, mais il aime bien les bonnes choses !

— Je n'y crois pas, il était devant la porte... c'est Pierre...

- Tu peux aller lui ouvrir ma Lolo ?
- Bonjour Pierre ! Lili arrive !
- Je ne vous dérange pas au moins ?
- Non, non, la voilà !
- Et bien dis-donc ! Qu'est-ce qui fait que tu aies abandonné ton journal ?
- Deux ou trois courses urgentes en ville, j'y retourne, je voulais te parler d'une amie qui vit une histoire particulièrement bizarre !
- Tu vas bien prendre un grand café bien noir, tout de même !
- Oui bien entendu, mais pas trop longtemps !
- Un bol Pierre ?
- Tu me connais bien, je reconnais la bouteille du papy !
- Un connaisseur ! Il n'y a plus que toi qui en goûte ! Alors, c'est quoi ce truc bizarre !
- Eh bien figue-toi... c'est Simone... elle nous écrit des piges de temps à autre !
- Oui je vois, je ne l'ai jamais vu, il me semble !
- Je ne pense pas de fait ! Elle ne sort pas de son trou et c'est bien justement de cela que je voudrais te parler.

**Elle a aménagé une carrière pour y vivre avec d'autres amies et amis pour accueillir des enfants en difficultés.**

**— Oh la ! Cela me plaît bien ! Tu veux que je fasse un papier sur elle ? Je suis conne... bien entendu sinon tu ne serais pas là ?**

**— Oui tout à fait ! Pas que tu sois comme tu le dis, mais pour un article... voire plus. Je ne sais pas pourquoi, je n'y avais pas pensé avant. Je suis certain que sa façon de vivre est très intéressante. C'est le genre d'histoire que raffolent certains de nos lecteurs.**

**— Je l'appelle tout à l'heure, tu as son numéro de téléphone ?**

**— Je t'ai tout noté sur cette feuille !**

**— Pierre n'oublie jamais rien... tu veux un petit gâteau ?**

**— Non un petit calva, il est si bon... et j'y retourne...**

**— Prends le temps de le déguster tout de même !**

**— Pressé Pierre comme d'habitude ! Tu ne changeras pas, n'est-ce pas !**

**— Dis ma Lolo ! Cela te plairait de venir avec moi, cela doit être intéressant ! Qu'en penses-tu ?**

**— Oui bien entendu, mais cela dépendra quand tu y iras !**

— Dès que Pierre nous quitte, j'appelle, je n'aime pas laisser traîner les choses ainsi !

— Angélique dit de moi ! Mais elle n'est pas mieux pour autant, n'est-ce pas Laurence !

— Je suis de votre avis Pierre ! Regardez ! Elle est partie dans la cuisine, je suis certaine qu'elle appelle ! Nous pouvons papoter un peu, comment cela se passe au journal ?

— C'est pas mal, nous avons de nouveaux abonnés, c'est rassurant ! Qu'est-ce qu'il est bon ce petit calva !

— Vous en voulez un petit ?

— Ce n'est pas de refus ! Et puis j'y vais, il y a du boulot sur la planche.

— Voilà Lili et son sourire ravageur ! Certain qu'elle a fixé une date !

— Lolo ! Tu es libre demain, je crois !

— Oui, oui ! Eh bien, 12 heures... nous sommes invitées à partager le repas de midi avec Simone ! Il y a bien une heure et demie de trajet !

— Nous serons rentrées avant demain soir ma Lili !

— Oui, il faudra faire attention, je pense ! Tu penses aux petits ?

— Oui, je vais demander à maman de s'en occuper demain !

— Elles ne sont pas là, une sortie avec les copines !

— C'est vrai, nous prendrons soin qu'ils n'attendent pas dehors !

— C'est top les filles ! J'y vais... merci pour ce délicieux jus de pomme ! Tu me tiens informé Angélique... comme d'habitude !

— Pas de problème Pierre, bonne journée !

— Ah Pierre, c'est un personnage ! N'est-ce pas ma Lolo ? Pourquoi il ressort cette amie d'un passé si lointain ? Et pourquoi n'y va-t-il pas lui-même ? En général, c'est ce qu'il fait !

— Tu oublies qu'il y a, presque deux heures de route et cela Pierre, il n'aime pas...

— J'oubliais ma Lolo ! C'est vrai !

— Bon, la journée va passer vite et demain, debout de bonne heure et de bonne humeur ! Je vais chercher les enfants à l'école, tu viens avec moi ?

— Oui, bien entendu, je ne veux pas rater un moment avec nos enfants !

**XXXXX**

— Voilà ma Lili ! nous sommes dans un cul-de-sac ! Le GPS ne connaît plus rien ici. Il y a ce chemin... là... un peu plus loin, cela ne me semble pas très carrossable !

— Je descends ma Lolo ! Je vais voir si nous pouvons nous engager dans ce chemin !

— Alors Lili ! Ça mouille ?

— De la bruine, ça va ! C'est bien ici en tout cas, il y a une pancarte qui désigne le lieu "L'Antre" ! Tu peux y aller ! Le chemin semble herbeux, mais c'est bien dur au-dessous. Il est encaissé de cailloux, jamais une bitumeuse n'est passée par là, quel inconfort ! Venir ici se mérite sans aucun doute.

— Il y a déjà un chemin encaissé, il ne faut pas se plaindre, je rentre dans un autre monde, ceci est certain. Je ressens une sorte de plénitude sage, même la nature semble vivre ici au ralenti.

— Nulle inquiétude, pour trouver l'accès à "L'Antre" ! C'est particulier, il n'y a qu'un chemin bordé de talus arborés, pas de portail, pas de clôture, au bout du chemin de croix...

— Bon ! On y va... doucement quand même. J'ai

**l'impression que nous nous enfonçons dans une forêt bien dense et que tout se refermera derrière nous, nous rendant prisonnière du lieu !**

**— Je suis de ton avis, les côtés sont si denses que cela semble presque impénétrable. Cela confirme un peu ce que j'en pense, une île au milieu des requins égoïstes, êtres dénués d'humanité, un refuge pour enfants abandonnés, beaucoup moins ici.**

**— Dis Lili ! Il est long le chemin !**

**— Suffisamment pour protéger cet endroit des envieux et des regards curieux. Tu sais, les gens jasant tellement sur ceux qui vivent ainsi, qu'il faut bien de la distance pour les protéger de la misère d'où doivent venir les enfants. C'est comme la peste et le choléra, plus loin, beaucoup plus loin, ils l'acceptent bien, mais cela fait de discussions malsaines.**

**— Arrête Lili ! Tu divagues encore sur cette civilisation. Je suis de ton avis... mais cela me saoule à la fin !**

**— Ah ! Un bout de ciel certes gris au bout du chemin ! S'ouvre une lumière, pas beaucoup de signe de vie.**

**— Une bagnole de la gendarmerie ! Elle s'en va non !**

**— Oui ! Tu as raison... c'est bizarre !**

**— Ils prennent toute la largeur du chemin les salauds ! Pas de danger qu'ils se garent ! Je me range sur le côté !**

**Pas le choix !**

— Ils ne s'emmerdent pas ! Tu vois ma puce le képi cela donne des pouvoirs. Après, ils s'étonnent de ne pas être aimé, mais ils en font exprès ce n'est pas possible. Ils nous matent en plus !

— C'est bon, j'espère ne pas être embourbée... enfin la voiture !

— Mais non, tu es un as du volant ma puce !

— Je vais me garer là, il y a une sorte de place. Autrement plus de trace pour rouler !

— C'est chouette l'endroit, on ne voit pas de grande bâtisse, sans doute un peu plus loin. Tu as tes bottes Lolo ? Je crains que ce soit un peu boueux !

— Dans le coffre comme les tiennes, tu n'y avais pas pensé, n'est-ce pas ?

— Allez hop ! On descend et on enfle les bottes !

— J'ai toujours l'impression d'être ridicule à enfiler des bottes sous la pluie et sans parapluie ! Pas toi ma Lili ?

— Bonjour mesdemoiselles, vous vous apprêtez au pire ! Je suis Simone... je vous attendais. Mais tout est bien encaissé, les bottes ne sont pas nécessaires ici, mais si vous voulez visiter le jardin, c'est certain ! J'ai été perturbé par

**les gendarmes du coin, mais je suis à votre disposition.**

**— Excusez-nous madame d’être en si mauvaise posture !  
Moi, je suis Angélique Lelievre journaliste au journal la  
“Vérité” et Laurence est mon amie, ma petite amie pour  
être précise.**

**— Pierre m’a raconté votre histoire !**

**— Pierre ! Pierre ! Quel coquin ! Il nous a encore caché  
un bout de sa vie... il est si discret !**

**— Dites ! C’est quoi ces gendarmes ! Pas un problème...  
j’espère !**

**— Angélique, tu es bien curieuse ! Cela ne nous regarde  
pas !**

**— Non ce n’est pas grave. Cela ne concerne pas l’Antre,  
c’est mon ami Jules qui a des problèmes !**

**— Désolée d’être si curieuse, mais c’est qui Jules ?**

**— Lili !...**

**— Une histoire pas simple qui ne se raconte pas sous la  
bruine ! Bon ! Les filles, si vous voulez bien me suivre !  
Vers le paradis ! Notre paradis ! Tenez un parapluie !**

**— C’est discret, vu d’ici ! N’est-ce pas Lolo ?**

**— En fait, il est difficile d’imaginer qu’au bout de ce  
chemin, il y ait une vie si différente !**

— Désolée les filles je n'ai plus vingt ans, je marche bien plus doucement, alors il vous faut patienter quelques pas pour découvrir notre monde... celui de "L'Antre"

— Vous pouvez vous accrocher à mon bras si vous le voulez !

— Avec plaisir... Angélique... si j'ai bien compris, c'est votre petit nom !

— Regarde ma Lili ! Tout se dévoile...

— Voilà les filles ! C'est surprenant, n'est-ce pas !

— Ah mon dieu ! Quelle vue superbe ! Originales ces habitations creusées au flanc de cette carrière et qui bordent l'étang ! Que de travail pour creuser dans cette caillasse le ventre de ces bâtiments, comme des troglodytes... dans une forêt presque abandonnée. C'est bluffant !

— Je n'ai jamais vu cela de ma vie, non plus. Mais comment cela peut être possible de vivre ainsi dans une totale discrétion ?

— Nous arrivons à la pièce commune où nous ne retrouvons au moins une fois par jour. Prenez une chaise, elles sont rustiques, mais solides. Ici, nous fabriquons tout ce dont nous avons besoin, en fait presque.

— J'aime bien cet endroit ! Et toi Lili ?

— C'est étonnant et d'un calme reposant !

— Ça, c'est parce qu'ils sont tous affairés au jardin, ou dans les ateliers et puis Edmila et son chien sont aussi de l'autre côté de l'étang.

— Et tout ce monde revient quand ?

— Chacun comme il le veut, pour manger le midi. Mais certains déjeunent sur le tas. Mesdemoiselles ! Thé à la menthe, tisanes ou cidre, que de produits faits à partir de récoltes faites ici ?

— Thé pour moi et toi Lolo ?

— Moi aussi, merci !

— Comme je vous l'ai dit au téléphone, je ne veux pas que vous parliez de moi, mais seulement des enfants qui viennent nous rejoindre. Ce n'est pas pour chiner de l'argent que j'ai accepté votre présence, nous n'en avons pas besoin de plus. Non, c'est seulement pour sensibiliser des lecteurs à l'intégration de ceux-ci.

— C'est bien entendu ! Il me faut pour autant que je m'imprègne du lieu et des personnes... le ou les articles vous seront présentés avant que nous les publiions, pour avoir votre accord.

— Pour commencer, pouvez-vous nous dire pourquoi le choix de ce lieu ?

— Ce lieu, c'est une coïncidence de la vie. Où j'étais chez les bonnes sœurs à Nevers, j'avais remarqué qu'elles possédaient l'endroit sans s'en occuper du tout. Au décès de mes parents, j'ai discuté avec elles pour l'acheter avec l'argent de la succession. Et avec quelques amies au début, des jeunes nones aussi. Nous avons aménagé les troglos, créé l'étang, dans le respect complet de la nature, comme vous avez pu le voir en venant ici. Ici, tout doit se faire en respect de la nature et du respect de sa pérennité. C'est-à-dire que nous ne consommons que le minimum et rien que ce que nous produisons. Nous faisons entièrement nos habitations avec les pierres que nous extrayons de la carrière et le bois de notre forêt que nous gérons pour qu'ensuite d'autres puissent vivre de même. Voyez ici ! C'était l'endroit de détente des mineurs, ils l'ont creusé pendant leur pause repos il y a plus d'un siècle. Je rappelle qu'à l'époque les pauses ne duraient pas des heures. En face, c'était le jardin des mineurs, protégé de vieilles roches, vestiges d'une vieille carrière encore bien plus grande... Depuis cent ans, rien n'y a vraiment changé, c'est le seul endroit où les animaux n'ont pas accès. Le jardin de buis et de rosier est comme à l'époque pas l'implantation des autres plantes, vous verrez cela tout à l'heure.

— Donc, vous continuez à extraire de la pierre ?

— Oui, seulement avec parcimonie. Deux raisons à cela, la construction de nos habitations et leur entretien et les besoins de quelques monuments historiques qui ont été construits il y a quelques siècles avec nos pierres. Des cathédrales, des châteaux, des maisons bourgeoises.

— Avec des machines ?

— Non, non, surtout pas ! Seulement des outils rudimentaires, comme on faisait à d'autres époques, cela prend du temps, mais cela ne nous coûte rien ou si peu en matériel. On fait des saignées au pic et au burin et on décolle le morceau saigné avec des coins, à la masse à bras d'homme... ou de femme.

— Mais ça prend du temps ?

— Le temps qu'il faut et nous avons du temps, nous irons voir une veine en extraction si vous le voulez cet après-midi.

— Ça coûte cher !

— Oui et non, car ici il n'y a pas d'argent qui circule. Alors, pour construire nos avancées des troglodytes, ce n'est pas un problème. Pour les restaurations des monuments extérieurs à l'Antre, ce qui coûte le plus cher, c'est la taille des pierres. C'est un travail toujours

rudimentaire car là, il n'y a pas de choix. Pour obtenir les formes et l'aspect d'origine, il n'y a que l'œil et la main du tailleur. Alors, dans ce cas, nous vendons les pierres au prix estimé pour acheter ce que nous ne produisons pas, ordinateurs et téléphones, mais pas de folie. Chaque achat commun est d'une décision collégiale. Pour les pierres, certain que ce n'est pas le prix du marché, mais cela ne nous pose pas de problème, nous sommes au moins certains de cette activité !

— J'imagine que pour le bois, c'est encore moins un problème ?

— Toujours pas de machine ! Des outils de charpentier et de menuisier que nous fabriquons nous-mêmes. Nous n'abattons que le bois dont nous avons besoin pour la construction des avancées des troglodytes et aussi le chauffage. Avec 10 hectares de forêt, nous avons une grande marge ! Pour tout le reste, nous produisons un peu plus que nous consommons, ce qui nous permet d'acheter ou d'échanger ce qui nous manque. Vous entendez ... ! L'ouragan Edmila et le brave chien Benji, vont nous envahir !

— Bonjour tout le monde ! Bisous maman Simone ! C'est moi qui prépare à manger ! Je peux vous embrasser ?

— Bien entendu mademoiselle !

— Elle est déjà partie à la cuisine ! Edmila est très dynamique !

— Elle est bien mignonne et polie cette demoiselle !

— Edmila, c'est une triste histoire ! Tous les enfants qui viennent ici, ont vécu des débuts de vie compliqués. J'ai toujours du mal à parler d'eux, tant ils ont souffert. Ici, nous accueillons des enfants en reconstruction. Les adultes qui partagent notre aventure, n'ont pas d'enfant, comme moi, par choix de vie... c'est une autre histoire dont on pourra parler plus tard si vous le voulez. Donc, tous les adultes accueillent un, voire deux enfants au maximum, tous dévoués à leur cause, c'est une des conditions pour s'installer chez nous. Et je peux vous dire, que nous refusons bien souvent des demandes. Edmila nous a rejoints, il y a six ans. C'est sa maman qui nous a demandé de la protéger. Son père Mauritanien l'avait mariée à un vieux musulman de sa famille, contre une belle dote. Sa maman, l'a confiée à Médecins du monde qui l'ont rapatriée en France. Mais il n'y a pas de structure pour protéger les enfants comme nous le faisons. Bien entendu, elle a changé d'identité avec l'aide de l'état. Elle ne voit

plus personne de son passé, ni sa maman qui a demandé cette situation pour qu'elle ait une vie plus normale.

— C'est bien du courage pour cette maman ! Et les autres enfants ?

— Chacun a une histoire difficile, qu'il soit français ou pas, migrant ou pas, qu'ils soient musulmans, juifs ou catholiques. Il y a toujours des adultes pour abuser des enfants, dans tous les sens du terme. Enfants battus, enfants violés, enfants abandonnés, enfants exploités, ils ont tous besoin d'aide et nous ne sommes qu'une goutte d'eau dans un océan d'ignorance et d'urgence.

— Ce sont des situations bien difficiles !

— Dis Maman Simone ! Boirez-vous du cidre avant de manger ?

— Si nos hôtes sont d'accord, bien entendu ma puce !

— Avec grand plaisir mademoiselle !

— Pour moi aussi ! Tu es bien aimable !

— Vous savez ici, il n'y a pas beaucoup de visite... alors, quand quelqu'un vient nous voir, nous essayons de le retenir un peu. N'est-ce pas maman Simone ! Je vous ai préparé du lapin de nos clapiers avec des légumes du jardin, j'espère que vous aimez bien !

— Quel âge as-tu Edmila ?

— Douze ans, pourquoi ?

— Tu te débrouilles bien pour faire la cuisine n'est-ce pas ma Lili ?

— C'est un fait... je suis persuadée que notre petite cuisinière a d'autres atouts dans sa manche encore.

— Merci ! Bon, je retourne en cuisine !

— Les enfants, ici, sont plus malins que ceux du dehors, nous les laissons faire ce qu'ils apprécient, tout en les surveillant bien entendu, tout en les accompagnant, serait plus convenable. Vous verrez, cet après-midi dans nos différents ateliers, des ados s'activer à de plaisantes, bien que difficiles, activités. Il ne faut pas se méprendre pour autant, ce ne sont pas des travaux, ni obligatoires, ni rémunérés ! Nous avons été plusieurs fois contrôlées dans le passé, des plaintes de voisins complaisants... Notre façon de vivre déplait à beaucoup de personnes... pourtant, ils acceptaient sans doute bien pire en d'autres temps. Les enfants sont une priorité, nous, les adultes, passons après. Dehors, ils subissent l'indécence des adultes égoïstes qui sabotent leur avenir avec grand cœur.

— Je comprends, d'autant plus que quelquefois, la limite entre ce que nous appelons travail et loisir n'est pas bien grande. Dans l'esprit de certains, c'est la même chose. J'ai

eu aussi à écrire un article pour le journal, sur ces frontières fragiles. Il est étonnant par exemple, dans les ex-pays communistes, que les rendements de petites parcelles de jardin, étaient bien plus importants que dans le maraîchage d'état. Les maraîchers y passaient plus de temps qu'au boulot pour autant, mais ils travaillaient pour eux, en fait, la différence est peut-être bien là...

— Vous verrez tantôt comme nous fonctionnons ici. Ce n'est pas parfait, mais cela fonctionne... assez bien, au mieux de ce que nous pouvions espérer ! Nous sommes une solution quand il n'y en a plus beaucoup d'autres !

— Mais à qui appartient tout cela ?

— Une association que j'ai créée, avec un statut particulier qui doit pérenniser ce lieu et ce mode de vie. Tout appartient à cette association, nous sommes autonomes financièrement sans aucune aide de l'extérieur. Nous échangeons beaucoup, mais pour certains achats, nous gardons une réserve financière, pour l'achat d'une télévision ou d'un ordinateur ou d'un téléphone, par exemple.

— Ce n'est pas une prison ni un couvent !

— Tout ici nous appartient, mais rien à titre personnel, tout est à l'association. Ici, tout se ressemble d'année en

année, c'est presque toujours pareil, presque... parce que nous voyons bien certaines espèces des animaux sauvages de la forêt et de l'étang dépérir sans raison apparente et sans que cela ne vienne de nous. Des arbres aussi meurent du réchauffement climatique, d'autres espèces poussent ici, un déséquilibre.

— Dis maman Simone ! Jules ne mange pas avec nous ?

— Il a dû oublier l'heure ! Veux-tu bien lui rappeler ? Il est à l'atelier de menuiserie !

— Oui, oui, j'y vais !

— Elle est étonnante cette petite, Simone !

— Oui, c'est une boule de bonheur ! Vous ne pouvez pas imaginer.

— Sa maman ?

— Elle ne peut pas nous écrire... pour que ces monstres ne retrouvent pas sa trace. Elle doit souffrir le martyr, d'avoir laissé sa fille à des étrangers !

— Cela doit être un drame d'être obligée de prendre des décisions si drastiques !

— Je n'ose l'imaginer... je pense à elle, bien souvent, persuadée que, plus tard, les choses s'arrangeront pour elles deux. Elle a fait ce grand choix pour protéger sa fille, c'est un choix tragique !

— Et l'administration ?

— C'est compliqué ! Edmila est une petite fille mauritanienne, elle n'est pas adoptable, sa maman veut garder ce lien avec sa petite fille et heureusement. Je ne communique rien sur elle aux personnes extérieures à l'Antre. Ici, son statut est pensionnaire et tant que l'assistance sociale la considère ainsi, je pense que cela perdurera. Cela fait six ans que cela est ainsi. Vous ne parlerez pas d'Edmila n'est-ce pas dans votre article ?

— Non, non, je vous rappelle que vous lirez nos articles avant diffusion !

— Nous protégerons chaque enfant qui vit ici. Chacun a une histoire bien différente et si difficile... surtout pour les petits migrants qui nous sont confiés.

— L'administration préfère les voir ici, quand elle n'a pas les moyens sociaux ou juridiques de les placer ailleurs. Il ne faut pas oublier que nous ne demandons aucune aide ni compensation financière.

— Et l'enseignement ?

— Un peu à la carte ! Vous verrez aussi tantôt, pour le français et les maths, nous assurons des bases normales, pour le reste nous avons une méthode très particulière et très efficace.

— Maman Simone ! Maman Simone ! Jules arrive !

— Et bien dis donc Jules ! Tu nous as oubliées ou alors tu te fais désirer.

— Excusez-moi Mesdemoiselles ! Je le savais pourtant et je n'ai plus pensé à l'heure. Je travaille sur le lit d'Edmila, la petite a grandi, elle a besoin d'un grand lit maintenant. Et le temps passe...

— Ce n'est pas grave ! Nous papotons avec Simone !

— Je vais me laver les mains et je suis à vous.

— Jules ! Tu n'as plus l'âge !

— Oh ! La coquine de Simone.

— Vous faites un beau couple !

— Arrête de te moquer Edmila !

— Mais maman Simone, je voudrais bien moi !

— Couple !... Que non, nous nous sommes retrouvés, il y a que quelques mois seulement ! Jules est venu nous rencontrer à l'Antre et il n'est pas reparti pour autant... pas encore... il a une autre vie là-bas !

— Que dis-tu sur moi Simone ?

— Mademoiselle Laurence disait que nous faisions un beau couple ! Ne ris pas s'il te plaît... !

— Merci de m'appeler Laurence, ce sera plus simple et pour Lili, c'est Angélique si cela ne vous gêne pas ! Si vous le voulez bien nous vous appelons Simone et Jules !

— Ah cette chère Simone ! Elle a dû vous raconter notre bout de vie d'avant aussi. Nous nous sommes aimés jeunes et nous nous retrouvons sans trop savoir quoi faire de ce bout de passé bien à nous, mais si lointain. Nous ne pouvons le renier, ni le salir, tant ce fut pour chacun de nous deux, un des plus beaux moments de notre vie... mais comment s'accepter de nouveau ! Je suis là depuis quelque temps et je ne sais pas pourquoi je reste... Enfin si... un petit peu tout de même, il y a Simone ! Et cette vie, ici, est si agréable... mais enfin.

— Dis Jules, tu deviens romantique ! Regarde, les deux jeunes filles sourient à ton propos. Veux-tu un verre de cidre ? Et vous les filles ?

— Donne Simone ! Je vais servir ces demoiselles !

— Dites tout le monde, c'est bientôt prêt, juste une bonne dizaine de minutes.

— C'est bien ma petite puce ! Assieds-toi donc, tu boiras un verre de jus de pomme avec nous !

— Dis Jules ! Je peux aller sur tes genoux ?

— Dire que j'ai des petits enfants que je ne vois pas, que je ne voyais jamais ou si peu que cela ne compte pas et là il y a Edmila qui est toujours près de moi. C'est compliqué la vie, surtout si on la rend compliquée...

— Jules va lâcher une larme ! Edmila ! Jules n'a plus vingt ans, mais il a beaucoup d'arthrose, tu pourrais le lâcher un peu !

— Oh que non Simone ! Je veux profiter de chaque instant de bien être que me procure cette petiotte et même son pot de colle de chien. J'ai trop souffert du manque des miens. Ils venaient pour une petite visite bâclée une ou deux par an, et encore, je méritais mieux comme attention quand même !

— Trinquons à votre accueil ! N'est-ce pas ma Lili ?

— Bien entendu ! Je me sens bien à cette table au milieu de cette famille-là ! Parce que, quoi que vous en dîtes, vous êtes une famille.

— Cela fait plaisir à entendre ! Peu de personnes de l'extérieur viennent partager nos repas et pourtant la porte est toujours ouverte, au sens propre comme au sens figuré. Cet endroit doit faire peur à la bonne morale de certains. Mais ce n'est pas bien important, nous sommes une grande

**famille de plus de vingt personnes. Nous nous retrouvons de temps à autre pour des soirées tranquilles.**

**— Il n’y a pas de télé ?**

**— Angélique, nous ne sommes pas des sauvages ! Il y a bien une télé pour chaque habitation qui le souhaite, chacun se la paie, mais jamais elle est allumée pendant le repas. À table, nous partageons un repas tous ensemble, sans télévision, sans téléphone, comme à une autre époque, cela permet d’être ensemble. C’est comme l’ordi, cela se gère. Il est vrai qu’ici elle n’est allumée que pour le nécessaire, et pour le reste du temps ils ont de quoi s’occuper à ce qu’ils souhaitent !**

**— Bon ! Sur la table, vous avez une terrine de pâté et une autre de rillettes fait par maman Simone et du pain fait par Albert.**

**— Albert, c’est un ancien prof de philo qui nous a rejoints, il y a plus de dix ans maintenant. Lui aussi comme chacun, il participe à tous les travaux. Les terrines sont de nos cochons que nous élevons que vous verrez tout à l’heure aussi.**

**— Donc, tout le monde met la main à la pâte, si je comprends bien !**

— Ici, il n'y a pas de hiérarchie. Vous pensez peut-être que ce n'est pas possible. Et cela marche bien pourtant, personne n'est le larbin d'un autre, les décisions sont collégiales et pas de privilège. Voyez ! Je suis médecin et chaque jour, je fais ce que chacun fait à son tour. Qu'importent les diplômes, qu'importent les cultures et les prétentieuses intelligences, chacun coupe du bois, chacun fend la pierre, chacun entretient les jardins... chacun fait ce que tout autre peut faire... à son rythme.

— C'est un beau projet, je vois le regard d'Angélique qui pétille. Ce sont des situations qui l'intéressent surtout l'aide aux enfants, mais bien aussi votre façon de vivre.

— Si j'ai accepté votre venue, c'est pour en fait vous montrer que l'on peut vivre autrement que d'où vous venez... en respectant la nature et en préservant l'avenir des enfants que nous n'avons pas eus... de leurs parents pas très ouverts, pas très compréhensifs. Mais enfin, si la vie est ainsi et si ces enfants sont aidés aujourd'hui, c'est bien grâce à ces aidants d'ici malgré tout. Ils ont fait le choix de ne pas avoir d'enfant pour aider ceux dont les parents n'ont pas eu ce courage... il faut en convenir.

Je regarde Jules, je regarde encore Jules, un peu perdu à cette table. C'est évident malgré tout, le pépère prend

plaisir, tout autant de ce qu'il mange que d'être au milieu de ceux qui l'accompagnent au déjeuner. Il a faim de ne pas être seul, il a faim des autres. Je souris à cet état de fait et aussi à la maladresse de la réponse de Jules à la question de Laurence. Je pense que je n'aurais pas fait bien mieux. Quitte à être maladroit, il faut le faire avec la délicatesse de Jules. Les sentiments que j'éprouve pour Jules, me laissent perplexe. Ce ne sont certes pas ceux de nos premiers émois, le temps pondèrent l'expression, la fougue et l'apparence du ressenti. Ce qui est certain, c'est que j'éprouve plus que du plaisir à ce qu'il soit là. Je n'écoute plus rien, ni le bruit crissant des fourchettes sur les assiettes, ni les quelques mots qui s'échangent entre deux bouchées. Je suis sourde à la conversation, mon regard n'est plus là, mon ami Jules ne me laisse pas de bois.

— Dis maman Simone ! Tu ne dis plus rien !

— Si, si, je t'assure Edmila, elle se parle en silence. Je la reconnais bien là. Simone savoure le plaisir du temps, bien plus que des terrines... succulentes pour autant.

— Jules ! Mon ami Jules ! Ne me protège point ainsi, on dirait un vieux couple. Pourtant, il n'y a que quelques semaines que tu es là et encore, tel un ami sincère certes qui me tend les bras.

— Ils sont mignons ! N'est-ce pas ma Lolo ? On dirait deux gamins maladroits qui ont plein de choses à se dire et qui ne trouvent pas les mots !

— Elles sont délicieuses, ces terrines, nous y retrouvons les parfums de campagne et le goût naturel des bêtes élevées dans la nature. Félicitations Simone ! Cela n'a rien à voir avec ce qui provient de l'industrie alimentaire !

— Tu as bien raison ma Lolo ! C'est délicieux !

— Tu as retrouvé la parole ma Lili !

— Je suis bien ici, je savoure, vois-tu !

— Bon ! Pouvez-vous faire une place sur la table ? J'apporte le plat !

— C'est quoi Edmila ?

— Une surprise Jules ! Une surprise...

— Hum ! Du lapin aux figues et pommes de terre du jardin ! Je me trompe !

— C'est bien cela Jules ! T'es gourmand quand même !

— Edmila aime bien chahuter Jules ! C'est amusant !

— C'est bien appétissant Edmila !

— Maman Simone tu peux faire le service !

— Oui bien entendu la petite commandeuse ! Allez, donne-moi la spatule ? Quels morceaux pour vous mesdemoiselles, cuisses, râble, le foie... ?

— Le premier morceau qui vient !

— Et toi Angélique ! Tu te réveilles !

— Pareil...

— Figue et pomme de terre ?

— Ainsi, c'est très bien !

— Et mon Jules.

— Comme les demoiselles !

— Moi, je vais me servir maman Simone. Si tu ne gaves pas les canards, tu as tendance à bien remplir mon assiette.

Je profite du moment où chacun passe plus de temps, à regarder et savourer son assiette, pour regarder Jules. Il en fait autant, il sourit béatement, m'adresse un clin de regard bien discret. Il me dit quelque chose que je ne comprends pas, les mots sont tus dans une voix éteinte, il parle avec ses yeux, c'est bien plus discret. Il est cocasse Jules ! Que cette retrouvaille est providentielle, que la vie est particulière entre les souffrances et les tranches de petits bonheurs que nous plongeons dedans. Chacun s'affaire à déguster ce qu'Edmila a préparé. À juger le calme qui règne là, ce doit être bien bon ! Je vais m'y mettre aussi pour honorer le plat et la personne qui l'a préparé, c'est un minimum de respect.

— Edmila ! Merci ! Il est bien délicieux ce plat, nous retrouvons toutes les saveurs naturelles des ingrédients que tu as mis dedans.

— Angélique a raison, je rejoins son propos, c'est exquis !

— Dis maman Simone, tu es à la traîne !

— Ma puce, ce n'est pas une course... et puis tu le sais bien, à mon âge, nous mangeons bien moins et nous prenons le temps de bien mâcher.

— Et de regarder Jules !

— Que dis-tu là ma puce ?

— Rien, rien maman Simone ! Je peux emmener le fromage ?

— Edmila est très malicieuse comme tous les enfants, rien ne lui échappe, elle construit des histoires avec rien ! Oui, oui, mais laisse un peu de temps à chacun de digérer ton succulent plat. Ça y est, elle est déjà repartie en cuisine. Elle m'est d'une grande aide, c'est un amour, je reste persuadée que peu d'enfants légitimes sont si avenants envers leurs parents et je ne suis pas un parent naturel... cela va de soi.

— Cela se ressent ! Cela vient de vous aussi certainement !

— Ces enfants ont tellement souffert qu'ils ne sont si exigeants et ce qu'on peut leur donner comme affection est redonné multiplié par eux. Peu de ceux qui sont passés ici, furent si différents dans le retour d'affection. Il faut dire que bien souvent aussi, ils nous viennent bien jeunes ! Je me souviens du petit Pierre... Il est arrivé ici, il avait huit ans, ses parents ne pouvaient plus supporter de le voir. Ils ne voulaient pas non plus l'abandonner, mais chez les cathos, on règle ses problèmes autrement. On jette les enfants en pension et quand on n'a pas trop d'argent, on trouve des endroits comme ici. C'est un abandon bien entendu, mais il ne faut pas le dire... et vis-à-vis de la loi, Pierre était toujours leur enfant.

— Et pourquoi cela ? Il y avait une raison au moins !

— Certes, certes Pierre était la cause de la mort de sa petite sœur de trois ans, une mort accidentelle, ils ne lui ont jamais pardonné, jamais...

— Il est facile pour nous de nous exprimer sur une histoire dont ne connaît qu'un bout. Mais tout de même, comment peut-on condamner un enfant de huit ans à la perpétuité ?

— Vous avez tout compris Angélique ! Nous, nous ne pouvons juger personne, nous nous arrêtons aux faits pour

comprendre l'enfant, tenter de comprendre. Et puis c'est dégueulasse ce que je vais dire, mais Pierre fut un enfant si facile, que de bons moments avec ce même !

— Qu'est-il devenu ce jeune homme ?

— Jeune homme, de quarante ans... nous avons toujours des contacts avec lui. Nous l'avons aidé à construire une autre communauté comme celle-ci, pour accueillir des enfants comme lui. Ici, nous ne pouvons accueillir qu'une infime quantité d'enfants en situation familiale extrême. Surtout, depuis quelques années, il y a beaucoup d'enfants migrants sans aucun statut.

— C'est une belle histoire malgré tout... belle histoire est ici, une expression ambiguë !

— Ce sont les maux de la vie, mais une belle histoire prend un autre sens que les gens du dehors ne peuvent pas comprendre. C'est ce qu'il reste quand on oublie les douleurs, la morphine des indigents.

— Il n'est pas bon le fromage de Jules ?

— Jules s'est exercé à la traite et à la transformation du lait de vache et de chèvre. En vieillissant, nous gardons les activités les moins difficiles, il faut nous rendre utiles.

Jules reste silencieux et calme, à croire qu'il fuit la conversation, je le connais bien, son silence n'est pas voulu.

**Il est ailleurs... perturbé par la visite des gendarmes ou par des sentiments contrastés sur sa situation d'ici. Je crains qu'il n'envisage de repartir... Je m'habitue à vivre en sa compagnie, tout ce qu'on m'a privé dans ma jeunesse, je ne voudrais pas que cela recommence.**

**— Jules, mon ami ! Tu me sembles bien loin de nous !**

**— Non, non, je pensais à ce petit Pierre et aussi à mon fils et ma fille aussi. Qu'ai-je raté ? Quelque part, je ne suis pas mieux que les parents des enfants qui débarquent ici... mais je ne veux pas plus m'épancher sur ce propos, plus tard si tu veux mon amie Simone ! Je ne voudrais point gâcher cette visite des demoiselles !**

**— Monsieur Jules, c'est la vie... vous pouvez vous exprimer, cela ne nous gêne pas... votre fromage est délicieux, c'est un fromage pressé ?**

**— C'est une sorte de Cantal, à la mode normande...**

**— Edmila ! Ma chérie... il me semble qu'il y a une tarte dans la cuisine ?**

**— Oui, maman Simone... aux pommes, je vais la chercher...**

**— Comment une petite fille de dix ans peut donc assumer un repas complet ainsi ?**

— C'est parce qu'elle aime cela. Elle apprend plus vite que les autres du dehors, très vite, trop vite peut-être. Je suis toujours près d'elle, notamment dans la cuisine, c'est un endroit dangereux pour des adultes... alors pour des enfants... elle ne touche pas au gaz notamment !

— Dis ma puce ! Tu as ton cours de français qui commence bientôt, non ?

— J'y vais... j'y vais ! Merci de me laisser une part... à tout à l'heure... dis Jules ! Peux-tu couper le gâteau ?

— Allez, va, va ! Nous te retrouverons pendant la visite. Mon ami Jules, te voilà de nouveau de service !

— Ce n'est pas un problème ! Elle est si adorable cette petite... elle remplace mes petits-enfants, enfin c'est une expression, personne ne remplace personne. Mais comme je ne voyais jamais mes petits-enfants...

Jules écrase une larme discrètement, il a souffert de cette solitude familiale... c'est évident, je ne peux pas juger, mais il est bien triste mon ami.

— Les pommes sont de notre verger, bien entendu, la farine de notre blé et tout le reste sauf le sucre bien entendu.

— Vous achetez quelques produits ailleurs !

— Nous avons créé une coopérative avec les producteurs locaux et nous y échangeons nos produits et vendons le reste aux clients du coin.

— Quelle est bonne cette tarte ! Edmila a vraiment des doigts de fée !

— C'est Edmila !

— Dites ! Monsieur Jules, ce n'est pas grave les gendarmes ?

— Je ne veux pas trop en parler !

— Jules, mon ami Jules ! Tu peux en parler aux demoiselles, Laurence est avocate, je crois !

— Pour faire court... mes enfants, mes deux enfants, me poursuivent en justice ainsi que l'association ! Les gendarmes sont venus me porter une invitation à déposition... si j'ai bien compris.

— Si ce n'est pas trop indiscret, c'est pourquoi ?

— Ils s'estiment lésés de ne pouvoir hériter quoi que ce soit... à ma mort. Pourtant, je leur ai déjà donné la part de leur maman et ils n'ont pas besoin de plus pour vivre largement bien. Quand on a du fric, on n'en a jamais assez.

— Vous avez un avocat ?

— Non, mais pourquoi faire ! Je n'ai rien à me reprocher !

— Tu sais Jules ! Eux, ils ne vont pas se gêner ! Ils prendront un avocat, voire des avocats !

— Je suis avocate, nous pourrions vous assister et ce gracieusement même ! Nous prenons régulièrement des affaires de famille compliquées, pour aider ces familles qui, sans l'aide d'un avocat, ne pourraient pas s'en sortir. Ceci dans le cadre de l'association que Philippe, mon patron, a créée.

— Pourquoi pas ! Il n'y a pas urgence... je pense !

— Certes ! Mais vous avez des biens ?

— J'avais une maison que j'ai vendue et l'argent de la vente, je l'ai donné à une association qui s'occupe des enfants. Je l'ai vendue avant de venir retrouver Simone ici. Ce n'était pas prévu, mais personne ne pourra m'accuser de quoi que ce soit.

— Pourquoi donc ?

— J'en avais marre de ma vie... de cette vie ! Mes amis s'étaient évaporés, certains décédés et d'autres partis au soleil... et surtout mes enfants qui m'oubliaient, mais enfin c'est la vie... c'est ma vie ! Ce n'est pas très reluisant de finir sa vie ainsi, n'est-ce pas !

— Vous savez Jules ! Nul ne peut préjuger ce qui lui arrivera ! Que vouliez-vous donc faire ?

— Je voulais vivre autrement ! Pas comme un retraité qui se dessèche au soleil. Puis, j'ai reçu cette première lettre de Simone, puis une autre, puis j'ai décidé de quitter l'hôtel où je végétais. Rien ne me retenait, je suis passé ici pour revoir Simone, simple coïncidence. Et depuis, je suis là ! Je ne sais pas si c'est pour longtemps encore... étrange non !

Il me cherche le pépère, il me provoque pour que je réagisse, que je me dévoile, mais il ne voit rien... boudiou ! Il ne comprend pas que je tente de lui montrer une certaine affection... une certaine pudeur de l'âge sans doute. Je ne vais pas crier sur les toits que je voudrais qu'il reste avec moi. C'est vrai qu'avec l'âge, on perd de l'audition aussi et on reste prudent, l'expérience du temps passé, c'est certain.

— Pourquoi étrange ?

— Les lettres de Simone, sont les derniers courriers sous enveloppe reçus dans ce passé que je voulais abandonner, étrange non. Et puis tant d'années après ! Une histoire pas finie qui ressurgit... de presque nulle part ! Comment aurais-je pu imaginer cela !

— C'est vrai ! Quelle coïncidence ! Quoi dire de plus ? Malgré tout, c'est une belle histoire... celle de maintenant. Tu ne dis rien ma Lili, toi d'habitude si volubile ?

— J'aime bien ces histoires de vie peu ordinaire... celle-ci est si particulière... dommage pour le journal, mais je comprends qu'elle doit rester confidentielle ! De toutes les façons, j'aurai tant à parler de cet engagement auprès des enfants et dans ces conditions, disons naturelles.

— Comment s'appelle l'association déjà ?

— L'Antre !

— Je ne vais pas vous ennuyer plus, je vous laisse ma carte. N'hésitez pas surtout, à nous rappeler ! Nous nous ferons un plaisir de vous aider.

— Faisons ainsi, c'est très gentil de votre part !

— Nous irons boire le café à la menuiserie. Jules va nous proposer son breuvage ! Tu es prêt à nous recevoir Jules ! Nous irons te rejoindre, nous pouvons y aller, mesdemoiselles ! Nous passerons devant les autres habitations.

— C'est très bien ainsi ! Il y a combien d'habitations ? Nous en avons neuf habitables et une en creusement. Il y a toujours une habitation que nous préparons, avant d'accepter un nouvel arrivant ou un couple d'arrivants. Il faut environ deux ans pour rendre une grotte habitable.

— Que de travail !

— C'est notre façon de vivre, de concevoir la vie. Nous ne sommes pas, pour autant, fermés aux visites.

— Monsieur Jules, il est très bon votre café !

— Nous le torréfions nous-mêmes. Tout ce que nous pouvons faire nous-mêmes, nous le faisons. Voyez dehors, face à nous, nous avons deux fours en briques. Un est destiné à la cuisine et aux pains, il nous sert aussi à torréfier le café et à sécher les fruits, enfin tout ce qui touche à la nourriture. L'autre est plus grand, nous y cuisons nos briques, nos tuiles émaillées et plus surprenant notre verre. Un côté est ouvrable pour la forge.

— C'est étonnant ces équipements, il y a vraiment une recherche d'autonomie maximum ?

— Angélique ! Plus nous faisons nous-mêmes, moins nous sommes dépendants des autres du dehors, plus il nous est possible de nous passer de l'argent... Et quelquefois, pour des très gros travaux, nous allons chercher dans d'autres communautés ce qui nous manque, le troc de matière ou de temps, cela marche assez bien.

— Alors, Jules ! Peux-tu montrer à ces demoiselles, comment tu fais le lit d'Edmila ?

— Avec plaisir ! Ici, derrière... dans le fond de cette grotte, nous faisons sécher le bois qui vient de notre forêt.

Les arbres ont été coupés, il y a trois ans. En fait, il y a un roulement des coupes chaque année, pour qu'au bout de trois ans, il y ait toujours du bois prêt à être travaillé. Nous le débitons avec cette grosse scie électrique. C'est la seule machine ici, elle est alimentée par une turbine comme toute l'électricité utile ici. Le travail du bois proprement dit est fait avec des outils manuels, forgés et affûtés ici.

— Elle vient d'où l'électricité ?

— Du barrage au bout de l'étang !

— Votre eau potable vient aussi de l'étang ?

— Oui, oui, nous avons planté des plantes filtrantes à l'entrée du ru dans la propriété, pour une eau pure, que nous vérifions tout de même. Nous, nous sommes certains de ne pas contaminer, notre eau, mais en amont, nous ne savons pas. La source n'est pas bien éloignée, mais tout de même en dehors de la propriété !

— Voilà le lit d'Edmila ! En cours de montage.

— C'est très bien fait, c'est chouette ! N'est-ce pas ma Lili ?

— Étonnant même, Jules vous êtes ébéniste ?

— Oui et non ! J'ai tout appris dans mon autre vie, pour ma maison, j'ai fait tous les meubles et tout ce qui était en bois.

— C'est tout de même étonnant d'arriver à cet état de l'art, avec seulement des outils à main !

— Tout s'apprend... il faut de temps. Chacun ne peut pas être aussi adroit, mais même si nous ne sommes pas des experts en chaque métier, nous pouvons faire un lit, l'important est que ce soit un lit. Chaque adulte, ici, pratique le bois pour son utilisation personnelle, pourtant avec des métiers d'origine bien loin de ces activités manuelles. Cela vaut pour tous les métiers manuels que nous devons pratiquer ici, qu'on aime ou qu'on aime moins. Vous verrez notre arracheur de dents à l'enclume tout à l'heure...

— Mais en vieillissant ?

— Nous en faisons moins... les jeunes compensent et puis nos meubles tiennent toute notre vie et bien plus, pas besoin d'Ikea. Mais on peut toujours être actif et servir la communauté jusqu'à sa fin ! Voyez Simone, c'est la toubib de métier et pourtant elle a appris à tout faire. Elle fait, de plus un peu de journalisme, notamment pour votre journal mademoiselle Angélique. Elle a aussi assisté une personne en fin de vie... comme ailleurs, ici on meurt.

— Et s'il y a besoin d'une hospitalisation ?

— C'est l'argent des pierres qui permet d'être assuré par une mutuelle !

— J'oubliais la carrière ! Il y a encore beaucoup à extraire ?

— Les estimations des géologues nous indiquent, à la condition de ne pas surexploiter l'endroit, que nous avons environ un siècle de gisement. Malgré tout, nous pensons à l'avenir des enfants qui seront ici plus tard, nous nous engageons du façonnage à base d'argile.

— Simone ! Nous passons voir l'arracheur de dents... Jérémy !

— Vous en avez parlé déjà tout à l'heure, mais je n'avais pas compris, c'est un surnom ?

— Une moquerie tout au plus, en fait c'est un chirurgien-dentiste, enfin c'était... sauf quand on a besoin.

— C'est aussi étonnant ces personnes qui quittent a priori des métiers bien rémunérateurs pour vivre ici.

— La qualité de la vie, la simplicité de la vie, le respect de la vie, le respect des enfants, le respect de la nature, c'est un engagement sincère et profond.

— Vous avez tout de même besoin d'argent !

— L'argent ! Ici, nous ne l'utilisons pas et nous n'en parlons pas, ou si peu. Pour autant, il nous reste un budget

conséquent à la fin de chaque année, notamment grâce à la pierre et à nos produits, vendus sur les marchés. Nous privilégions pour autant le troc, c'est plus simple et plus correct. La pierre... nous en vendons jusqu'en Angleterre, mais surtout dans les bâtiments médiévaux de la région qui ont été bâtis avec cette pierre. Cela nous permet de nous équiper au minimum en matériels : télé, ordi, pas beaucoup plus, le reste va aux autres communautés naissantes, pour les aider à atteindre l'autonomie.

— Il y en a tant d'autres ?

— Cela représente bien entendu une petite minorité de la population... mais qui se développe, des jeunes surtout, plus écolos et qui veulent vivre autrement.

— Cela se développe ?

— Oui et non... Oui, il y a de plus en plus de nouvelles communautés. Il y a des communautés qui se dissolvent et d'autres qui se créent. Il n'est pas toujours facile de vivre à plusieurs et d'accepter de tout partager... malgré tout. Ici, nous avons bien eu quelques départs, sans conséquences. La règle principale est le RESPECT, respect de tout, alors pas de concurrence entre nous, il n'y a pas de perdant ni de gagnant. Certain que chacun n'a pas toujours le même rendement que d'autres à la tâche, mais les autres

compensent. Il ne faut pas croire que c'est le bain pour autant, je peux vous affirmer que nos journées sont bien moins denses qu'à l'extérieur. Et s'il y a des périodes plus difficiles, chacun s'y met avec son courage. Et puis aussi, il y a bien quelquefois des coups de gueule. Je suis là pour que tout revienne dans un calme relatif. Une fois, nous avons convaincu une personne de partir, dans la douleur, mais c'est ainsi. La priorité est à la vie de la communauté pour les enfants, qui eux, n'ont rien demandé, même... pas à naître. Ici, doit régner un certain calme et une grande volonté à respecter ces enfants et chacun de nous autres. Nul besoin, pour autant d'être l'abbé Pierre ou mère Térésa, d'ailleurs la pratique des religions est proscrite ici !

— Et pour les enfants ! Il y a des problèmes ?

— Ce sont de très jeunes enfants, des êtres humains avant tout, qui ont tous souffert d'êtres humains adultes. Et quand je dis souffert, cela est peu dire pour certains d'entre eux. Il est arrivé que certains rejoignent d'autres structures bien plus strictes, mais plus adaptées à leurs maux. Les enfants arrivent jeunes, très jeunes quelquefois même et nous refusons tout financement, ce qui nous autorise une indépendance. Leur jeunesse, bien souvent, leur permet de s'adapter plus facilement. La situation de vie contraste

souvent avec des situations familiales extrêmes, pour les enfants migrants notamment, sauvés des eaux et qui ont perdu père et mère. Mais enfin, laissons Jeremy s'exprimer !

— Bonjour tout le monde ! Nous sommes devant le four à grande température ! Désolé, mais le four à pain n'est pas utilisé aujourd'hui, seulement deux fois par semaine !

— Et pourquoi deux fois !

— Les jours du marché où nous vendons du pain et en distribuons aussi aux moins gâtés par la vie. Cela permet d'avoir du pain pas trop rassis, on ne peut pas faire du pain tous les jours, allumer le feu prend pas mal de temps.

— Tout est bien organisé dites donc ?

— Vous savez ! Il ne faut pas croire, qu'ici, nous bossons comme des dingues comme dans une usine. Il suffit de bien s'organiser et depuis le temps que nous sommes ici, nous avons expérimenté, nous travaillons environ quatre heures par jour, sauf quand il y a de grandes corvées. Jérémy... peux-tu parler de ce four ?

— Pas de problème Simone ! Ce four est un four qui fonctionne au charbon, quand l'autre pour la nourriture, est alimenté en bois de notre forêt. Le charbon, nous l'échangeons contre des travaux de fusion. Les

températures doivent monter entre 500 degrés pour l'émaillage et 2000 degrés pour le verre !

— Et pour la forge ? Monsieur Jeremy.

— Environ 1400 degrés !

— Cela ne fait pas si longtemps que vous êtes ici !  
Comment vous êtes-vous ainsi formé ?

— Tout m'intéresse ! Alors, quand il y a une activité peu ordinaire, je suis présent pour donner un coup de main !

— Vous êtes un sacré bon bricoleur, même bien plus que cela ! C'est une grande qualité !

— Vous savez, mesdemoiselles, la restauration, la fabrication de tout ce qui se fait ici, est à la portée de n'importe qui ! Quand j'entendais, dans ma vie précédente, quelqu'un qui disait : "Je ne sais pas faire !" Cela m'horripilait ! Il devrait dire "Je ne veux pas faire au lieu de "Je ne peux pas faire !" Chacun peut faire, il faut apprendre et s'exercer, certes chacun n'est pas forcément un artiste ni un grand spécialiste. Mais avec persévérance, on arrive à faire quelque chose de correct. Tout n'est pas non plus forcément agréable à faire, mais il faut le faire. C'est une des clés de la réussite d'une certaine indépendance et des communautés comme celle-ci.

— Vous pensez donc que chaque être humain peut utiliser ses mains pour n'importe quels travaux manuels ?

— Oui... mais... sans doute pas avec la même vitesse ni la même dextérité, c'est certain. Mais oui, chacun peut devenir maçon, électricien ou plombier, pour des choses simples, on ne parle pas d'art bien entendu ! Il suffit d'en avoir le courage !

— Tu vois ma Lolo ! Je te le disais bien !

— Angélique voudrait bien me voir plus souvent dans le jardin ! Je n'apprécie pas trop me salir les mains dans la terre !

— C'est ce que je vous disais ! On n'aime pas toujours ce qu'on doit faire... mais c'est toujours mieux que de travailler en usine pour faire toujours la même chose pendant toute une vie ! Et puis le résultat peut compenser... dans un jardin la récolte peut être un grand plaisir.

— Le jardin, c'est le bon exemple... le fruit du travail est le fruit que l'on mange... la récompense au labeur, c'est ainsi qu'il faut prendre les choses !

— Je vais m'y mettre... c'est promis. J'espère que ce que vous nous montrerez tout à l'heure dans le vôtre confortera ma décision...

— Pour nos fours, pas de chance il ne tourne, ni l'un ni l'autre aujourd'hui. Aujourd'hui, Paul travaille sur le verre coulé hier si cela vous dit... !

— Angélique va vous dire oui, c'est certain ! Mais moi aussi, je n'ai jamais vu le travail sur du verre si ce n'est à la télé.

— Paul ! Peux-tu expliquer ce que tu fais ? Il y a environ vingt ans qu'il nous a rejoints... après une grosse déprime... il est venu se ressourcer ici quelques jours... il n'est jamais reparti.

— Oui bien entendu Simone ! Comme Simone vous l'a dit, nous avons fondu le verre hier. Voyez ! Ces carreaux de verre, sont pour l'habitation en cours d'emménagement. Nous avons besoin d'une centaine de panneaux de 30 cm par 30 cm pour construire la face extérieure de la grotte ! Je réalise les coupes et le polissage de finition pour qu'il soit le plus translucide possible.

— C'est étonnant ces couleurs ? Quelles belles pièces ! On dirait des morceaux de verre pour faire du vitrail ?

— Ce n'est pas faux, puisqu'il nous arrive de couler du verre pour restaurer des vitraux, notamment des commandes des monuments historiques. Dans le village, il y a une restauratrice qui nous commande le verre.

— C'est surprenant ! Dites le polissage, c'est long ?

— Très long, c'est l'opération la plus fastidieuse, mais c'est celle qui montre le résultat ! Venez par ici, dans cette veine, des panneaux sont prêts à être posé !

— C'est sublime ! Dis Lolo, j'aimerais bien transformer nos fenêtres ainsi...

— C'est possible, n'est-ce pas Paul ?

— Oui Simone, il y a une réserve... c'est que le polissage soit fait par vous, nous pourrions vous assister aussi.

— J'imagine, bon sang que cela peut être sympa. Mais cela nous coûterait beaucoup ?

— Vous savez ici, l'argent, on n'aime pas trop. Si vous assistez notre Jules dans ses problèmes et s'il le veut bien, cela fera balance !

— Simone ! Je ne suis plus un gamin, tu veilles sur moi comme une maman !

— Mon ami Jules ! Laisse-toi vivre ici, arrête de te poser trop de questions, prends ce que nous voulons bien t'offrir, tout ce qui vient du cœur ne peut pas se refuser !

— Simone a l'art de nous mettre en condition, je ne peux pas lui refuser grand-chose, nous nous sommes déjà refusé une vie !

— Mais dis donc Jules... ! Tu envisages de t'installer... nous dirions !

— Nous verrons... nous verrons !

— Monsieur Paul ? Vous faisiez quoi comme métier avant de venir ici ?

— J'étais contrôleur des impôts... cela peut surprendre... cela confirme ce que disait Jérémy tout à l'heure...

— Nous reparlerons de ce projet de plaque pour nous... merci monsieur Paul, c'est vraiment bien joli ce que vous faites !

— Nous allons faire un tour au jardin et voir aussi nos animaux. Cela vous va, Angélique et Laurence ?

— Oui bien entendu, mais je voudrais revenir à vos habitations... enfin je ne sais pas comment le dire... elles sont magnifiques et si bien aménagées qu'il est difficile d'imaginer qu'elles étaient, à l'origine, des grottes et seulement des grottes. Que ces bâtisses sont discrètes et respectables ! Elles apparaissent comme venant d'être faites, c'est superbe.

— Comment vous dire... nous utilisons des matériaux que nous rendons le plus chatoyant possible et surtout presque inusable. Je prends en exemple, les tuiles qui

**couvrent l'entrée des grottes. Elles sont moulées, cuites et émaillées ici, avec nos couleurs. Ce qui leur confère une belle originalité et surtout une résistance exceptionnelle à l'usure du temps. Chacun qui a vécu ici depuis un demi-siècle a restauré chaque pierre avec les moyens de l'époque, mais dans cet esprit de durabilité. Il a fallu plus de quarante ans pour arriver à ceci et petit à petit...**

**— C'est vraiment superbe...**

**— Voyez ici ! Nous rentrons dans le jardin des mineurs, entouré de vieilles roches, vestiges de la carrière. Ces pierres blanches absorbent la chaleur du soleil et la restituent la nuit, ce qui fait de ce jardin, un endroit bien tempéré. Depuis cent ans, rien n'y a vraiment changé, c'est le seul endroit où les animaux n'ont pas accès. Le jardin de buis et de rosier est comme à l'époque, nous remplaçons les pieds malades. Il y en a plus de cinq cents rosiers. Il y a, comme vous le voyez beaucoup d'activités dans le jardin. Bien que ce soit l'hiver, nous préparons les tailles des rosiers, des fruitiers, la plantation des oignons, ails échalotes et la mâche et entretenons tous nos pieds de plantes perpétuelles.**

**— Plantes perpétuelles !!!**

— Si vous avez entendu parler de permaculture, ces plantes font partie des indispensables de la permaculture, entre d'autres, bien entendu.

— Angélique s'y met, mais à notre petite échelle, rien à voir avec ce jardin monumental !

— C'est très bien ! Il vaut mieux commencer petit si on n'a jamais fait de jardin. Car même si la permaculture demande moins d'activité qu'un jardin dit classique, il faut tout de même mettre les mains dans la terre.... Nous vous donnerons quelques repousses de poireau perpétuel, de chou d'Aubenton ainsi que d'autres plantes faciles à cultiver.

— C'est vraiment sympa de votre part ! Qu'en dis-tu Lolo ?

— Je suis émerveillée par tant de travail !

— Il ne faut pas s'y tromper, la permaculture demande moins d'énergie, mais nous sommes complètement indépendants avec notre production. Nous en revendons même sur les marchés de la région. Nous en donnons aussi aux nécessiteux du coin, le profond de la campagne est oublié des associations. Là, c'est le plus grand bâtiment de la propriété, il fait mille mètre-carrés. Huit cents sont dans les galeries de la carrière, ce sont nos frigos pour conserver

**nos légumes et nos viandes, il y fait dix degrés, toute l'année. C'est suffisant pour des légumes en pot et de la viande ou séchée ou salée ou fumée après saumurage. Ce bâtiment est asséché par une sorte de climatisation naturelle, par une éolienne.**

**— C'est encore étonnant comme vous êtes organisés !**

**— Nous appliquons de vieilles méthodes de conservations qui ont démonté leur qualité et leur fiabilité depuis des siècles et surtout, avec le moins d'énergie possible. Même si nous produisons notre électricité, il ne faut pas abuser des richesses de la nature. Là, juste à côté, nous arrivons dans nos serres, toujours faites nous-même.**

**— Quelle grandeur ! C'est chauffé !**

**— Non, nous récupérons l'air recyclé des habitations, hors de question d'y faire pousser des légumes et des fruits qui nécessitent un quelconque chauffage. Ces serres nous permettent d'avoir des légumes quelques semaines avant ceux en extérieur au printemps et quelques semaines après en automne. Il y a deux centres mètres carrés, bâtis il y a vingt ans...**

**— Il n'y a pas grand-chose en ce moment ?**

**— Détrompez-vous, il y a des semis de salade et d'autres en préparation et puis des plantes en végétation.**

— Ah ! Nous avons la visite des poules !

— Elles sont de service, dans les zones paillées, elles vont gratter la terre, ce qui enlève les mauvaises herbes et aère le sol, de bonnes aides bien courageuses. Elles vont nous suivre pour rejoindre les autres poules et les autres animaux. Nous allons leur distribuer nos déchets de cuisine, c'est une gâterie... pour elles. Pouvez-vous pousser la porte Laurence s'il vous plaît ?

— Oh mon dieu ! C'est l'arche de Noé ici !

— Vous découvrez notre clairière avec nos deux juments, nos deux vaches, les chèvres, les moutons, les poules, les canards, les dindes. Plus loin, il y a aussi les clapiers.

— C'est une ferme en fait !

— Oui... petit à petit, c'est devenu ainsi. Au tout départ, nous n'avions que quelques animaux de compagnie et quelques poules. Puis, nous nous sommes aperçus de deux choses primordiales. Tout d'abord, il nous fallait acheter une grande part de nos besoins en nourriture. Alors, comme nous voulions plus d'autonomie, nous avons acheté une vache, puis deux... et aussi une jument pour éviter le tracteur. Puis et puis, jusqu'à ce que nous produisions plus que nos besoins. Le deuxième point important, concerne les

enfants... les animaux apaisent leurs maux, certains se nouent d'affection avec eux. Nous nous sommes aperçus, qu'ainsi, il était bien plus simple de leur expliquer les contraintes de vie des humains.

— On les voit bien là ces gamins, ils semblent bien heureux... avec les bêtes.

— Vous savez ! Quand vous avez connu, petit, les pires souffrances morales et physiques, se retrouver ici semble plus facile que pour d'autres gamins des villes. La priorité... c'est le respect des enfants, le respect de leur douleur, le respect de leur vie, le respect de la vie tout simplement... et vous voyez... il n'est pas difficile de leur inculquer celui-ci. À vivre comme nous, ils s'imbibent de nos valeurs !

— Belle transmission des valeurs simples et saines ! C'est bien agréable de voir votre engagement pour ces mêmes ! On est loin de ce qu'on voit et entend à la télévision.

— Comme je vous le disais ce matin, tout n'est pas si simple que cela, les blessures mettent quelquefois beaucoup de temps. Il y a des résurgences, malgré tout, je reste persuadée qu'ils sont mieux ici et que ce serait pire ailleurs. Nous avons toujours des contacts réguliers avec les enfants

qui ont grandi ici et quitté l'Antre. Certains sont rentrés dans la vie active... enfin l'autre vie, d'autres continuent l'aventure dans d'autres communautés et deux sont restés avec nous.

— Pourquoi sont-ils restés avec vous ?

— Laurence, ceux qui restent, ce sont ceux qui avaient le plus besoin et qui, quelque part, ont toujours le plus besoin de nous. C'est comme pour les familles normales, quand un jeune adulte n'arrive pas à couper les ponts avec les proches.

— Maman Simone ! Maman Simone ! C'est la traite des chèvres ! On y va ?

— Qui fait la traite aujourd'hui ?

— C'est Sylvain !

— Vous verrez Sylvain à la traite ! Il y a une dizaine d'années qu'il est avec nous, il vient de loin aussi... il vous racontera, c'est un bavard, il aime bien parler de son arrivée ici. Allons voir les chèvres !

— Simone ! Il y a quelque chose qui me surprend !

— Dites donc Angélique !

— C'est la propreté et l'hygiène, partout où nous allons !

— Depuis toujours, depuis le début, en fait, nous avons divisé l'espace de la propriété en deux zones bien distinctes.

Celles des animaux et celle de la vie commune et des labos, quoique labo soit un bien grand mot ! Nous avons des contrôles d'hygiène réguliers et pour les enfants et pour les produits que nous revendons sur le marché. L'espace des bêtes, c'est la ferme... et de l'autre côté tout est nettoyé chaque jour, notamment la laiterie. La préparation du beurre, des fromages, des yaourts et de la charcuterie dans chaque labo, réclame une hygiène sans aucun reproche.

— C'est bien pensé, bien réfléchi ! C'est étonnant ! De l'extérieur, on n'imagine pas ou qu'à peine, que la vie puisse être ici !

— Dis ! Sylvain ! Regarde ! T'as du monde pour te voir traire !

— Edmila ! Ne crie pas si fort ! Je ne suis pas sourd !  
Bonjour Simone, Jules et mesdemoiselles !

— Les demoiselles sont Laurence et Angélique des amies d'un ami qui nous rendent visite !

— C'est bien sympa ! Les visites c'est pas souvent ! Mais on s'en passe bien ! Voyez qu'on traite les vaches et les chèvres à la main comme dans le temps...

— Il y en a pour longtemps ?

— Les deux vaches et les quatre chèvres, à peine une heure !

Cela passe vite, j'aime bien moi... on sent mieux l'animal en trayant ainsi et l'animal apprécie...

— Vous avez appris cela où ?

— Ici... avant, je n'étais rien qu'un SDF alcoolique. Et je n'avais pas appris grand-chose de la vie. Vous savez ça me change ! Je peux dire merci à Simone et aux autres adultes qui m'ont donné une chance. Je creusais ma tombe et me voilà ici... bien vivant encore.

— Et comment avez-vous atterri à l'Antre ?

— C'est mon frère qui vivait ici ! Et qui m'a convaincu et aussi convaincu ceux d'ici. Ils m'ont donné une chance. Cela ne fut pas si simple, mais le résultat est là. Vous voulez essayer, mesdemoiselles ?

— Lolo, cela m'étonnerait, mais moi je veux bien essayer !

— Edmila, veux-tu bien préparer Angélique ? Le tablier, le lavage des mains jusqu'aux coudes au moins... en fait, tu sais bien, n'est-ce pas ?

— Oui, oui, maman Simone ! T'inquiètes pas !

— Elle est toujours partante Edmila ! N'est-ce pas !

— C'est une boule de vie, une boule d'amour, la petite copine de Jules !!!

— Ne me charrie pas Simone ! Tiens voilà Angélique en tenue de combat !

— Simone ! Je peux prendre Lili en photo ? C'est pour nous, pas pour le journal !

— Même pour le journal, cela ne me gêne pas ! Jules se retirera du champ de vision, c'est tout !

— Et Angélique ! Tourne-toi par là un peu !

— Merci Simone ! Merci... nos enfants vont adorer...

— Vous avez des enfants ! Je n'avais pas compris cela !  
Il faudra venir ici avec eux !

— C'est une bonne idée, j'en parlerai avec Lili... mais nous ne voudrions pas déranger votre quiétude...

— Il n'y a qu'une seule règle à respecter, c'est de vivre comme nous, le temps que vous serez là ! Cela nous arrive d'accueillir des personnes qui veulent se reconstruire.

— Alors, ma Lili ! Cela s'est bien passé, dis donc !

— Que crois-tu ma Lolo ? Je m'adapte à la situation... mais as-tu vu l'heure ? Comme cela passe !

— C'est un fait, il ne faut pas que nous traînions, il faut prendre les enfants à l'école !

— Simone ! Nous sommes désolées, le temps passe vite en votre compagnie, mais il faut que nous rejoignons l'autre monde pour des obligations qui n'existent pas ici !

## **Chapitre 8 : Le retour de Lili et Lolo.**

— Nous ne sommes pas en retard ma puce !

— Non, non ! Nous avons un peu de marge, mais il vaut mieux n'est-ce pas !

— C'est certain ma Lolo ! Comme disait mon grand-père : "l'exactitude est la politesse des rois"... des reines en conséquence.

— C'est bien exact, il avait raison le papy ! Que penses-tu de cette journée ma Lili ? Tu n'as pas beaucoup parlé !

— Tu sais bien comme je suis impressionnée par les personnes qui vivent pour les autres. Je suis scotchée par tant d'investissement humain et pour des causes tellement différentes et pourtant bien nécessaires. L'aide aux enfants et l'éconologie. C'est un très beau projet... le mot est bien dépassé, tant c'est une superbe réalité ! Quand les mauvaises langues disent... ce n'est pas possible. Eh bien si ! Cela prouve bien que les mots n'ont pas beaucoup de

valeur, voire aucune valeur, seuls les actes ont une importance. C'est une belle réalité de vie qui prouve bien que la vie, c'est possible autrement, en n'oubliant personne au bord de la route. Ce n'est plus de l'utopie, c'est un engagement pérenne qui me fait gravement réfléchir !

— Tu te verrais bien ici ! N'est-ce pas ?

— Je n'en suis pas là... quand même. J'ai toi et les enfants et je ne vous abandonnerai jamais... ni les mamies non plus, désolée pour elles. Quelque part, c'est une autre histoire... une belle histoire... une très belle histoire, une histoire comme dans des livres ! Et en quelques heures, on n'en voit que l'apparence, la force de cette vie est dans le quotidien. En fait, c'est à l'opposé de la vie extérieure qui puise ses valeurs dans le paraître. Ici, la force est dans la profondeur des valeurs humaines et des valeurs toutes simples de la nature. C'est un retour aux sources avec des mêmes paumés qui sont, sans aucun doute, bien mieux ici qu'ailleurs.

— Je te retrouve bien là ma Lili, consensuelle et avenante, ouverte d'esprit, près des tiens et proche des autres. Moi aussi, je suis de ton avis. C'est une très belle histoire que nous avons dérangée dans son temps, un temps où il n'y a pas de poussière, un temps qui prend le temps,

rien que le temps nécessaire. De plus, je suis très touchée par ces enfants, c'est certain... pauvres enfants paumés, qui, ici, trouvent de l'amour et du temps pour s'en imprégner. Et puis même, si elle fait un peu désordre dans ce monde qui se veut si tranquille, il y a la petite histoire de Simone et Jules... une histoire particulière c'est vrai. Mais c'est une si belle histoire d'amour qui se montre cocasse aujourd'hui et pourtant faite de souffrances. Elle était voulue impossible par certains. Le hasard, ou pire la malice d'un diable sans doute, a recousu des vieux morceaux, rangés, on ne sait plus où, mais pas très loin !

— C'est encore plus frappant... et si mignon ! Tu te rends compte à leur âge... ! Ils n'osent pas encore s'avouer leurs plus profonds émois, la pudeur de l'âge sans doute... Et pourtant cela se voit bien ! Quand tu vois leur regard pétillant !

— Ils savent bien... ils savent très bien même ! Ce sont deux gamins de plus de soixante-dix ans ! Ils savent et font mine de ne pas savoir. Ils jouent un jeu de séduction un peu rétrograde, à croire qu'ils ont l'éternité devant eux. Il est certain qu'à cet âge, rien ne presse de soulager les besoins physiologiques et le plaisir de la séduction est sûrement plus important que le reste. Il n'y a rien qui presse, pas de

famille à construire, pas de mômes à faire, ni à élever, enfin pas d'autres contraintes, que celle de se savourer.

— Il me scotche le Jules ! Il sait ce que Simone veut... le grand-père fugueur... il est très malin, il se refuse une maladresse, il attend le moment, le bon moment. Je n'écrirai rien sur son passé ni sur eux deux... je comprends bien qu'il faille le protéger, les protéger, ma foi. Il faut rester raisonnable et respecter ces personnes qui, elles, respectent leurs engagements. Nous reviendrons voir Simone et Jules, pour mieux les comprendre encore. Je suis toujours très attirée par ces personnes qui font passer leur besoin après ceux des autres. Je ne parle pas des corporatifs qui eux ne défendent que leurs intérêts. Et puis, je suis curieuse de savoir comme ils vont faire, certaine que tôt ou tard, cela finira au lit malgré tout, presque cinquante ans après !

— Angélique ! Tu dévisses là... mais c'est bien vrai... et comme tu le disais, c'est étonnant qu'ils prennent le temps de se rencontrer de nouveau, quand ils ont bien moins de temps pour vivre ensemble. Il est impressionnant aussi de penser que cela se passe ainsi parce que les parents de Simone ont décidé de faire taire les émois de leur jeunesse, il y a tant d'années. Et s'ils ne l'avaient pas fait, tout serait

bien différent, ils ne seraient peut-être pas de nouveau ensemble.

— Tu n’as pas tort, mais tu sais bien qu’on ne refait pas l’histoire alors s’il te plaît ramasse tes si... ! J’ai beaucoup aimé cette autarcie de tout ou presque, cette indépendance. Je n’y vois pas une fuite comme certains le diraient, mais plutôt une base solide pour pousser plus loin cette civilisation en panne.

— J’aime bien où ils habitent, ces troglodytes sont discrets et respectables, comme ils l’ont été depuis des années, on ne remarque pas les différentes restaurations sans aucun doute nécessaires, c’est superbe. J’ai l’impression que ces habitations traversent les âges, que tout est ainsi depuis des siècles, quelque chose qui échapperait au temps...

— Comment dire... depuis plus d’un demi-siècle, chacun, qui vit ici, a restauré chaque pierre, chaque endroit avec les moyens de l’époque. Les matériaux utilisés sont nobles et transformés pour durer très longtemps, exemple des tuiles émaillées. Et chaque petite fissure est restaurée dans l’instant... Tu te rends compte du boulot, toi !

— Tu as raison ma chérie ! Je n’en reviens pas non plus. Tu sais ! Pendant que tu t’amusais avec les chèvres, Simone

**nous a proposé de passer quelques jours avec les enfants à l'Antre... qu'en penses-tu ?**

**— C'est sympa ! Les enfants vont adorer...**

**— Il faudra vivre comme eux... manger comme eux... s'occuper comme eux... tu penses que nos petits, gâtés par la vie, sont prêts à ces concessions ?**

**— Dis ma poule ! C'est toi qui as fait ces enfants ! Tu les sous-estimes, les petits bonshommes. Il faudra les équiper et nous serons là. Nous les brieferons bien longtemps à l'avance et nous choisirons une période plus agréable et facile...**

**— Tu es géniale ! Tu as toujours des solutions... à mes petits problèmes !**

**— Je reviens à Jules ! Cela doit être bien triste d'être abandonné ainsi par ses propres enfants !**

**— Orphelin de ses enfants ! Oui, c'est triste de vieillir ainsi... comme dit le proverbe "On ne peut récolter que ce qu'on s'aime, mais ce n'est pas certain". En ce qui concerne la livrée, tu es certain de la récolter... !**

**— Pauvres enfants, avoir un père pareil qui leur montre des sentiments qu'ils n'ont pas pour leur père... c'est un bel exemple, je ne leur souhaite pas l'abandon par les leurs,**

mais comme tu le dis, c'est ce qui leur pend au nez. Et ils se plaindront aussi ceux-ci... on n'a que ce qu'on mérite.

— Tu as raison ma puce ! Ce doit être terrible tout de même... quand tu as passé tout un bout de ta vie à éduquer tes enfants. Quand tu as fait au mieux pour eux pour qu'ils ne soient pas différents, pour qu'ils soient au mieux des autres, tu dois te demander ce que tu as fait de mal, ce que tu as raté, dans l'éducation notamment, la vie trop facile...

— C'est bien dans l'air du temps...du non-temps je dirais plutôt, cette civilisation façonne ces personnes dans un silence de cimetière abandonné.

— Je conviens que nous ne pouvons apprécier tout le monde certes, mais au moins ses parents. Jules est un bon bonhomme ! Et puis, je suis désolée de le dire, mais à un moment donné, il faut arrêter d'essayer de comprendre, de les comprendre. Non, il faut remettre ces personnes à leur place, elles ne veulent pas comprendre et bien tant pis, il faut les écarter de ceux qui souhaitent s'en sortir. Tu vois, moi... ce qui me surprend le plus, c'est que les personnes comme Jules et Simone, vivant dans l'ombre sainement, ne gênent personne a priori... Pourtant, tant d'autres bien plus nombreux les écrasent par besoin de la lumière...

**artificielle bien entendu. Tu m'entends ma Lolo ?... Elle dort... ce n'est pas possible... elle ronfle, je n'y crois pas...**

## **Chapitre 9 : Jules, le début de l'histoire.**

**Le résultat du tribunal :**

**— Jules mon ami ! J'ai reçu une lettre de la maman d'Edmila... Rasha**

**— C'est étrange après tout ce temps !**

**— Le père d'Edmila est décédé en prison... Rasha se retrouve libre de sa belle-famille. Elle demande s'il lui est possible d'écrire à sa fille... lis cela Jules !**

**— Que comptes-tu faire ?**

**— Je viens seulement de la lire, quand tu discutais avec le facteur dehors ! Mais bien entendu qu'elle peut écrire, voire parler... voir... sa fille. Je savais qu'Edmila n'était là que pour un temps... on s'attache, c'est presque ma fille maintenant, mais elle a une vraie maman ! Tu te rends compte cela fait presque dix ans !**

**— Je sais ma Simone, ce n'est pas facile... mais comme tu le dis, c'était convenu ainsi et puis Edmila est arrivée à un âge où elle peut comprendre et décider. Elle parle souvent de sa maman, de plus en plus, je trouve. C'est émouvant... quand tu penses les sacrifices que cette femme**

s'est obligée pour protéger sa fille... chapeau bas madame. De plus, elle te demande cela comme une prière, comme si elle n'avait plus de droit...

— C'est un fait... tu sais... je pensais plus à ce qu'Edmila en penserait ! Vrai qu'elle en parle, tu as raison Jules ! Cette maman mérite autant ! Pour autant, j'ai déjà l'impression de la perdre.

— Je comprends, je te comprends ma Simone. Mais dans beaucoup de familles, les enfants quittent un jour leur nid pour voler de leurs propres ailes. Il est vrai qu'ici Edmila aura à partager ses sentiments, mais ce n'est pas pire qu'un Jules, pas moi bien entendu, qui tôt ou tard, nous l'enlèvera pour peut-être un horizon lointain !

— Merci Jules de ce petit trait d'humour. Tu as bien raison, un jour, elle rencontrera quelqu'un, et ce me sera pire, mais rien n'est pressé, elle est encore bien jeune ! En fait, je vais donner cette lettre à lire à Edmila, cela devrait lui faire grand plaisir... qu'en penses-tu mon ami ?

— C'est aussi sa vie... et mon avis ! Je reste persuadé qu'elle pense à sa maman bien souvent et qu'elle n'ose pas en parler. Peut-être et certainement même, c'est un message attendu, un moment attendu par Edmila.

— Tu as raison Jules ! Tu as raison, je répondrai à Rasha pour la remercier de sa délicatesse et Edmila prendra contact avec sa maman, comme elle le veut.

— Rien ne presse ! Quoique ! Je pense que sa maman va surveiller sa boîte aux lettres tous les jours, maintenant. Regarde sur l'enveloppe ! Elle a été oblitérée, il y a bien deux semaines déjà. On se plaint de la poste chez nous, mais tout de même, elle est bien plus rapide.

— Bon mon ami, il nous faut nous préparer pour aller au tribunal, je sais que cela te chagrine, mais il faut y aller.

— Oui, c'est vrai, mais c'est un passage obligé, Laurence nous y attend avec Angélique sans doute. Je suis prêt. En voiture Simone, si je puis me permettre !

XXXXX

— Tu vois ma puce ! La décision du tribunal est sans appel. Le juge a tranché. Il a débouté la plainte conjointe des enfants de Jules, la trouvant sans fondement. Il a jugé que chacun d'eux avait suffisamment les moyens de se subvenir et que Jules pouvait donner l'argent à qui il le voulait...

— Regarde-le sur les marches du palais ! Il est triste Jules, le monde semble lui être tombé dessus. Son fils s'éloigne sans un regard vers lui, sans doute le regard trop plein de haine. Sa fille, elle, n'est même pas venue !

— Tu vois ma puce ! Quand il nous a raconté son histoire... je ne dis pas que je n'y croyais qu'à moitié... non... mais je m'étais dit qu'il avait peut-être ses fautes aussi le Jules... comme disait mon grand-père : "Dans les histoires entre humains, nul n'est tout blanc ni tout noir" Eh bien, tu vois, je vais réviser ce dicton. Je ne peux pas comprendre un tel comportement... pour de l'argent.

— Regarde ! Sa belle-fille lui adresse un petit sourire et lui fait un petit signe de la main... seul signe de tendresse.

— Et puis, plus rien, Jules reprend son passé dans la gueule ! Il l'a entrouvert il y a deux heures, espérant sans doute quelque chose ! Puis, tout fuit d'où c'est venu, de nulle part ! Les espoirs sont douchés !

— Pauvre bonhomme ! Heureusement que Simone lui apporte réconfort ! Il s'essuie les yeux, de déception, c'est certain ! Il revient vers nous !

— Ma Lili je ne vais pas savoir quoi lui dire au pauvre bonhomme ! Vois ce fils indigne ! Il repasse avec sa grosse voiture noire bruyante et qui fume comme un sapeur-

**pompier, polluant la planète et les sentiments de Jules. Il montre plus encore son dédain à son père !**

**— Il veut montrer son orgueil, blessé qu'il est, caché qu'il est aussi derrière ses vitres noires, derrière ses lunettes noires, masquant ainsi sa rancune ! C'est facile ainsi, de ne pas montrer son vrai visage aux autres, quelque part, c'est ridicule, il est ridicule ! Lolo, Lolo ! Jules veut te parler !**

**— Merci Laurence, merci... ! Vous m'avez bien assisté, je suis soulagé pour cette plainte. À mon âge, être poursuivi en justice, c'est un drame, pas ses propres enfants de plus... c'est bien triste ainsi... Mes enfants ne sont plus mes enfants... je peux crever cela ne leur fera rien !**

**Le pépère écrase une silencieuse trop pressée. Il baisse la tête sans ne plus rien dire, comme si c'était à lui de porter la honte de ses enfants. Il me fait mal mon Jules, il me fait mal...**

**— Jules ! Je suis là quand même !**

**— Elle est mignonne Simone, n'est-ce pas Jules ?**

**— Ce n'est pas le problème les filles, ce n'est pas le problème. Simone, c'est quelqu'un de bien, c'est certain. Elle m'a accueilli dans une grande famille... sincère et j'y suis très bien, mais cela ne remplace pas celle de mon sang.**

Cette indifférence, pour ne pas dire cette méchanceté de mes enfants à mon égard me blesse profondément, je me demande ce qu'en aurait pensé leur mère. Je mérite cet affront sans aucun doute... j'ai dû être maladroit, voire pire, pourtant je ne m'en souviens pas. Quand on vieillit, on espère, au contraire, voir ses enfants plus souvent !

— Allez ! Viens Jules ! Rentrons à l'Antre, Pouvez-vous nous ramener maintenant Laurence ?

— Bien entendu !

— Edmila nous prépare un petit repas ! Vous êtes des nôtres ?

— Avec plaisir... quelque part, nous l'espérons ! Pouvez-vous nous attendre ici ? Nous allons chercher la voiture, elle est assez loin.

— Nous prendrons un café à la terrasse du bistrot, je dois m'asseoir ! Je n'ai plus mes jambes de vingt ans. Un petit moment avec Simone, ma Simone me fera que du bien.

XXXXX

— Lili ! Tu as vu ma Lili !

— Oui, oui, ils se sont pris la main, comme deux gamins maladroits. À quelque chose, malheur est bon ! C'est

mignon malgré tout, c'est mignon !!! Le temps accouche quelquefois de belles histoires.

— Comme tu le dis ! Je veux bien la tienne ma Lili ! C'est mignon et malgré tout entaché de ce comportement méprisable des enfants de Jules.

— La vie est ainsi, portant au fil du temps, bonnes et mauvaises nouvelles, joies et tristesses, naissances et fins... L'être n'est que tout blanc que quand il est enfant. Puis, les circonstances fortuites ou accidentelles pèsent ensuite sur le destin, cruel, injuste destin.

— J'imagine Jules, comme il le dit, comme il se demande : "Qu'est-ce que j'ai fait pour mériter cela ?" Sans doute rien, sans doute pas grand-chose de mal en tout cas.

— Attends ! Je grimpe... Tu es prête ?

— Oui, oui, c'est parti, ma belle !

— Pour revenir à Jules, je crains que cette civilisation transforme les gens ainsi. Ce n'est pas une excuse que je dis, mais un fait. Ils veulent tous des grosses et belles bagnoles étrangères, des grandes maisons, des vacances au sport d'hiver, des vacances dans les îles lointaines, tout ce qui reluit et fait un présumé niveau de vie. C'est ainsi...

— Parader, paraître... jouir, mais dans l'apparence, qu'importe les conséquences, l'important est le moi !

— Il y a une place... là... tout près du bistrot ma puce et une grande place n'est-ce pas !

— C'est top ! C'est vrai ! Tu les vois à la terrasse ?

— Oui, oui... l'un tout contre l'autre... je n'entends pas ce qu'ils se disent, cela fait sourire Jules... Je n'ai pas envie de les déranger tout de suite. Ils ne nous ont pas vus, ils sont bien occupés dans leur propos. On peut attendre un peu, n'est-ce pas ?

— Oui ma puce ! Cela fait un peu voyeur non !

## **Chapitre 10 : la claque dans la gueule.**

Ce midi, la pluie est encore là. Ce jour est une fin d'histoire qui n'a peut-être même pas de place sur un calendrier, un 30 février semble-t-il ! La grosse voiture, une trop grosse voiture... teutone bien entendu, glisse silencieusement, insignifiante, sur une autoroute déserte qui doit mener nulle part ou presque, vers la banlieue parisienne.

Il ne frime pas !!! Pour une fois. Il fuit... son passé et son inconsistance. Quand on a jeté son père au plus loin du temps, au plus bas de la honte, celle-ci peut changer de camp. Il n'y a pas de quoi crâner, il ne faudrait pas que quelqu'un puisse reconnaître mon mari, cet imbécile de parisien... enfin banlieusard parisien. Il habite plus sa belle grosse voiture qu'avec moi, sa grosse voiture noire, avec des vitres noires qui cachent le médiocre, avec des lunettes noires dites de soleil qui cachent son regard sans aucun intérêt. Il m'ignore complètement, moi, coincée là sur le siège passager. Quelle claque dans la gueule il a pris le beauf !

Dans l'anonymat religieux d'une erreur du temps, nous revenons sans regret, d'où le sang de son passé est resté, loin de lui, expurgeant ses obligations d'égoïstes tentant de justifier autre chose dans l'oubli quasi-permanent du temps.

L'ambiance silencieuse est lourde à entendre. Chacun de nous est engoncé dans un siège bien trop rigide et dans des pensées particulières, pas très saines sans doute, pour lui. Il ne faut pas trop dévoiler ses faiblesses de comportement, celui-ci se suffit déjà amplement. La radio radote quelque chose que nul n'écoute, sans doute des informations essoufflées qui n'ont en ce jour plus aucun intérêt. Le son est au minimum, il me semble. En fait, je m'en moque complètement. Je regarde cet asphalte monocorde de l'autoroute interminable, sans même dénier un regard sur lui. Lui aussi feint une attention extrême, pour ne pas oser me regarder, même du coin d'un œil discret.

— Que penses-tu de tout cela ?

— Cela quoi ! l'héritage ou ton père ?

— C'est lié, arrête de faire la conne ! L'héritage... tu vois, je voulais acheter un chalet pour les vacances d'hiver ! À cause de lui, il faudra louer...

—Ce n'est pas bien grave, nous avons largement de quoi vivre... et nous avons déjà notre résidence à Biarritz quand même ! Et puis pour Jules, je trouve ça mignon avec cette dame...

— Ah oui, c'est bien toi cela ! Aucune ambition... et romantique avec cela, ce n'est pas souvent compatible... Il s'affiche avec cette bonne femme au tribunal. C'est dégueulasse ! Ma mère est à peine morte depuis deux ans, il salit notre nom, il salit mon nom. Les Boniacoff doivent avoir belle allure dans la société et lui, il s'affiche avec une pouffe qui nous bouffe l'héritage !

— Ce n'est pas ce qu'a dit le juge quand même ! Jules a tout donné à une œuvre de parrainage.

— C'est pareil... que ce soit à elle ou à d'autres. Qui te dit que ce n'est pas elle qui l'a manipulé pour détourner l'argent de la maison, la maison de ma mère aussi.

— Tu as touché la part de ta mère... non ! Alors, arrête de parler d'elle comme si elle te manquait ! Tu ne vas jamais la voir au cimetière, ni la fleurir pour lui dire que tu penses à elle. Déjà. Tu n'as pas été bien souvent la voir, deux fois, je crois en un an, quand elle était malade. Tu n'as même pas été aidé Jules quelques jours dans cette période difficile.

— T'es bien conne ! Je travaille, moi, madame ! Pour que tu puisses vivre bien plus que décemment ! Et il n'est pas besoin de traîner dans un cimetière pour penser à sa mère !

— C'est ce que disent tous ceux qui ne vont pas au cimetière pour se donner bonne conscience... c'est facile ainsi... Il n'y a aucune excuse à ne pas aller voir sa maman quand elle n'est pas bien !

— Tu m'emmerdes ! Cela suffit ! Ferme-la ! Tu ne racontes que des conneries !

Il est vexé le Charles ! Et quand il est ainsi, le mieux est de se taire. Déjà que la voiture roule encore plus vite. Monsieur n'aime pas qu'on lui mette le nez dans la merde.

— Charles ! Ralentis ! Ou laisse-moi à la prochaine aire de repos !

— C'est bon, c'est bon ? Cela suffit !

— Tu es vraiment impossible ! Quand ton orgueil est blessé, tu es méchant et le mot est bien trop faible ! Prétentieux va ! Ah ! Si je racontais tes pannes sexuelles à répétition, tu frimerais moins le cow-boy !

— Brigitte arête ! Tu vas trop loin ! Beaucoup trop loin là ! Ne dis jamais ça ! Jamais, tu entends ! Si un jour, tu te

permets de dire cela en public... je te quitte avec les enfants ! Et tu ne les reverras plus jamais !!!

— Mais mon petit bonhomme, tu es vexé ma parole ! Méfie-toi bien que ce ne soit pas moi qui me casse avec les enfants. J'en ai franchement marre de ta gueule et de tes colères, tes jalousies. Tes pannes de sexe, je m'en branle un peu... pendant ce temps-là je ne suis pas obligé de baiser avec toi, car ce n'est pas souvent une partie de plaisir. Là aussi, il n'y en a que pour toi et je ne rentrerai pas dans les détails. Je ne suis pas une femme parfaite, soit dit. Mais toi, tu es la pire des ordures, tu es un personnage infect, abject ! Il n'y en a que pour ta petite gueule et ta grosse voiture. C'est bien vrai ce que disait mon père, les grosses voitures sont pour les petits baiseurs. Comment ai-je pu épouser un égoïste pareil, un connard pareil ?

— Tu vas trop loin... ! Trop... loin... ! Beaucoup trop loin !

— Tu bégaies maintenant ! Voilà, tu es satisfait ! Je perds un beau-père ! Je l'apprécie, Jules ! Enfin, il me faudra dire, je l'appréciais maintenant ! Et tes enfants perdent un grand-père qu'ils n'ont pas beaucoup connu ! Ne dis jamais que j'y suis pour quelque chose, n'est-ce pas... ! Non... tu la fermes ! Pour une fois, que je peux te

**dire ce que je pense ! Ferme-la !!! C'est par ta faute et ta seule faute ce qui se passe avec ton père, ne le salit surtout pas !!! Parce que ton père n'est pas de ton milieu, parce que toi... tu es ingénieur... ! Mais c'est un diplôme de merde que tu as, rien à voir avec un diplômé de Saint Cyr. Mon pauvre gars, à Saint Cyr, tu n'aurais même pas eu le droit de postuler au concours... Tu n'aimes pas que quelqu'un ait plus d'autorité que toi. Pourtant, à ton boulot, tu n'es qu'un lèche-cul, c'est comme cela que tu y arrives. Tu es le larbin de tes supérieurs, une lavette avec un costume cravate certes, mais une larve quand même. Tu peux frimer devant tant d'autres, moi, je sais qui tu es, un mari méchant, jaloux et de plus, mauvais baiseur et un père qui ne s'occupe même pas de ses enfants. Tu préfères pavaner au golf avec les mêmes tarés que toi et picoler du bourbon, parce que cela fait classe !!! Pauvre mec, va !**

**— Oh ça va ! Ça va ! Garde tes reproches pour ta famille ! Tu n'es pas mieux que moi sur ce sujet, à ce que je sache ! Et puis les enfants de toutes façons, ils ne le connaissent presque pas, alors !**

**— Alors ! Plus tard... quand ils seront plus grands, ils te le reprocheront sans doute. Et je leur dirai comme tu l'as**

traité, Jules, comme tu l'as ignoré, comme tu l'as poursuivi en justice, pour le peu d'argent qu'il a !

— Il n'a jamais rien fait pour eux... un chèque pour Noël et puis c'est tout !

— Je crois que tu ne comprends rien ! Ce n'est pas à lui de faire quoi que ce soit, c'est à toi ! Rappelle-moi la dernière fois que tu l'as invité à Noël... jamais depuis que nous sommes mariés, jamais... même du temps de ta mère !

— Il n'aime pas la région parisienne, alors cela ne sert à rien de lui demander de venir !

— De toutes façons Charles, tu veux toujours avoir raison ! Quoi qu'on dise, tu as toujours le dernier mot et toi, tu te vois blanc comme neige. Mais ce n'est pas comme cela la vie. Tu sais, je suis bien heureuse que Jules ait retrouvé cette vieille histoire d'amour, au moins, il sera plus heureux qu'avec ses enfants !

— Tu m'emmerdes Brigitte ! Cela ne te regarde pas ! Occupe-toi de ta mère !

— C'est bien ce que je te dis ! Tu veux toujours avoir raison, au risque de blesser les autres. Tu as vraiment la mémoire courte... mais à force de me rabaisser ainsi je vais me barrer... tu vois ! J'en ai marre... cela ne durera plus longtemps, voire même bien avant.

Le Boniacoff morfle, il y a des propos qui calment les ardeurs les plus virulentes et replongent, dans un mutisme sacerdotal, le virulent frustré. Longtemps encore, l'auto bouffe le bitume à une vitesse déraisonnable, la responsabilité de l'homme s'efface devant l'irresponsabilité du conducteur. L'homme devient souvent ainsi un inconscient, par plaisir en quelque sorte. Être insoumis, indiscipliné, ne pas respecter les règles imposées par d'autres humains, c'est plus facile dans une grosse voiture, une sorte d'armure qui paraît protéger de l'inconsistance de l'être. Le silence tue les mots qui se bousculent dans ma bouche cadénassée. Je voudrais bien planter une autre banderille dans l'orgueil exacerbé de ce mâle en peine de jouissance d'autorité. Cela pèse, les mains moites de Charles sont scotchées au volant, les miennes s'activent sur elles-mêmes, jusqu'à presque me faire mal. Le temps semble long dans ces circonstances. Chacun voudrait que cela finisse et malgré la vitesse excessive du véhicule, chaque minute s'éternise, le nombre de secondes dans chacune d'elle devient infini. Il vaut mieux se taire, lui surtout, il s'est pris une grande claque dans la gueule, C'est la première fois que je lui rentre dedans ainsi... mais j'en ai marre. J'en ai marre d'être sa chose, même pas bonne à

baiser, puisqu'il ne bande qu'une fois sur deux. Je lui ai craché ses vérités et s'il insiste, je sens que mes mots seront pires encore.

La voiture file bon train, au-delà des vitesses autorisées, vers un destin précaire, vers un plus loin obligé. Elle avale le bitume mouillé, avide de bien plus, m'effrayant et sans doute aussi d'autres conducteurs qui voient ce cercueil ambulant les dépasser dans toute sa démesure.

Ah là ! Il ne la ramène plus, le Charles... la grosse teutone noire a beaucoup moins d'importance. Il est cocasse de constater comme l'importance des choses, pour un homme, change en fonction de l'urgence et de l'importance de ses événements... ses événements. Il est touché dans ses faiblesses, dans ses secrets, dans ses interdits, l'inavoué inavouable...affiché ! Non, je n'ai pas le droit de déballer ces choses si personnelles aux yeux de tous, non... je n'ai pas le droit, mais lui ne le sait pas ! Mais qui peut me l'interdire ? Ce qui sera dit sera dit, même si tout ce qui touche au sexe est si intime et tant tabou et surtout si secret. Mais quand on est con, à ce point, à toujours vouloir mettre bas les autres, qu'un jour... Un jour, après tant d'abus d'orgueil déplacé, il ne me reste plus qu'à crier ce qui serait interdit chez les cathos et chez

les autres aussi. Il est tendu, je le vois bien, je le sens bien, le regard fixé sur l'autoroute. Les lèvres se mordillent et se parlent en silence. Cela doit cogiter là-haut, je dois en prendre aussi plein la gueule mais sans bruit. Lui reste figé, la tête baissée, plantée dans les épaules, plus près encore du volant, les bras plus repliés. Elle est loin la position de conduite sportive du play-boy !

Il se calme ! Comme quoi certaines vérités font fondre les orgueils les plus exacerbés, mais attention aux soubresauts de la bête éclopée, cela risque d'être orageux... ou pas. Il ne l'a jamais été, par les mains, pour l'instant. Je n'aime pas blesser les personnes ainsi. Mais là, depuis qu'il me cherche, il devait se douter tout de même qu'un jour, je mettrais ses failles sur la table !

— Il est moins fier le Charles, beaucoup moins fier !

— Ne fais jamais cela ! Jamais ! Je pourrais devenir violent !

— Mais essaie donc abruti ! Tu gagneras tout, une plainte au cul en plus ! Quelques jours au frais de la princesse, cela ne te ferait pas de mal, cela te ramènerait sur terre. Et pour Jules, il a bien raison ! Des enfants pareils, cela ne se mérite pas, bien au contraire. Ta sœur, elle ferait quoi d'un héritage ? Encore plus de drogue,

encore plus d'alcool, encore plus de jeunes amants dans son lit. Heureusement qu'elle n'a pas eu de gamin... Dis ! Quand l'as-tu vue la dernière fois ? Un an, deux ! Tu as perdu la parole ou quoi ! Ah là ! Je ne vais pas en profiter pour autant, je n'ai pas ta méchanceté naturelle, je veux seulement rétablir certaines vérités. Tu me considères comme une moins que rien, seulement bonne à torcher le cul de tes enfants. Je n'ai pas le droit de travailler parce que monsieur veut montrer qu'il a les moyens d'entretenir une famille.

— Ça suffit ! La ferme !

— Non ! Je ne la fermerai pas, tu m'as trop sali, trop méprisé. Pour une fois, que je peux m'exprimer, je ne vais pas me gêner. Comme tu considères ma famille, tu devrais avoir honte... Quand on voit comme tu fais avec la tienne, tu n'as pas de leçon à donner à qui que ce soit. Tu as ignoré Jules au tribunal, pas un regard vers lui, pas un mot... tu te rends compte ! Quand lui faisait pitié, se demandant bien quel crime il avait commis, heureusement qu'il avait une très bonne avocate !

— Il a détruit mon passé, effacé ma mère, je n'ai plus rien avec lui !

— Surtout l'héritage bien entendu ! Pauvre gars va ! Rien ne peut justifier ton comportement, non rien, t'es nul, nul !

— Vas-y ! Profites-en ! Continue !

— Je devine ce que tu penses, tu sais ! Tu penses que je suis ton obligée parce que je n'ai aucun revenu ! Mais sais-tu que je me suis renseigné auprès d'un cabinet d'avocats et si je veux partir avec les enfants, sans boulot, sans revenu... ce n'est pas un problème ! Et tu seras, dans ce cas, obligé de me verser une pension alimentaire pour moi et les enfants. Tu comprendras qu'ainsi, je n'aurais aucun intérêt à chercher du travail !

— Salope ! Tu n'es qu'une salope ! Tu veux me foutre sur la paille !

— Non, non, tout simplement que tu reviennes sur terre ! Tu comprendras peut-être où sont les choses importantes de la vie ! Mais je suis bien certaine qu'il est trop tard...

— N'importe quoi ! Tu te prends pour qui, pour me donner des leçons ainsi ! Je m'arrête à la prochaine station-service pour faire le plein...

— Et quoi... ! Tu veux me débarquer là-bas et que je prenne un taxi pour rentrer !

— Nous sommes presque arrivés ! Je peux supporter tes sarcasmes quelques minutes encore !

— Bon ! Ça suffit ! À la station, j'appellerai un taxi pour rentrer ! Si tu veux passer ta mauvaise humeur sur ta conduite et prendre le risque de casser ta... belle bagnole teutone, tu le feras sans moi ! Je te rappelle que tu n'es pas Fangio ! Et moi, je veux voir mes enfants grandir ! Cela me fera du bien d'être seule... et demain matin, je prendrai rendez-vous au cabinet d'avocats... cela va te coûter très cher, très très cher. J'ai enregistré sur mon téléphone, cette conversation...

Plus un mot, plus un mot... il comprend que cette fois-ci, il est trop tard, il est allé trop loin ! Je suis dans le taxi pour rentrer à l'appartement et retrouver mes enfants et  
demain... tout changera...

## Chapitre 11 : Épilogue

Edmila a rejoint sa maman depuis quelques mois, pour la dernière fois. Depuis que Rasha a repris contact avec elle, Edmila va la visiter au pays, deux fois par an au moins. Elle doit revenir s'installer avec elle dans la région. Le temps est long, pour ce dernier voyage. Les démarches administratives pour faire la demande d'asile pour Rasha sont longues d'autant plus qu'elle ne parle pas encore très bien le français. Et puis, il faut rendre le logement et solder tout sur place, mais Edmila ne veut pas la lâcher ainsi. Elle veut revenir s'installer, pas trop loin de Simone et Jules, avec sa maman. Je peux comprendre ce temps nécessaire, mais la petite me manque. Elle ne sait rien encore, je ne veux surtout pas gâcher les moments qu'elle passe avec sa maman. C'est venu si vite, j'étais déjà malade avant qu'elle parte, mais cela ne se voyait pas et je ne voulais surtout pas perturber son voyage. Et puis, rien ne laissait présager que c'était si avancé, avec une évolution si rapide. Il est, pour moi, plus important qu'Edmila passe du temps avec Rasha.

**Il n'est pas très agréable d'assister à la fin de la vie d'une vieille femme.**

**Ma santé se dégrade, chaque jour qui passe me voit moins vaillante. Le crabe poursuit sournoisement son œuvre destructrice. Et chaque matin maussade qui vient, Jules prend plus encore soin de moi. Son sourire forcé trahit son désarroi, il ne veut pas fuir mes certitudes. Je sais mon temps compté, sans pourtant savoir... quand il sera trop tard. Il règne ici un calme respectueux, la maisonnée et les autres de la communauté compatisse à la douleur. Jules s'agite pour que tout se passe au mieux, si je peux le dire ainsi. C'est un amour cet homme et si la perfection humaine n'existe pas, Jules n'en est pas bien loin. Malgré la médication, je sens quand le café passe sans pour autant en avoir envie. Je n'ai plus de plaisir de sentir ni de goûter quoi que ce soit. Tout me paraît insipide. Je sais pourtant que Jules prend soin à me proposer des produits d'extrême qualité, c'est un peu contraire aux habitudes de vie d'ici, mais quoi lui dire... Il prend soin de moudre le café au moulin à manivelle et de le passer à la chaussette. Il me beurre une tartine de pain, mais je n'ai pas faim, je n'ai plus faim. Depuis plusieurs jours, rien ne me fait plus envie, les médicaments brûlent les sens. J'écris**

encore un peu, je prends mon temps, sur du papier, ce n'est pas très lisible je pense. Mais Jules récrit tous les soirs ce qu'il arrive à comprendre. Il arrive même que ce soit Jules qui prenne note de mes propos.

— Mon ami... mon ami... que d'attentions... à mon égard... Jules... tu ne parles... plus !

— Prends ton temps Simone... prends ton temps ! J'essaie de rester moi-même... si cela est possible... comme quand on s'est découvert ma Simone. Je prends ce temps comme un bonheur d'être près de toi !

— Mon ami... je voudrais... te demander quelque chose... de très particulier...

— Prends ton temps Simone... on a le temps ! Tu t'essouffles à parler trop vite !

— Du temps... ! Mon ami, du temps... ! Il ne m'en reste plus beaucoup... !

Il me regarde comme si son propos m'avait blessée, comme si ses mots étaient maladroits, il me regarde comme pour s'excuser... de rien !

— Je vais bientôt te quitter... vous quitter ! Je suis au bout... de mon chemin... de notre aventure... je n'ai pas peur... de mourir... non... mais de trop souffrir... oui...

**Il comprend déjà ce que je vais lui dire, mais espère sans doute que je ne lui demande rien.**

**— Jules ! Mon ami Jules... je ne veux pas... partir dans des souffrances extrêmes... je voudrais... que tu m'aides à franchir le pas... Je n'ai pas honte... de ne plus me ressembler... de ne plus être... qu'une larve humaine... mais souffrir à l'extrême... je ne l'imagine pas...**

**Jules me regarde sans un mot, sans un mot qui pourrait troubler les miens. Il n'attend plus rien que la minute qui viendra me soulager de mes douleurs.**

**— Je voudrais partir... avec la dignité de ton regard... je ne veux pas... que tu souffres plus. Je vois... dans ton regard... que ma déchéance... te blesse ! Tu mérites mieux qu'une heure de plus... et si je ne te le dis jamais, mon Jules, je t'aime comme je vais te manquer... Aide moi... aide-moi à partir... avant que je regrette... de te faire souffrir !**

**— Je comprends ton propos ma Simone... je comprends, prête-moi ta main que j'y sente mon sang t'irriguer ! C'est bien ainsi que tu m'en parles ! Il y a bien longtemps que j'y ai songé pour moi. J'ai pris des dispositions en ce sens. Il y a quelques années, bien avant de venir te retrouver ici, j'ai**

acheté un cocktail létal. Je ne voulais plus emmerder ce monde et assumer quelque part, un départ discret...

Il s'essuie le regard, les mots dépassent la pensée, le propos est presque indécent, il n'y a plus rien à dire, tout autre propos paraîtrait futile.

— Jules... ! Mon ami... c'est quoi en fait ?...

— Un mélange de poisons très efficace... qui abrège le temps, sans plus de souffrance !

— Jules ! Je suis certaine de ma décision... mais ai-je bien le droit... de te demander cela... ? Toi qui m'as rejoint ici et qui n'est jamais reparti... pour rester près de moi. Voilà mon ami Jules... quand je sentirai mon temps révolu... je voudrais que tu m'aides... à partir !

— Parle doucement Simone... doucement ! Oui, oui, nous en avons parlé une fois ! Te souviens-tu de ce soir-là ? Nous n'étions pas trop bien, le calva nous avait atténué les sens de nos responsabilités... En ce temps rien ne pressait, c'est vrai !! Mais oui, ma mie, je ne pourrais pas te voir souffrir plus autant, ni entendre ces douleurs trop gourmandes défigurer nos vieux souvenirs !

— Tu me comprends donc... ! Quelquefois... les paroles restent des paroles, les actes peuvent... être... regrettés, voire regrettables. Mon ami... je voudrais faire quelques

pas... dehors... je voudrais respirer... l'air d'ici une fois de plus encore... j'ai encore... je peux encore marcher... quelques pas !

— Simone, ma chérie... prends ton temps... rien ne presse... prête moi ton bras ma belle !

— Il va pleuvoir mon Jules... ! Il va pleuvoir... Tant de jolies paroles ne se méritent guère... ! Je voudrais que tu appelles...

— C'est fait ma Simone ! C'est fait ! J'en suis désolé, je pensais que c'était mieux qu'elle sache...

— Quand ?

— Il y a quelques jours... elle prend l'avion dès que possible, dès que son passeport sera prêt... tracasserie administrative... elle sera là bientôt !

— Tu crois que c'est bien !

— Chut ! Simone ! Te souviens-tu quand tu me disais : Arrête Jules, Arrête de te torturer l'esprit ! Laisse Simone, c'est aussi ta fille...

— Jules, tu es un amour... ! Mon amour... ! Que ferais-je sans toi... que serais-je sans toi... je suis encore bien consciente... que cela ne pourra durer... bien longtemps et pour combien de temps... ! Je vous encombre chaque jour un peu plus ! Tu me fais ma toilette chaque matin...

**Clothilde a repris ses activités... d'infirmière rien que pour moi... en plus des activités à l'Antre... Je ne veux pas plus perturber... la communauté...**

**— Tu racontes n'importe quoi Simone ! Donne-moi ta main que je la réchauffe aussi. J'ai besoin de te sentir... Profite de l'instant ! Il sera bien temps d'assumer quand il le faudra.**

**— Le temps mon Jules... le temps de vivre... encore combien de jours...combien d'heures... ce sera pire après...**

**— Simone, prête-moi tes yeux ! Encore un peu ! J'y vois tant de bonté dedans...**



## **Postambule.**

**Peut-il y avoir une morale à cette histoire ?**

« Ce n'est point un hommage à ces belles personnes que je vous décris ci-après... non, je voudrais seulement, simplement, vous conter une histoire d'amour éternelle. C'est si peu rare qu'elle mérite quelques mots dans votre journal. Hier donc, Simone et Jules se sont éteints, comme certains s'unissent... pour la vie. Ils se sont unis au trépas pour partir ensemble, pour l'ultime voyage. Simone et Jules sont partis, sans déranger personne, sans un bruit, l'un près de l'autre sur un lit bien rangé, comme pour s'excuser d'avoir vécu ces dernières années ensemble. Simone était au bout des souffrances, elle a demandé à Jules de l'aider à ne plus souffrir... Le bon Jules a assisté le destin avec un cocktail léthal, pour ce voyage dans une certaine dignité encore, quand l'esprit et le corps ne sont pas tout à fait en déchéance. Jules a accompagné sa Simone, n'acceptant qu'elle s'éloigne ainsi seule, une deuxième fois. Je ne sais

pas si on peut dire que c'était une belle histoire d'amour, mais cette fin est d'un grand romantisme... certes funeste.

Roméo et Juliette n'étaient que personnages de papier... Simone et Jules sont des personnes qui ont existé et qui existent encore et existeront toujours dans leur histoire de la vie, pour au moins ceux qui lisent ce roman. Quelque part, c'est une leçon de vie, une revanche sur le temps et sur la volonté de ceux qui s'essaient à gérer la vie des autres, une histoire qui mérite le respect, mon respect... »

— C'est un bel hommage que tu écris-là ma Lili, simplement avec des mots, avec tes mots... si sincères et que tu n'uses qu'avec parcimonie.

— Merci ma Lolo ! Edmila est passée au journal ce matin. Elle est arrivée hier soir à l'Antre avec sa maman. Jules lui avait fait part de la santé dégradée de Simone. Elle est venue presque aussitôt, le temps de valider les passeports, cela prend du temps...

— Comment prend-elle cela ?

— Elle n'imaginait pas que Simone était malade à ce point. Elle est dans un profond chagrin, avec, malgré tout, une grande dignité et un respect profond pour les choix de sa maman Simone et de son Jules. Elle est chamboulée comme on peut le comprendre. Elle n'est pas trop surprise,

**pour autant. Elle est bien lucide et compatissante. Elle nous souhaite près d'elle pour la crémation et la dispersion des cendres.**

**— Bien entendu Lili, bien entendu, nous resterons avec elle le temps dont elle a besoin... et avec cette communauté qui sera aussi bien triste.**





# Jules

*C'est une histoire d'amour... toute simple entre Jules et Simone deux personnes perdues de vue depuis près d'un demi-siècle. Ils se sont retrouvés dans un environnement de respect, de respect pour des enfants perdus, de respect pour des adultes responsables et de respect pour une nature pas du tout rancunière.*



*The*  
**BookEdition.com**



9 782957 677221

ISBN : 978-2-9576772-2-1

PRIX : 15 € TTC